

la tragédie de l'homme

Puis mon ami  
le docteur Rado  
dont les conseils  
m'ont été grandement  
précieux,

avec mes pensées  
très amicales  
pour lui et sa  
charmante épouse

Han Rommelot

---

Andover October 66

IMRE MADÁCH  
la  
tragédie  
de l'homme

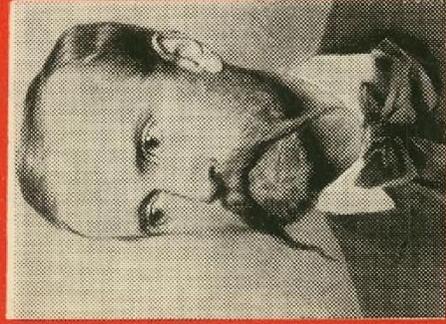
Adaptation française de  
Jean Rouselot

CORVINA BUDAPEST

IMRE MADÁCH la tragédie de l'homme



IMRE MADÁCH (1823—1864) naquit dans une vieille famille de la Hongrie du Nord. Il avait débuté dans la vie politique dans les rangs des centralistes, professait des idées progressistes, mais sa santé fragile l'empêcha de prendre une part active à la Guerre d'Indépendance de 1848 ;



son adhésion au mouvement national lui valut d'être poursuivi par la suite. Ce fait, ainsi

que son mariage malheureux lui inspirèrent son chef-d'œuvre, un poème dramatique intitulé *la Tragédie de l'Homme*.

Représentée pour la première fois en 1883, *la Tragédie* a eu de nombreuses représentations à l'étranger aussi. Le nombre de ses traductions dépasse cinquante.

Jean Rousset dit de *la Tragédie de l'Homme* et de l'auteur : « Imre Madách n'est peut-être pas le plus grand poète hongrois du XIX<sup>e</sup> siècle.

Il est pourtant, je crois, le plus attachant de tous.

Cela parce qu'il est le plus complexe ; parce que c'est très certainement

dans son œuvre majeure — cette *Tragédie de l'Homme* dont nous avons tenté la présente adaptation en vers français —

que les grandes nouveautés philosophiques, sociologiques et scientifiques de son temps,

et leur cortège d'angoisses métaphysiques se sont le plus

impérieusement imprimées ; parce que, chez ce petit hobereau

maladif... nous assistons, dans les années 1859—1860,

à une singulière visitation, à un coup de génie si l'on préfère, comme il ne s'en produit guère qu'un ou deux par siècle. »

Après les deux éditions successives de la belle traduction en prose de Roger Richard, l'éditeur présente au public français l'adaptation en vers français, par Jean Rousset, de cette œuvre monumentale.

IMRE MADÁCH la  
de tragédie  
l'homme

Adaptation française de  
Jean Rousselot



CORVINA BUDAPEST

Titre de l'original: Az ember tragédiája

Jaquette et reliure de Gábor Pécsi

## PRÉFACE DE L'ADAPTATEUR

Imre Madách n'est peut-être pas le plus grand poète hongrois du XIX<sup>e</sup> siècle. Il n'a pas l'extrême raffinement et la prodigieuse science syntaxique de János Arany ; il n'a pas la majesté et les diaprures épiques de Mihály Vörösmarty ; il n'a pas la fougue cavalcadante, grondante et héroïque de Sándor Petőfi, né comme lui en janvier 1823. Il est pourtant, je crois, le plus attachant de tous. Cela parce qu'il est le plus complexe ; parce que c'est très certainement dans son œuvre majeure — cette *Tragédie de l'Homme* dont nous avons tenté la présente adaptation en vers français — que les grandes nouveautés philosophiques, sociologiques et scientifiques de son temps, et leur cortège d'angoisses métaphysiques, se sont le plus impérieusement imprimées ; parce que, chez ce petit hobereau maladif et malheureux en ménage, qui écrivait auparavant des vers ni meilleurs ni plus mauvais que tant d'autres, nous assistons, dans les années 1859—1860, à une singulière visitation, à un coup de génie si l'on préfère, comme il ne s'en produit guère qu'un ou deux par siècle. Aussi bien, les visions qui sont venues favoriser Imre Madách et dont il a nourri *La Tragédie de l'Homme*, qu'elles représentent l'avenir de l'homme, de la terre et du Cosmos ou qu'elles recommencent la genèse du monde et le processus de l'histoire, ont-elles la colo-

ration et le relief étranges, la force d'inscription, voire de percussion mentale de celles d'un Dante, d'un Shakespeare, d'un Gœthe, d'un Milton, d'un Blake, d'un Hugo et autres grands voyants — ou grands témoins, ou grands acteurs — de l'histoire de l'esprit. Que, particulièrement, avec l'image désespérante que Madách se faisait d'une future société mécanisée, où l'homme ne serait plus qu'un numéro, où les Michel-Ange eux-mêmes seraient condamnés à tourner le même pied de chaise ou à fileter le même boulon jusqu'à la mort, ou avec l'hypothèse qu'il avançait de l'existence d'un autre univers où

« Notre air peut-être y est de la pensée  
Notre lumière une sonorité »

l'auteur de *La Tragédie de l'Homme* puisse apparaître comme un prophète, à tout le moins comme un inspiré capable, à la fois, au nom de ce qu'il imagine, de nous donner des avertissements et d'élargir pour nous les domaines du possible, voilà ce qui ne semblera douteux à personne. J'y reviendrai.

Rien, encore une fois, ne prédisposait Imre Madách à devenir un grand poète, c'est-à-dire un de ces hommes qui, comme le dit Hugo, à qui Madách fait souvent penser, « marchent devant les peuples comme une lumière et leur montrent le chemin » mais qui, ajouterons-nous, ne pourraient être ces guides s'ils n'avaient, auparavant, exploré et comblé les enfers. Né à Alsósztrégova (Dolná Strehová), dans cette partie nord de la Hongrie qui est aujourd'hui tchécoslovaque, ce gentilhomme campagnard a fait des études de droit et de philosophie à Pest, puis est devenu un petit fonctionnaire provincial<sup>1</sup> qui, comme beaucoup de ses collègues, occupe ses nombreux loisirs à lire et à taquiner la Muse. S'il est pessimiste — mais nous aurons à considérer de près ce pessi-

<sup>1</sup> A la fin de sa vie, il sera élu député.

misme-là qui n'est qu'un farouche refus des illusions, non une négation de tout espoir — la maladie de cœur dont il souffre et qui l'emportera à quarante et un ans, y est bien pour quelque chose, mais, plus encore, la sévérité d'une mère abusive et, enfin, la trahison d'une épouse chérie. Il n'y a rien d'exceptionnel dans ce destin. S'il a adhéré au mouvement d'indépendance, Madách a été empêché de s'enrôler en 1848 dans l'armée nationale par son état de santé. Il n'a donc pas connu l'exaltation et l'horreur des combats. Il n'a même pas été favorisé, au coin d'une rue, dans les premières heures de la révolution, d'un de ces emportements sublimes auxquels un Petöfi devra de devenir un homme-drapeau. On ne saurait dire pour autant qu'il n'avait pas l'étoffe d'un héros. Doué d'un cœur solide et de muscles robustes, Madách eût peut-être, lui aussi, inscrit son nom au palmarès, particulièrement fourni en Hongrie, des poètes meneurs d'hommes. Il prouve d'ailleurs son courage en cachant chez lui le secrétaire de Kossuth, lors de la répression qui suit la capitulation de Világos, ce qui lui vaut d'être emprisonné en 1852. Quant à sa foi révolutionnaire, elle est le ferment même de son œuvre, un ferment si singulièrement actif et puissant que le poète peut se permettre d'être l'avocat du diable, puisque aussi bien *La Tragédie de l'Homme* accumule comme à plaisir, au fil d'une analyse critique dont bien peu de poètes sont capables, les objections raisonnées que l'on peut faire à l'idéal révolutionnaire au nom de l'intelligence, au nom de l'âme et de la sensibilité, voire au nom d'une certaine conception de la liberté.

Et c'est ici, je crois, que nous touchons à ce qu'il y a d'exceptionnellement neuf et singulier dans le génie de Madách, à ce qui permet de voir, en ce petit fonctionnaire malheureux et timoré qui, sans quitter son fauteuil et sa bibliothèque, fait, en 1859—1860, le tour de l'histoire et du Cosmos, un poète qui mérite tout autant que le Victor Hugo de *La Fin*

de Satan, d'être tenu par nous pour « un poète d'avenir ». Hugo, encore lui, disait à peu près qu'il faut préférer les vers-proverbe aux vers-cocarde. Madách, on le remarquera, ne fait, tout au long des cinq mille vers de *La Tragédie de l'Homme*, qu'une seule allusion à la Hongrie ; c'est au quatorzième tableau :

« Si Hunyadi, ce fougueux chef hongrois,  
Au lieu de naître au sein d'un peuple noble,  
Avait été bercé dans les ténèbres  
De quelque pauvre tente sarrazine,  
Eût-il été le champion de la Croix ? »

Autrement dit, il échappe à peu près totalement à certain particularisme qui, s'il confère à la poésie et à la littérature hongroise en général une forte saveur qui n'appartient qu'à elles, une personnalité irréductible à tout autre, lui a, par là-même, imprimé un ton local par trop prononcé qui l'a contrainte à s'enfermer dans des frontières nationales déjà fortement cernées par l'extrême solitude linguistique de la nation hongroise. Comme tous les poètes hongrois de sa génération, Madách s'est trouvé affronté à des réalités nationales terriblement pressantes qui ne pouvaient pas ne pas peser sur sa conscience d'écrivain : l'oppression, l'espoir, le soulèvement, la défaite, l'oppression derechef, voilà pour les circonstances et le climat dans lesquels il a vécu et travaillé. Il eût fort bien pu, à partir de ce contexte étouffant, écrire une œuvre de caractère strictement national. En fait, il y a songé puisque l'une de ses pièces, *Le Civilisateur* est « un acte d'accusation dressé contre la petite noblesse cantonnée dans sa résistance passive aussi bien que contre l'activité prétendue civilisatrice du gouvernement dictatorial de Bach »<sup>1</sup>. Mais il avait d'autres ambitions et infiniment plus grandes. *La Tragédie de*

<sup>1</sup> *Histoire abrégée de la littérature hongroise* par Tibor Klaniczay, József Szauder et Miklós Szabolcsi (Corvina, 1962).

*l'Homme* le prouve, qui est à la fois une épopée et un mystère, un drame cyclique et la méditation d'un haut penseur. Certes, l'expérience vécue qu'Imre Madách a pu faire de la faillite d'une société et de la germination d'un nouveau monde, expérience qui lui a inspiré une satire aristophanesque, n'a pas compté pour peu dans la naissance de *La Tragédie de l'Homme* et dans la fixation de certains détails matériels, peu ou prou transposés, qui donnent à l'œuvre, à partir du onzième tableau, tout son poids de réalisme et de contemporanéité, mais il est allé bien au-delà de cette expérience locale et c'est là sa grandeur. Exactement comme la grandeur d'un Dante réside en ceci qu'à partir du combat des Guelfes et de Gibelins il a conçu *La Divine Comédie*, alors qu'un Brunetto Latini, s'inspirant des mêmes malheurs de Florence, n'avait abouti qu'aux narrations, fort belles au demeurant, de son *Tesoretto*. Madách n'eût pas écrit *La Tragédie de l'Homme* s'il n'avait su voir, dans les avatars contemporains de sa patrie, la très fragmentaire expression d'un bouleversement universel qui n'intéressait pas seulement les structures de la société, mais les structures mêmes de l'homme.

« Universel », voilà le mot lâché. Et qu'on ne s'étonne pas que *La Tragédie de l'Homme*, de même qu'elle est devenue pour les Hongrois — qui en manquent — quelque chose comme un monument national où les amoureux se donnent rendez-vous, où l'on conduit les enfants, sur lequel on ose plaisanter, voire tracer des graffiti mais que l'on défendrait jusqu'à la mort, soit devenue l'une des œuvres les plus célèbres du monde et qu'elle ait bénéficié, à ce jour, de quelque cinquante-cinq traductions<sup>1</sup> dont une en latin, une en hébreu, une en yiddish, une en bulgare, une en espéranto, une en ukrainien (pour m'en tenir aux plus surprenantes) et onze en alle-

<sup>1</sup> Je dois la liste complète de ces traductions à M. György Radó qui s'est consacré à une bibliographie complète de Madách.

mand ce qui est énorme, mais se justifie assez par le parfum hégélien du poème de Madách et le parallélisme qu'on peut établir entre lui et le *Faust* de Goethe en se fondant sur le rôle essentiel que tient le diable dans ces deux entreprises...

Le scénario de *La Tragédie de l'Homme* est à la fois simple et très compliqué. Si le début, en dépit de sa grande vertu poétique, fait penser à un *remake* conventionnel des Écritures — Adam et Eve chassés du Paradis Terrestre pour avoir écouté la voix de Lucifer, « l'éternel négateur », nous ne tardons pas à comprendre — non sans ressentir une impression de dépaysement mental assez curieuse — que Madách se fait une représentation tout à fait personnelle de la Genèse, du péché originel et de la révolte de l'homme contre Dieu. Cela tient à l'apparition, dès le troisième tableau, d'un « esprit de la Terre » que Lucifer a le pouvoir d'évoquer, mais qui le surprend fort en se dressant contre lui au nom de Dieu, et à la nature des propos, finalement réconfortants, tenus par Lucifer — qui n'est décidément pas un diable ordinaire — au couple humain qu'il a pourtant l'intention d'avilir et de décourager :

« Eh bien soit : je vais vous jeter un charme  
Grâce auquel, dans les images d'un songe,  
Vous pourrez voir le Futur — jusqu'au bout.  
Mais afin que votre cœur ne défaille  
Et que vous n'abandonniez le combat  
Tant il vous semblera dur, et combien  
Est infime son enjeu, je vous donne  
Un petit rai de lumière.  
Il vous réconfortera  
Car, grâce à lui, toutes choses  
Que vos yeux découvriront,  
Vous saurez qu'elles ne sont  
Que trompeuses apparences.  
Ce rayon, c'est l'Espérance. »

Voilà donc Adam et Eve lancés, en songe, dans leur futur. Ce songe, qui commence au quatrième tableau, va durer jusqu'à la fin du quatorzième, qui est l'avant-dernier. Il nous transporte successivement dans l'Égypte des Pharaons, dans l'Athènes et la Rome antiques, dans la Byzance qui discute sur un iota tandis que les Barbares sont aux portes, à Prague au temps de Kepler puis, à la faveur d'un « songe dans un songe » — et Madách prouve ici son audace géniale — dans le Paris de la Révolution. De là, toujours en compagnie d'Adam, qui n'a cessé lui-même d'avoir Lucifer pour guide, nous passons dans le Londres du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, où le machinisme naissant engendre le chômage, la misère et le vice, un Londres qui n'est pas sans faire songer à celui que William Blake voyait poindre dès *Les Chants d'Expérience*, mais qui pourrait, aussi bien, être une autre capitale européenne. Puis, et nous entrons dans le domaine des presciences à la fois prophétiques et raisonnées de Madách, nous voici transportés successivement dans une société phalanstérienne où règnent la science, la religion de l'utile, où tous les besoins matériels de l'homme sont automatiquement satisfaits, mais où tout est réduit à l'uniformité la plus grise et la plus écrasante et où l'on doit se préoccuper de fabriquer de nouveaux soleils, car la terre est en train de se refroidir ; dans les espaces intersidéraux où l'homme s'efforce de vaincre la pesanteur pour s'égalier aux dieux en oubliant que la Terre est sa seule patrie, qu'il est nécessairement mortel et lié à la fange ; enfin dans un avenir épouvantable où le soleil ne répand plus la lumière et la vie, où les derniers humains, devenus aussi grossiers que les primates de la préhistoire, se terrent dans des igloos parmi les neiges et les glaces qui recouvrent maintenant l'équateur.

Plus nous avançons dans ce songe, plus s'accroît le sentiment de dépaysement mental que j'ai noté plus haut ; cela va parfois jusqu'au malaise, un ma-

laise métaphysique dont des œuvres comme *L'Améri-  
rique* de Kafka, le *Huis-Clos* de Sartre, *La Ville au-delà  
du fleuve* d'Hermann Kasack ou *Le Désert des Tartares*  
de Dino Buzzati, nous infligeront plus tard, chacune  
à sa manière, l'équivalent.

Entrons maintenant dans le détail. Si Adam et Eve  
ont accompli l'un et l'autre le même périple dans le  
futur, chacun sous de successives formes diverses,  
Adam, seul, sait qu'il est toujours le même sous les  
traits du Pharaon, du général athénien ou du libertin  
romain aussi bien que sous les traits de Tancrède le  
croisé, de Kepler l'astronome ou de Danton, aussi  
bien quand il discute avec le savant qui est l'âme  
d'un phalanstère (où nous reconnaissons, nous, bien  
plutôt que la « cité fraternelle » décrite par Fourier  
et par « l'apôtre » Jean Journet, le monde terrifiant  
de la science-fiction) que lorsqu'il essore aux limites  
du champ d'attraction terrestre ou se voit adoré  
comme un dieu par le misérable chasseur de phoques  
des temps futurs. Eve, qu'il rencontre à chaque étape  
et qu'il ne reconnaît pas plus qu'elle ne le reconnaît —  
mais ils sont obscurément certains de s'être déjà con-  
nus et ils vont irrésistiblement l'un vers l'autre —  
n'est pas favorisée comme lui de cette conscience et  
de cette mémoire. Elle est la femme, certes, éternelle  
et multiple, mais une fatalité inhérente à son sexe,  
ou plutôt à la définition millénaire de son sexe par  
les religions et les philosophies, une fatalité, nous  
le verrons, que Madách ne cesse de combattre au  
long de son poème, veut sans doute qu'elle ne soit  
pas tout à fait « prise au sérieux », pas au point, en  
tous cas, d'être douée du pouvoir d'agir et de com-  
prendre, encore que Lucifer voie en elle « *le premier  
philosophe* » et que Dieu lui confère, au tableau final,  
le pouvoir d'entendre sa voix lors même qu'Adam  
cesserait, lui, de la percevoir « *dans le fracas terrestre* ».

Bref, cette Eve qui est tour à tour la femme d'un  
esclave égyptien, l'épouse d'un général d'Athènes,  
la compagne de plaisir de Catulle, la « dame de

pensée » de Tancrède, la femme de Kepler, une jeune  
aristocrate condamnée à l'échafaud sous la Terreur  
(dans le même tableau, elle s'incarne aussi dans une  
femme du peuple assez repoussante), puis une jeune  
londonienne qui, par maints traits, ressemble à la  
Marguerite de *Faust*, une phalanstérienne à qui l'on  
arrache son enfant au nom de la science et, enfin,  
une femme esquimau qui sort en rampant de son  
igloo, bref, dis-je, cette Eve n'est point l'égale  
d'Adam. C'est pourtant d'elle qu'à la fin du songe  
extraordinaire où Lucifer a plongé le traditionnel  
premier couple humain — un songe qui nous met  
nous-mêmes en état de songe — Adam recevra la  
première lumière heureuse. Elle va être mère, elle  
le lui annonce et c'en est assez pour qu'Adam le  
révolté, à tel point désespéré par ses défaites succes-  
sives qu'il s'apprêtait à mettre fin à ses jours, se  
remette de lui-même sous la coupe de son créateur  
et de la façon la plus conventionnelle qui soit :

« Seigneur, tu m'as vaincu ! Je me prosterne  
A tes genoux dans la poussière ! En vain  
Lutterais-je sans toi — et contre toi !  
Élève-moi, ou bien abaisse-moi...  
Fais à ton gré... Moi, je t'ouvre mon cœur ! »

Mais — et c'est en cela qu'apparaît au mieux chez  
Madách une complexité et une hardiesse de pensée  
qui le distinguent éminemment de ses pairs, si l'on  
veut bien considérer que l'époque romantique fut  
celle des contrastes philosophiques et métaphysiques  
plutôt primaires — mais les conclusions du poème  
vont être fort différentes de celles que nous pouvions  
soudain nous mettre à redouter à partir de cet age-  
nouillement. Certes, Madách met dans la bouche des  
anges, à la fin de son poème, des paroles que nous  
n'avons que trop entendues dans la bouche des pères  
de l'Église et, plus généralement, de tous ceux qui  
refusent à l'homme l'usage de sa liberté :

« ... ne va pas croire  
Que tes actes et tes travaux  
Sont sortis de l'humain cerveau  
Et que de toi Dieu ait besoin  
Pour mener à bien ses desseins :  
Tu n'as reçu que de sa grâce  
Le pouvoir d'agir à sa place »

mais Dieu, au dernier vers, ne donne pas à Adam d'autre recommandation que celle dont Lucifer avait par avance, réconforté celui-ci :

« Homme, je te l'ai dit : lutte et aie confiance ! »

Ce n'est pas, je crois, le moins curieux aspect de *La Tragédie de l'Homme* que cette identité de vues, si j'ose dire, entre Dieu et le plus pervers mais le plus intelligent de ses anges. Au demeurant, le premier, un peu plus haut, a pris vis-à-vis du second qui s'apprêtait à fuir une scène de réconciliation jugée par lui blessante pour l'intelligence, autrement dit à se retirer de la création, une position plus manichéenne qu'orthodoxe :

« Reste ... Toi, Lucifer,  
Tu es aussi, dans mon vaste univers,  
Un maillon nécessaire. Agis ! Agis !  
Ton froid savoir, ta négation folle  
Sont les ferments qui stimuleront l'homme. ... »

On ne peut pas ne pas songer ici à *La Fin de Satan*, que Victor Hugo avait alors en chantier, encore plus qu'à *La Chute d'un ange* de Lamartine, qu'Imre Madách avait pu connaître. On peut encore moins se dissimuler que le long poème de Madách — quelque ambiguë que puisse sembler, tout au long du périple d'Adam dans l'histoire, la position de l'auteur quant à la légitimité d'un progrès humain qui ne peut avancer sans traîner ses ailes dans le sang et les larmes —

s'inscrit finalement en faux contre le pessimisme dont on a voulu parfois l'inculper. Que sa proclamation de confiance ne soit formulée qu'à la fin d'une longue, d'une minutieuse, d'une honnête et lucide comparaison entre l'actif et le passif, ne voilà-t-il pas qui confère à cette option positive une force convaincante et un pouvoir d'enseignement que n'ont pas toujours les affirmations mystiques et les actes de foi spontanés, fussent-ils les plus bellement lyriques et les plus indiscutablement généreux, et que ne sauraient avoir, en tous cas, les « paris » à la Pascal. Cent ans après la mort de Madách, parvenus comme nous le sommes à un moment de l'histoire où tant de preuves nous sont données que les dogmes ont moins d'importance que l'usage qui en est fait, l'auteur de *La Tragédie de l'Homme* devrait, je crois, rallier tous les suffrages par la façon grave, réfléchie, éminemment rationnelle qu'il a de s'engager dans l'avenir.

Au risque d'alourdir cette introduction, je voudrais encore insister sur l'extrême foisonnement d'idées fortes et neuves, de références bien analysées, intelligemment fondues, et de presciences extraordinaires qui caractérise l'œuvre maîtresse de Madách. Si *La Tragédie de l'Homme* se réduisait à une évocation dialoguée et mimée de la lutte éternelle entre le bien et le mal, elle ne serait qu'une ennuyeuse pièce de patronage où le diable lui-même trouverait grâce dès lors qu'il accepte son rôle de faire-valoir. On y trouve heureusement des affirmations d'une tout autre portée, et combien plus excitantes, voire plus dangereuses pour le confort de l'esprit, dont l'ensemble constitue, en fait, un système philosophique, scientifique et métaphysique cohérent. Que Madách n'apporte aucune réponse satisfaisante à la fameuse question où ont achoppé toutes les philosophies, qui est de savoir « qui » a pondé le premier œuf d'où est née la première poule, il n'y a, certes, point là de quoi nous surprendre. ... Ce qui peut, en

revanche, sembler étonnant, c'est de voir ce petit gentilhomme catholique traiter ce problème « essentiel » — c'est le cas de le dire — en matérialiste historique, voire en existentialiste avant la lettre, au lieu de faire sien le credo qu'on lui a enseigné ou, si l'on préfère, de s'en tirer par une pieuse échappatoire. Le dialogue qui s'échange, au treizième tableau, entre Adam et l'Esprit de la Terre, est fort significatif :

ADAM « ... Avant que n'existe  
Ton monde pesant, la pensée vivait !  
Et la Vérité ! Elles sont sans bornes.

L'ESPRIT DE LA TERRE  
Essaie donc, homme vain ! Et lamentable  
Sera ta chute ! Est-ce que le parfum  
Existe avant la fleur ? La forme a-t-elle  
Pu précéder le corps ? Et le soleil  
Naître de ses rayons ? »

et pareillement, au quatorzième tableau, cette question de Lucifer :

« Crime et vertu, comment naissent-ils donc ?  
Le premier dans le besoin, l'air fétide ;  
L'autre dans la liberté, le soleil. »

Ce n'est cependant là qu'une des raisons que nous avons de voir en Madách un précurseur de la pensée moderne. Il y en a tant d'autres, en vérité, que l'on ne sait à laquelle accorder la priorité. C'est bien en penseur moderne, par exemple, que Madách a considéré la situation de la femme dans le couple humain. On peut même dire qu'avant Rimbaud et les surréalistes il a pensé que l'amour était à réinventer. Dans le même temps qu'il évoque, en historien, ou plutôt en physiologue de l'histoire, les diverses conceptions morales, religieuses et sociales qui se sont succédé sur la terre depuis les Pharaons, Madách nous montre, en y insistant beaucoup, quelle place

y tenait la femme et combien souvent cette place a changé, sans pour autant devenir jamais celle, exacte, qui lui doit revenir. C'est ainsi qu'au début du XIII<sup>e</sup> siècle, l'arrivée dans Byzance des Croisés retour de Terre Sainte est pour lui l'occasion de faire apparaître à quel degré d'aberration peut atteindre l'esprit de chevalerie quand il se « croise » pour arracher à la fois le corps du Christ aux Infidèles et la Femme, tenue pour un « corps spiritualisé », à sa nature, c'est-à-dire à la nature. A partir de quoi Lucifer, ce sage et profond Lucifer de Madách, si différent du Méphistophélès de Goethe, échange avec Hélène, la piquante suivante de la belle Isaure divinisée par le chevalier Tancrede, un dialogue où Madách a mis toute sa pensée sur la question, une pensée fort hardie, fort en avance puisqu'elle va jusqu'à proclamer le droit de la femme à la liberté sexuelle :

LUCIFER

« Un jour la femme est pour vous seulement  
L'objet de vos bas désirs. Ce jour-là,  
Avec vos gros doigts brutaux, vous souillez  
Sa subtile poésie ; vous gâchez  
La plus adorable fleur de l'amour !  
Puis, comme un dieu, voilà qu'un autre jour  
Vous la placez très haut sur vos autels  
Et que vous versez votre sang pour elle...  
... Que ne la traitez-vous comme une femme ?  
Que n'avez-vous la juste notion  
Et le respect de sa condition ?

HÉLENE ... si elle suit les règles,  
Elle s'effraie de son ombre, elle laisse  
Ses charmes se flétrir, elle se prive  
Des voluptés et en prive les autres.  
Que ne choisit-elle un juste milieu !  
Quel mal y a-t-il, si l'on prend un peu  
De bon temps, parfois ? Car enfin, la femme  
Est tout le contraire d'un pur esprit ! »

Fort audacieuses également les thèses de Madách sur la philosophie :

... « c'est la poésie  
Dont nous affublons le secret des choses »

et, plus encore, j'y reviens, son utilisation des acquisitions et des hypothèses scientifiques de son temps dans un genre littéraire — la poésie — qui n'a que trop tendance à se retirer sur l'Aventin de l'intemporel pour y distiller sa pure essence. « La poésie a pour but la vérité pratique », dira quelque dix ans plus tard Lautréamont. Madách est, d'ores et déjà, ce poète « pratique », alors que les termes techniques introduits dans leurs vers par les romantiques peuvent se compter sur les doigts d'une seule main, que Baudelaire vient tout juste (*Les Fleurs du Mal* ont paru en 1857) d'oser employer les mots « charbon » et « wagon » et que Hugo n'a pas encore achevé *La Fin de Satan*, commencée en 1854 et qui ne verra le jour qu'après sa mort, où ce grandiose halluciné prendra encore des gants métaphoriques pour dire sa stupéfiante vision d'un monde futur où l'homme pourra dire « envole-toi, matière » et franchir une « tonnante frontière » en laquelle nous pouvons voir, au choix, le « sceau de Dieu » défini par Madách ou — pourquoi pas ? — le « mur du son », Madách, lui, n'hésite pas à nous parler dissection, magnétisme, catalyse, refroidissement de la terre, alambic, usine, locomotive, voire photographie, de même que, sur le plan social, concurrence et réduction des salaires. Et bien sûr la pensée va de pair avec le vocabulaire : elle est enfoncée dans l'histoire, elle se meut avec elle, elle progresse avec elle et, parfois, à la faveur d'une de ces visitations géniales dont j'ai parlé au début de ces pages, il lui arrive même, comme Rimbaud l'exigera bientôt, de se mettre *en avant* pour tirer l'attelage et susciter l'action, à tout le moins la concevoir, et nous avons alors les étonnants tableaux

XII, XIII et XIV où Madách nous propose une vision sociale et cosmique de l'avenir dont nous pouvons, cent ans plus tard, confirmer l'exactitude pour avoir connu l'inferno des camps d'internement et les médiocres horreurs de « l'ennuyeuse école élémentaire » que les régimes autoritaires veulent nous imposer, puis pour avoir considéré la terre de si haut qu'elle n'est plus qu'une « orange bleue », selon le mot de Nourév si merveilleusement identique à la proposition d'Eluard : « la terre est bleue comme une orange », formulée bien avant qu'il fût question pour l'homme de voguer dans la stratosphère — ce qui, une fois de plus, confirme que les grands poètes sont des voyants.

Qu'ils soient, en outre, des hommes qui nous incitent à lutter, c'est-à-dire à vivre, voilà bien ce que *La Tragédie de l'Homme* confirme également. Les innombrables spectateurs qui ont assisté, tant en Hongrie qu'un peu partout dans le monde, aux représentations de cette œuvre exceptionnelle, lui auraient-ils fait, lui feraient-ils toujours le même accueil enthousiaste que ses premiers lecteurs, s'il ne se dégageait d'elle une incitation fervente à l'espoir ?

« L'homme a le droit d'accomplir ici-bas  
Tout ce qui est en germe dans son être. »

\*

Dans une fort intéressante préface donnée, en 1931, à une traduction en prose (parfois rythmée) de *La Tragédie de l'Homme* qui a pour auteur G. Vautier<sup>1</sup>, Louis-Joseph Fóti nous dit quel fut le destin matériel de l'œuvre. Enfermé dans sa retraite paysanne, coupé d'une vie littéraire où il n'avait jamais songé à faire carrière, très probablement en outre emporté au-des-

<sup>1</sup> Librairie Française, Budapest.

sus de lui-même et des contingences par le poème étrange et prophétique qu'il écrivait, Imre Madách n'avait point pensé que *La Tragédie de l'Homme* pût être portée au théâtre. D'où, très certainement, qu'il ait accumulé, comme à plaisir, tout au long de ses quinze tableaux, des situations pratiquement irréalisables ; telle la contemplation, par le Seigneur, de la totalité des sphères en mouvement dans l'éther, tel le vol, de conserve, d'Adam et Lucifer, aux limites de la pesanteur et de la grâce, ou simplement l'élévation « dans une apothéose » d'Eve à la fin du tableau XI, pour ne rien dire des mouvements de foule et des apparitions vaporeuses ou fuligineuses qui sont de rigueur dans certains passages ; pour ne rien dire des bijoux qui se changent en serpents sur les bras d'Eve à la fin du tableau de Londres. Dans l'esprit de Madách, *La Tragédie de l'Homme* était un poème dialogué, destiné à être lu, non une pièce à proprement parler. Aussi bien, après que son ami János Arany l'eût, en prosodiste consommé, aidé à mettre au point certains de ses vers, porta-t-il son manuscrit chez un éditeur, non chez un directeur de théâtre.

Ce qu'il faut dire, c'est qu'en vérité toutes ces situations apparemment « injouables » — mais dont les techniques modernes de la dramaturgie viennent fort aisément à bout — donnent à l'œuvre de Madách une dimension poétique supplémentaire, celle-là même du rêve auquel Adam et Eve sont conviés par Lucifer, qui est pour beaucoup dans sa puissance d'envoûtement. Oui, il faut se féliciter que Madách ait eu cette absolue liberté d'imagination. Homme de théâtre, il ne se la fût pas permise, n'eût conçu que des personnages et des décors terrestres, en eût limité le nombre et cela nous eût valu, sans doute, au lieu d'une « grande machine » qui tient de la célébration, de l'opéra wagnérien, de la féerie pour grandes personnes et de la revue à grand spectacle, un statique et froid exposé idéologique à plusieurs voix.

Dès 1883, nous dit Louis-Joseph Fóti, une adaptation d'Endre Paulay permit à *La Tragédie de l'Homme* d'être montée par le Théâtre National de Budapest « avec une grande richesse de costumes et de décors ». J'ai pu, personnellement, en fouillant les archives de l'Institut du Théâtre Hongrois, me rendre compte de la diversité des mises en scène qui, au cours des soixante-quinze dernières années, ont tenté de donner corps aux visions de Madách. Cela va du spectacle en plein air, donné sur d'immenses podiums avec l'intervention de machineries raffinées capables de donner illusion parfaite, à la représentation pour « théâtre de poche », où le côté « livre d'heures » du poème est accentué par l'utilisation de tentures représentant les diverses mythologies où Madách lui-même a puisé, en passant par une mise en scène, disons intermédiaire, qui a recours à la stylisation élisabéthaine mais aussi aux trappes et poulies et, enfin, aux projections colorées et animées. On me dit que la mise en scène réalisée en Autriche, au Burgtheater, par Hermann Rebell, en 1934, fut particulièrement grandiose, impressionnante. J'avoue, quant à moi, n'avoir guère goûté celle que Tibor Komlós nous a proposée, en octobre 1964, à Budapest pour le centième anniversaire de la mort de Madách. Elle était par trop abstraite ; son anti-conformisme systématique rejoignait le pire conformisme ; elle ôtait au spectateur toute possibilité de rêver, de croire, d'avoir « confiance ».

Un dernier mot touchant la fortune nationale et mondiale de *La Tragédie de l'Homme*. Il est bien évident, je l'ai déjà dit, que les événements dont la Hongrie venait d'être le théâtre ont influé sur la détermination et le cours de la pensée de Madách. Cela au point de lui faire outrer les noirceurs d'un pessimisme dont il se promettait pourtant d'avoir raison. Il est non moins évident que le peuple hongrois était particulièrement apte à recevoir une œuvre où il pouvait reconnaître le mouvement même de sa

pensée nationale, lors même que nulle phase de l'histoire de la Hongrie n'y est évoquée, si l'on excepte la mention du nom de Hunyadi, « *champion de la Croix* ». La nation hongroise, sans cesse opprimée, mais qui toujours conserva son espérance et sut l'emporter sur le malheur à force de courage, ne pouvait pas ne pas trouver, en 1861, date de la première publication de *La Tragédie de l'Homme*, c'est-à-dire six ans avant que le Compromis monarchique austro-hongrois vint apporter un commencement d'indépendance au pays de Petőfi et de Kossuth, un enseignement patriotique et une exhortation à combattre dans une œuvre qui, à la lumière de l'histoire universelle, montre que la société et l'homme lui-même n'avancent et se perfectionnent qu'au prix d'à-coups douloureux, voire de défaites et d'erreurs. Depuis lors, Dieu sait que les occasions n'ont pas manqué à ce peuple d'avoir recours à l'œuvre de Madách pour ne pas désespérer. Voilà pour le contenu national de *La Tragédie de l'Homme*. Il est si symbolique et si peu débordant qu'il ne saurait en rien gêner le lecteur ou le spectateur non Hongrois le plus hostile aux œuvres marquées de folklore, à tout le moins de couleur locale. Pourquoi la France n'a-t-elle pas encore monté *La Tragédie de l'Homme*, se bornant à la diffuser sur les ondes de la radio dans la traduction en prose de Roger Richard ? Je serais bien embarrassé de répondre à cette question mais je la pose à qui doit l'entendre et je ne veux pas douter qu'un jour prochain...

\*

L'adaptateur se doit maintenant de donner des éclaircissements sur son travail. Je viens de citer la traduction en prose de Roger Richard ; il en existe d'autres. L'une est celle de G. Vautier, que j'ai déjà mentionnée. Antérieurement, en 1896, Bigault de Casanove avait déjà donné une version française du

chef-d'œuvre de Madách mais, dit Louis-Joseph Fóti, elle « avait été faite à la hâte et se présentait comme exagérément littérale ». Je crois savoir qu'avant Bigault de Casanove une première tentative de traduction avait été faite, dont les résultats, fragmentaires, parurent dans *La Gazette de Hongrie*, mais il ne m'a pas été possible de retrouver ce texte.

Pourquoi cette nouvelle entreprise ? Parce qu'aucune version en vers français n'avait, jusqu'à présent, été donnée de cette œuvre *qui est un poème* et que j'ai toujours considéré comme une erreur fondamentale et sans excuses de croire qu'un poème puisse être traduit en prose. Que le mot impossible ne soit pas français, je n'aurai pas l'artabanisme d'y souscrire. Qu'il ne soit pas admissible dans la bouche d'un poète, voilà ce que je n'hésite pas à affirmer. S'il est proprement inconcevable que les harmoniques fort subtiles et souvent indéfinissables d'un poème puissent être reconstituées dans une autre langue, il n'est pas pour autant fatal qu'il faille renoncer à en donner une équivalence, à tout le moins une approximation, étant bien entendu que l'entreprise ne saurait être menée que par un poète.

Je dois maintenant faire un aveu : si je puis lire deux ou trois langues dans le texte, le hongrois n'est pas du nombre. Alors, me dira-t-on, comment avez-vous eu l'audace... C'est très simple. Outre qu'avec l'un des plus illustres Hongrois de tous les temps — j'ai nommé Liszt — je pense qu'« en matière de traduction il y a des exactitudes qui équivalent à des infidélités », je ne me suis pas risqué à proposer au public français une traduction, mais bien une adaptation de *La Tragédie de l'Homme*. Et cela non sans m'être assuré d'éminents et nombreux concours. Certes, j'avais à ma disposition les traductions françaises déjà publiées ; celle aussi, en vers anglais, de J. C. W. Horne, mais cela ne pouvait me suffire. Il me fallait une traduction brute, établie sous mes yeux par un ami parfaitement bilingue qui pût à chaque mot la

justifier, me faire entendre chaque vers en sa langue originale et contrôler minutieusement le texte poétique français que je tirerais de sa prose pour essayer de recréer non seulement le sens, mais l'imagerie et la *Stimmung*, sinon le rythme et la mélodie du poème de Madách. Cet ami ne pouvait être que Ladislav Gara avec qui, depuis déjà dix ans, je naviguais à travers cette poésie hongroise dont j'avais connu, au lendemain de la guerre, grâce à un Hongrois du nom de János Bach, revenu des camps de la mort, qui m'avait traduit, à la volée, des poèmes d'Endre Ady, l'éblouissante révélation, aussi éblouissante je pense que celle dont Hugo bénéficia de la part de Charles Nodier quand celui-ci, la veille du sacre de Charles X, lui fit découvrir le véritable Shakespeare, jusqu'alors dissimulé dans les traductions sans vérité de Ducis et de Le Tourneur. Je dois dire que ma collaboration avec l'homme modeste, mais tenace et scrupuleux à l'extrême qu'est Ladislav Gara ne fut pas de tout repos. Tout en admettant que la langue française — analytique — requiert un nombre de mots, et surtout de syllabes, beaucoup plus grand que la langue hongroise — agglutinante — et que les pointilleuses exigences de notre prosodie, bien différente au surplus de la prosodie hongroise, diminuent les chances de faire coïncider un vers hongrois et le vers français qui prétend le traduire, tout en admettant d'autre part qu'un poète traducteur, à plus forte raison adaptateur, ne saurait, sans prendre quelques libertés, accomplir l'effort de récréation que l'on attend et doit même exiger de lui, mon ami ne cessa de me faire la vie dure, levant les bras au ciel chaque fois que, ne pouvant faire autrement, j'avais dû composer un ou plusieurs vers supplémentaires, intervertir des membres de phrase, utiliser un synonyme ou une tournure de remplacement, etc. Cette exigence était naturellement encore plus grande quand, me laissant emporter par le lyrisme de Madách lui-même, j'en outrais les mouvements au mépris de la concision et,

parfois, de l'archaïsme du style de celui-ci ou, lorsque, cédant au mécanisme harmonique de la lyrique française, je m'éloignais du texte au point de commettre des contresens. Gara brandissant l'original, moi luttant pied à pied pour défendre mes vers, tous deux animés d'une égale passion madáchienne qui confinait à la fureur, nous eûmes ainsi d'innombrables, de bruyantes, d'épuisantes séances au cours desquelles il m'arriva, je le confesse, de m'encolérer au point de balayer nos manuscrits d'un revers de main et de dire des choses fort désagréables à mon bourreau, quitte à reconnaître le lendemain qu'il avait raison... comme toujours.

Est-ce là toute l'histoire de mon travail ? Non, il y eut aussi mes longs entretiens, à Bruxelles, puis à Budapest, avec István Sótér, éminent spécialiste de Madách, mes innombrables conversations avec Gyula Illyés, qui poussa la bonté jusqu'à assister avec moi à une représentation de *La Tragédie de l'Homme*, alors qu'il avait déjà vu cent fois la pièce, à m'en faire un commentaire sur le vif, comme un peintre explique un tableau, puis à me guider dans mes recherches d'archives.

Le reste est une affaire de prosodie. Pas mince, au demeurant... J'ai toujours pensé — si séduisantes que soient les traductions en prose, d'ailleurs fort différentes, que Baudelaire et Mallarmé, ces deux génies, nous ont proposées du *Corbeau*, qu'elles partaient du même faux principe que celle tentée, en alexandrins très réguliers, par le médiocre Maurice Rollinat, celui de l'impossibilité de traduire un poème dans la forme même que son auteur lui a donnée. Des tentatives personnelles — non seulement sur *Le Corbeau*, mais encore sur des sonnets de Shakespeare et de Michel-Ange, sur des poèmes de Rilke, Lorca, Jimenez et, enfin, sur maints poèmes italiens et américains d'aujourd'hui, m'avaient montré que l'on pouvait, sinon réussir, du moins s'approcher d'assez près de la réussite. Suivit une longue entreprise hongroise,

commencée sur les poèmes d'Attila József, poursuivie sur quelques centaines de poèmes — des origines à nos jours — dans laquelle je ne me fusse assurément point lancé (et quelque cinquante poètes français avec moi) si je n'avais eu tout près de moi, comme un autre moi-même, comme un permanent conseil avec qui l'on dialogue sans fin, mon ami Ladislav Gara, promoteur de *L'Anthologie de la Poésie hongroise*, voire de la nouvelle école française de traduction poétique...

Telle fut ma préparation à l'adaptation de *La Tragédie de l'Homme*.

S'il est bien évident que le souci de respecter la forme du poème que l'on veut traduire, ou plutôt adapter, puisqu'aussi bien, en matière de poésie, c'est toujours, fatalement, d'une adaptation qu'il s'agit — est infiniment moins légitime et, en tous cas, moins pressant quand on se trouve en présence de vers libres, voire de vers qui ne sacrifient que mollement à des règles prosodiques, ce souci devient particulièrement fondé lorsqu'on a à faire à un poème où la forme a autant d'importance que le fond. Et c'est encore peu dire puisque si tels poèmes — comme *Le Corbeau* — ont été mathématiquement construits, tels autres ne doivent leur vertu poétique qu'à des accidents de langage non provoqués, à commencer par l'irruption spontanée, irrésistible, génératrice de tout un enchaînement d'images et de pensées, d'une tout autre rime que celle que l'on cherchait. Pour ne rien dire de tels poèmes apparemment libres dont la « diction » (« dès qu'il y a diction, il y a vers », disait Mallarmé) a été, en vérité, si soigneusement harmonisée — que le poète ait ou non cédé aux somnations du hasard — que le « contenant-contenu » de ces poèmes s'écroule dans les bas-fonds de la prose si l'on se permet de déplacer un seul de leurs éléments de composition.

Cela dit — et qui condamne à mon avis toutes les tentatives de nous faire goûter un poème étranger à

travers un mot-à-mot servile — revenons à *La Tragédie de l'Homme*. Comme beaucoup de poèmes hongrois, celui de Madách est écrit en décasyllabes iambiques (un temps faible suivi d'un temps fort) dont nos décasyllabes français, non scandés, ne peuvent être, évidemment, qu'une approximation. Toutefois, ça et là (le Chœur des anges, les chansons d'Hippia et de Cluvia et autres passages qui sont comme des poèmes semés dans un poème), le mètre devient plus court et les vers se mettent à rimer alors que, tout au long de son travail, Madách, comme la prosodie hongroise l'y autorise, n'a rimé que de loin en loin ces décasyllabes iambiques qui doivent d'être des vers à leur mouvement même alors que nos vers ne sont que des phrases comptées qui doivent (nécessairement) aller par couples et dont la promotion prosodique n'est pas définitive tant que le second membre du couple n'a pas fait retentir, *in extremis*, le même « tilt » que le premier a émis avant de lui céder la place. Plus intelligent que Verlaine, qui n'y voyait qu'un « bijou d'un sou » forgé par « un nègre fou », Hugo voyait dans la rime un « demi-calembour ». Il n'avait pas tort... et non plus de tenir cette rime pour un agent créateur extrêmement puissant ; aussi bien est-elle comme une démonstration sonore de l'identité finale de toutes choses. Mais voilà qui nous entraînerait trop loin, dans l'ancienne Égypte, par exemple, où les prêtres recouraient à cette « dialectique des échos » pour baptiser les choses et les dieux.

Fallait-il ou ne fallait-il pas, pour transporter dans notre langue le poème de Madách, utiliser comme véhicule un vers qui, pour être vraiment français, doit être un vers rimé ? En me servant de vers blancs, coupés ça et là de vers qui riment, ou tout au moins « assonnent », et en rimant tous les hymnes et couplets que Madách avait lui-même rimés, j'ai eu deux objectifs : primo, suivre d'aussi près que possible la démarche prosodique de Madách ; se-

cundo, éviter à mon adaptation de sombrer dans la monotonie. Mais, me dira-t-on, puisque, selon vous, le vers français, s'il ne rime pas, n'est pas réellement un vers, n'avez-vous pas, sous prétexte de lui être fidèle, trahi un auteur dont les vers sont de vrais vers bien qu'ils ne riment pas ? Je répondrai à cela que toute traduction poétique est une trahison inévitable, mais nécessaire, que l'on peut limiter toutefois à force de soins amoureux et minutieux. Que me fallait-il faire pour que mes vers blancs ne fussent pas des lignes de prose, à plus forte raison quand, suivant l'exemple d'Aragon, je ne respectais pas, pour les « compter », certaines lois tâtilloannes qui empêchent un versificateur rigoureux d'écrire : « la vie que je t'ai donnée, mon enfant », l'*e* muet, qui ne se prononce plus, comptant toujours pour une syllabe aux yeux de nos poètes académiques ?

J'ai cru trouver la solution en cultivant à l'extrême les ressources rythmiques de notre décasyllabe, plus grandes, en vérité, que celles de l'alexandrin puisque ce dernier n'offre que deux possibilités de découpage (soit la division en deux parties égales par la césure médiane, soit — depuis Hugo — le partage en trois groupes de quatre syllabes), alors que l'on peut placer la césure du vers français de dix pieds soit après la quatrième, soit après la cinquième, soit après la sixième syllabe. Allant plus loin, j'ai pensé à une autre possibilité de découpage pour ce décasyllabe dont François Villon, Louise Labé et Paul Valéry ont su, chacun à sa manière, tirer de si admirables effets : pourquoi ne pas essayer d'une coupe 3-7 et d'une coupe 7-3, ce qui porterait à cinq le nombre de combinaisons, étant bien entendu que — toujours la « dialectique des échos » — un groupement heptasyllabique n'acquiert un semblant de personnalité que s'il est doublé — ou triplé, quadruplé, etc. — par un autre ou plusieurs autres groupements du même nombre, cette insistance incantatoire pouvant même, si elle est assez longuement poussée,

aller jusqu'à pallier l'absence de rimes et donner une approximation (à l'endroit ou à l'envers : 3-7 ou 7-3) de l'iambe pratiqué par mon modèle.

Une autre idée me vint, pour finir, alors que je commençais à batailler durement avec Ladislas Gara autant qu'avec moi-même pour que l'adaptation versifiée de *La Tragédie de l'Homme*, tout en conservant son allure poétique aux yeux, ou plutôt aux oreilles, de l'éventuel spectateur français, devînt un texte ductile, nuancé, et non un exercice mirlitonesque. Cette idée, je la dois à Wagner qui, attribuant à chacun des héros essentiels de la *Tétralogie* un thème musical qui lui est propre, a considérablement diversifié les caractères et, par là-même, l'œuvre en soi. Pourquoi, pensai-je, ne pas donner à chacun des personnages majeurs de *La Tragédie de l'Homme*, un langage rythmique approprié à sa nature et qui ne soit utilisé que par lui ? Que le 7-3 ou le 3-7 dussent être dévolus à Lucifer, voilà qui semblait évident. L'heptasyllabe n'est-il pas boiteux, pointu, piquant, provocant, rebelle, diabolique pour tout dire ? Si le 5-5, rythme dansant, allègre et gracieux, convenait fort bien à l'assez futile et légère Eve du premier tableau et de certains autres, il allait déjà moins bien à l'Eve tragique du tableau des Pyramides ou du tableau du Phalanstère. Quant au 6-4, rythme plein, solide, avec une base circulaire et un fût cubique, étais-je bien sûr qu'il convînt à Adam, si constamment tendu et tourmenté, plutôt qu'au Seigneur ? Et le 4-6, majestueux et noble, avec la perfection bien assurée de son péristyle et la double trinité de ses nues, était-il vraiment destiné à Dieu plutôt qu'à l'homme ? Ce dernier, souvent, ne s'explique-t-il pas avec une élévation, une dignité et une certitude toute « seigneuriale » ?

Je décidai, finalement, de conférer une « marque » — comme l'on dit dans l'Amirauté — non pas aux personnages mais aux idées et aux sentiments. Il serait fort logique, par exemple, que lorsqu'il s'encolé-

rerait, se rebellerait, c'est-à-dire quand il deviendrait peu ou prou luciférien, Adam s'exprime par des combinaisons verbales dont le chiffre 7 serait le pivot. De même serait-il logique que Lucifer use d'un rythme grave et bien « assis » pour parler le langage profond et combien raisonnable qu'il lui arrive si souvent de tenir dans *La Tragédie de l'Homme*.

Je ne crois pas nécessaire de multiplier les illustrations d'un propos que l'on doit avoir, d'ores et déjà, parfaitement compris. Ce qu'il me reste à dire, ne fût-ce que pour prévenir les reproches que l'on me pourrait faire en constatant que j'ai fréquemment enfreint des lois par moi-même fixées, c'est que je n'ai pas cru devoir systématiser l'application de celles-ci. Le thème propre à chaque personnage wagnérien ne dure, après tout, que quelques mesures... Là encore, me guettait la monotonie. Et puis, dans une même tirade, n'advient-il pas qu'un personnage passe successivement par la colère, l'apaisement, la tendresse, la douleur et la joie ? Qu'il soit tour à tour narratif, interrogatif, explicatif, que sais-je encore ? D'où — au risque d'encourir les critiques des versificateurs sourcilleux — les variations de rythme auxquelles j'ai procédé à l'intérieur de la plupart des laisses de quelque longueur. Ainsi, me semble-t-il, le vers épouse souplement les impulsions de l'âme. Là encore, je n'ai eu en vue que de rejoindre en son essence une œuvre à la fois idéaliste et réaliste, où la vivacité et le naturel s'allient merveilleusement à la noblesse et à la grandeur.

Jean ROUSSELOT

l'Étang-la-Ville, 4 novembre 1964

## PREMIER TABLEAU

*Au ciel. Le Seigneur, ceint d'une auréole et assis sur son trône, est entouré du chœur des anges agenouillés. Les quatre archanges se tiennent à ses côtés. Grande lumière.*

### LE CHŒUR DES ANGES

Gloire à Dieu dans les cieux des cieux !  
Terre, et toi Ciel, adorez-le !  
D'un seul mot il créa le monde ;  
D'un regard, il peut l'effacer.  
Toute science en lui se fonde !  
Toute force et félicité !  
Adorons ses grâces sans nombre  
Nous qui, dans l'ombre de son ombre,  
De sa gloire avons notre part.  
De toute éternité pensée,  
Son œuvre enfin est achevée.  
Le Seigneur attend, sans retard,  
De quiconque a de lui reçu  
Le souffle, un éclatant tribut.

### LE SEIGNEUR

Oui, mon ouvrage est terminé. Voilà  
La machine lancée. Le créateur  
Peut prendre du repos. Cet univers,  
Au sein des cieux bien posé sur son axe,  
Des millions d'ans pourront le voir tourner  
Sans que défaille un seul de ses rouages.  
Esprits, gardiens des mondes que j'ai faits,  
Élancez-vous sur vos orbes parfaits.

Mais une fois encore, esprits aimés,  
De votre vue je veux me réjouir.  
Que, de nouveau, devant mon trône passe  
Votre troupeau qui bruit dans l'espace !

*Les esprits gardiens des mondes accourent.  
Ils poussent, devant le trône de Dieu, des étoiles,  
des comètes, des nébuleuses de différentes tailles et  
couleurs. On entend une musique suave qui est celle  
des sphères.*

LE CHŒUR DES ANGES

Cette sphère si lumineuse  
Et qui s'avance fièrement,  
D'une modeste nébuleuse,  
Sans le savoir n'est qu'un fragment.  
Cette autre, là-bas, si petite,  
Qui tremble comme lampe au vent,  
Est un monde immense qu'habitent  
Par millions des êtres vivants.  
Ici, deux globes se repoussent,  
S'attirent, s'éloignent encor :  
Ce n'est que pour régler leur course  
Qu'ils se livrent ce corps à corps.  
Cet autre, qui tonne et flamboie  
Comme s'il était en fureur,  
Est le royaume de la joie  
Pour ceux dont il est la demeure.  
Cette autre encor, modeste et fine,  
Sera l'astre d'amour, demain,  
Qu'une main bonne prédestine  
A consoler le genre humain.  
Ici, des mondes vont éclore  
Et là des mondes vont mourir.  
Que l'humble y trouve réconfort !  
Et le vaniteux, repentir !  
Là-bas, une comète folle  
Répand le désordre et le feu.

Dieu n'a qu'à dire une parole  
Pour qu'elle rentre dans le jeu.  
Et toi, jeune Esprit de la Terre,  
Va guider ce monde naissant  
Dont vert et blanc, ombre et lumière  
Sont tour à tour le vêtement.  
Va sans crainte, Terre bénie !  
De tes flancs étroits vont jaillir  
De grandes idées dont la vie  
Sans toi ne saurait s'accomplir.  
Le laid, le beau, l'amour, la haine,  
Les ris charmants, les pleurs amers  
Tout cela, Terre, en toi s'enchaîne  
Comme le printemps à l'hiver.  
Selon qu'il t'envoie sa lumière  
Ou t'enveloppe de sa nuit,  
Sache que le Seigneur, ainsi,  
Te dit sa grâce ou sa colère.

*Les Esprits gardiens des mondes se retirent.*

L'ARCHANGE GABRIEL

Tu mesuras ce qui est sans limites  
Quand tu créas la matière, O Seigneur !  
Et d'un seul mot lui donnas, dans le vide,  
Dimensions et profondeur.  
O, Sagesse, Hosannah !

*Il se prosterne.*

L'ARCHANGE MICHEL

Tu as uni l'instable et l'immuable,  
Tu as créé l'espace et la durée,  
Tu as créé les êtres innombrables  
Et toutes races rassemblé.  
O, Puissance, Hosannah !

*Il se prosterne.*

L'ARCHANGE RAPHAEL  
En donnant au corps une conscience  
Et en admettant l'univers entier  
Aux divins secrets de la Connaissance,  
Tu répands la félicité.  
Hosannah, O Bonté !

*Il se prosterne.*

LE SEIGNEUR, *après un temps.*  
Et toi, Lucifer, tu restes muet ?  
Tu ne courbes pas le front devant moi ?  
Manques-tu de mots pour me rendre hommage  
Ou n'aimes-tu pas ma création ?

LUCIFER           Eh ! en quoi est-elle si admirable ?  
Telles de ses substances sont pourvues  
De qualités que toi-même ignorais  
Ou que tu leur soupçonnes, tout au plus,  
Et qu'à présent tu ne saurais changer.  
Avec cela tu as pétri des boules  
Qui vont se bousculant et pourchassant.  
La conscience, un jour, s'y glisse-t-elle  
En quelques vermisseaux ? Cela ne dure  
Que le temps d'un éclair. Puis tout se glace  
Et redevient inerte comme avant.  
S'il en perce le secret, quelque jour,  
L'homme en fera tout autant que toi-même  
Dans son laboratoire et ses cornues.  
Tu l'as mis dans ta cuisine et tu ris  
De le voir gâcher la pâte et se prendre  
Pour un dieu. Mais, quand il a tout gâté,  
Tu t'enflames de colère. Un peu tard !  
Pouvais-tu vraiment attendre autre chose  
De la part d'un amateur ? A la fin,  
Cette création-là, qu'est-ce donc ?  
Tu as écrit un poème à ta gloire  
Et tu l'as mis dans un orgue des rues.  
Comment n'es-tu pas fatigué d'entendre

Toujours et sans fin la même chanson ?  
Est-il digne d'un vieillard comme toi  
Ce jouet fait pour la joie d'un enfant ?  
Comment peux-tu souffrir qu'un pauvre éclair  
Enrobé de boue imite son maître ?  
Il est ta satire et non ton image ;  
En lui, Liberté et Destin s'affrontent,  
Mais l'intelligente harmonie lui manque.

LE SEIGNEUR  
L'hommage seul m'est dû. Et sans réserve !

LUCIFER           Je ne peux te donner que ce qui est  
Dans ma nature. Et n'as-tu pas été  
Assez loué par ces viles cohortes ?  
Il est d'ailleurs juste qu'elles te louent,  
Toi qui les a créées, comme le jour  
Suscite l'ombre en forçant sa lumière.  
Mais moi, je vis de toute éternité !

LE SEIGNEUR  
Tais-toi ! N'es-tu pas né de la matière ?  
Quel était ton empire, auparavant ?

LUCIFER           A toi, ne puis-je en demander autant ?

LE SEIGNEUR  
Sache qu'en moi, dans mes projets profonds,  
Vivait déjà tout ce qui vient de naître.  
Oui, tout cela, depuis le fond des temps !

LUCIFER           Ne sentais-tu pas entre tes pensées  
Un vide, un obstacle à toute existence ?  
La Création, il t'y a forcé,  
Cet obstacle qui a nom Lucifer,  
Primordial esprit de Négation.  
Sans Lucifer, pas de création !  
Tu m'as vaincu, car c'est ma destinée,  
Mais tu sais que, toujours, je me relève



## DEUXIEME TABLEAU

*L'Éden. Adam et Eve, entourés d'animaux paisibles.  
L'arbre de la Vie et l'arbre de la Science.  
Un soleil éclatant, glorieux. Une douce harmonie,  
celle des chœurs célestes.*

EVE Ah, vivre ! Qu'il est doux et beau de vivre !

ADAM Et qu'il est bon d'être maître de tout !

EVE Et de savoir tous nos besoins comblés,  
Et seulement d'avoir à remercier  
Celui de qui nous viennent ces délices !

ADAM  
Dépendre de quelqu'un... C'est ta nature !  
Eve, j'ai soif ; ces fruits ont fort bon air.

EVE Je vais en cueillir un pour toi.

LA VOIX DU SEIGNEUR Arrête !  
Adam, je t'ai donné la terre entière  
Mais, ces deux arbres-là, n'y touche pas !  
Un autre Esprit que moi veille sur eux  
Et tu mourras si tu manges leur fruit.  
Cueille plutôt la grappe qui rougeoit  
Sous cette treille où l'ombre fraîche t'offre  
Un doux repos quand le soleil flamboie.

ADAM  
Défense étrange... Et combien solennelle !

EVE  
Ces arbres qui sont plus beaux que les autres,  
Pourquoi, justement, nous les interdire ?

ADAM  
Pourquoi le ciel est-il bleu, l'herbe verte ?  
Les choses sont ainsi... Obéissons.  
Viens avec moi, Eve, sous cet ombrage.

*Ils s'asseoient sous une tonnelle.*

EVE Dors sur mon sein ; moi, je t'éventerai.

*Coup de vent violent. Lucifer apparaît dans le feuillage.*

ADAM Eve... D'où vient ce bruit mystérieux ?  
On dirait qu'une force maléfique  
S'est abattue sur nous...

EVE Adam, je tremble !  
On n'entend plus la musique des cieux...

ADAM  
Moi, sur ton sein, je crois encor l'entendre.

EVE  
Et moi, quand la gloire d'en haut se voile,  
Je la retrouve, ici-bas, dans tes yeux.  
Où pourrais-je ailleurs qu'en toi la connaître,  
Toi dont le désir m'a donné la vie,  
Comme le soleil, pour n'être pas seul,  
Dessine sur l'eau sa face royale  
Et la caresse et la cajole, heureux  
D'avoir une compagne, en oubliant  
Généreusement qu'elle est le reflet  
De son propre feu et meurt avec lui.

ADAM N'en dis pas plus, pour ma confusion...  
Qu'est-ce, la voix que nul ne peut entendre

Et la clarté qui n'illumine rien ?  
Et que serais-je, moi, si, dans ta vie,  
Comme dans une fleur, ou un écho,  
Ne s'épanouissait la mienne, afin  
Que je puisse m'aimer ?

LUCIFER                    Ces mignardises,  
Dois-je en être le témoin ? Je préfère  
En détourner mon regard. Quelle honte  
Si la Raison oubliait ses calculs  
Pour envier ces effusions puérides !

*Un petit oiseau se met à chanter près d'eux.*

EVE  
Écoute, Adam... Dis-moi, le comprends-tu  
Ce chant d'oiseau, tout amour et bonheur ?

ADAM                    Le ruisseau me disait la même chose...

EVE                    Tout la répète... O, sublime harmonie :  
Il n'est qu'un sens, mais des milliers de langues.

LUCIFER                Allons, je dois en finir ! A l'ouvrage !  
J'ai juré de les détruire. Il est temps.  
Je m'arrête cependant, pris de doute :  
Sera-t-il bien suffisant, pour les vaincre,  
Mon séduisant arsenal ? La Science  
Et l'Ambition viendront-ils à bout  
De cet amour qui est leur seul refuge,  
Leur rend la joie et les remet debout  
Si le désespoir, parfois, les abat ?  
Mais pourquoi me tracasser ? Au combat,  
La chance sourit aux audacieux.

*Nouveau coup de vent. Adam et Eve voient Lucifer  
et s'épouvantent. La lumière baisse. Lucifer ricane.*

LUCIFER                Pourquoi cette stupeur ?

*Eve veut s'enfuir.*

Ne t'en va pas,  
Que je puisse un peu contempler tes charmes !

*Eve s'arrête et, lentement, reprend courage.*

LUCIFER, *à part.*  
Il suffit d'un petit mot... On verra  
Jouer des millions de fois cette scène...  
*à Adam.* Tu as peur, Adam ?

ADAM                    De toi, être vil ?

LUCIFER, *à part.*  
Et voilà, de la fière race mâle,  
Le digne fondateur... *à Adam.* Esprit, mon frère,  
Je te salue.

ADAM                    Qui es-tu ? D'où viens-tu ?  
Des profondeurs du ciel ou de la terre ?

LUCIFER  
A ton gré... Pour nous, cela ne fait qu'un.

ADAM                    D'autres humains existent donc ailleurs ?

LUCIFER                Il est tant de choses que tu ignores  
Et qui te seront à jamais cachées !  
Si, de ton limon, le Vieux t'a tiré,  
Crois-tu que c'est pour partager le monde ?  
Tu es fait pour le louer. En échange,  
Il te donne la pâture et te guide  
Comme un mouton dans les voies qu'il lui plaît :  
« Prends ceci... Laisse cela... » Ah, vraiment,  
Tu n'as nul besoin d'une conscience !

ADAM                    Nul besoin ? Ne suis-je pas conscient ?  
Est-ce que la clarté bénie du jour,  
Est-ce que l'infinie bonté de Dieu

Qui fit de moi le seigneur de la Terre,  
Je ne les ressens pas ? Et le bonheur  
De me savoir vivant ?

LUCIFER                    Cela, le ver  
Le ressent, qui mord avant toi les fruits !  
L'aigle aussi, quand il s'abat sur sa proie !  
Qu'est-ce donc qui te met au-dessus d'eux ?  
En vous tremble une petite étincelle  
Déposée par quelque pouvoir géant  
Qui veut bien vous voir briller un instant,  
Comme les flots murmurants d'un ruisseau  
Avant de se fondre dans la grisaille  
Et les profondeurs de leur lit commun.  
La pensée, encore engourdie en toi,  
Te mettrait peut-être au-dessus du ver,  
Au-dessus de l'aigle et des vaguelettes !  
Éveille-la : tu deviendras majeur.  
Tu connaîtras tes propres forces d'homme,  
Et tu pourras lucidement choisir  
Entre ce qui est bien, ce qui est mal,  
Secouer le joug de la Providence  
Et, de ton sort, devenir maître enfin !  
Mais peut-être estimes-tu qu'il vaut mieux  
Continuer de ramper, comme un ver,  
Dans la molle puanteur du fumier  
Et rester dans l'ignorance et l'infime ?  
L'esclavage est confortable, après tout !  
On n'a qu'à suivre le guide en rampant...  
Moins facile, mais plus noble pourtant,  
Est d'oser marcher tout seul — et debout !

ADAM  
Toutes ces grandes choses-là m'embrouillent...

EVE, à *Lucifer*.  
Moi, tout ce que tu dis m'enthousiasme !  
Ce sont là des nouveautés merveilleuses...

LUCIFER                    Mais il ne suffirait pas de Connaître  
Pour accomplir une œuvre grandiose.  
Il faudrait avoir l'immortalité...  
Si l'on n'a qu'un jour à vivre, que faire ?  
La Connaissance et la Vie Éternelle  
Sont enfermées dans ces deux arbres-là ;  
Voilà pourquoi celui qui vous créa  
Vous a défendu d'y porter la main.  
Si tu goûtes celui-ci, tu seras  
Aussi savant que ton Dieu ! Si tu goûtes  
Celui-là, tu seras jeune à jamais !

EVE                         Comme il est cruel, notre créateur !

ADAM    Et si tu nous mentais ?

*Le ciel redevient clair peu à peu.*

LE CHŒUR DES ANGES                    Malheur sur toi,  
Monde tenté par la Négation !

LA VOIX DU SEIGNEUR                    Homme, prends garde !

ADAM    Quelle est cette voix,  
De nouveau ?

LUCIFER                    Le vent qui secoue les branches...

*Il continue, à part.*

O, soleil, vent et pluie,  
Sûre me soit votre aide  
Pour m'emparer de lui  
Et de la race humaine !

*Le ciel s'obscurcit. Le vent redouble.*

Ces deux arbres sont à moi.



LUCIFER Et maintenant,  
Mangez le fruit de l'Immortalité.  
Allons, hâtez-vous !

*Lucifer attire Adam et Eve vers l'arbre de l'Immortalité.  
Un Chérubin, brandissant un glaive flamboyant,  
leur barre le chemin.*

LE CHERUBIN Arrière, pécheurs !

LA VOIX DU SEIGNEUR  
Adam, Adam, tu m'as abandonné !  
Je t'abandonne à mon tour ! Nous verrons  
Ce que tu peux par toi-même accomplir !

EVE Nous sommes perdus !

LUCIFER Vous perdez courage ?

ADAM Non, ne crois pas cela. C'est seulement  
Le frisson du réveil... Allons-nous en !  
Fuyons, femme ! Fuyons ! Déjà, ces lieux  
Sont désolés, hostiles, étrangers...

LE CHŒUR DES ANGES  
Pleurez, Esprits ! Le mensonge a vaincu !  
Pleurez ! La Terre est à jamais perdue !

## TROISIEME TABLEAU

*Quelque part sur la terre. Un site verdoyant.  
Près d'une butte sommaire, Adam édifie une clôture  
et Eve une tonnelle. Lucifer se tient auprès d'eux.*

ADAM Ce coin de terre m'appartient. Pour moi,  
Il remplace le monde entier. Ici,  
J'établirai mon foyer, mon domaine  
Que je protégerai des bêtes fauves  
Et contraindrai à fructifier pour moi.

EVE Moi, je vais faire une tonnelle. Aussi  
Merveilleuse que la première. Ainsi,  
Feraï-je renaître le paradis.

LUCIFER  
Ah, quels grands mots : foyer, propriété...  
Voilà ce qui fera mouvoir le monde.  
La joie et la douleur en sortiront.  
De perfection en perfection,  
Ces belles idées donneront naissance  
A la patrie, à l'industrie, lesquelles  
Engendreront la grandeur, la noblesse  
Pour s'en repaître abominablement.

ADAM Ce que tu dis est pour moi bien obscur.  
Tu m'as promis la Connaissance. Et moi  
J'ai renoncé à suivre mon instinct  
Pour devenir plus grand ! Où est mon gain ?

LUCIFER Hé ! Ne le sens-tu pas ?



*Tout ce que va dire Adam deviendra visible.*

ADAM            Quel est ce flot qui s'élève sans cesse  
Et tourbillonne, et là-haut se partage  
En deux courants qui s'en vont vers les pôles ?

LUCIFER            C'est la chaleur. Elle porte la vie  
Dans les contrées qui gisent sous la glace.

ADAM            Et ces deux traits de feu qui, près de moi,  
Courent en bourdonnant ? Ils me menacent  
Et pourtant je sens qu'ils vibrent en moi  
Comme une vie plus forte... Qu'est-ce donc ?

LUCIFER            On appelle cela le magnétisme.

ADAM            Je sens le sol vaciller sous mes pas  
Et ce qui me semblait inerte, informe,  
Deviens effervescent, palpites, ici  
Se cristallise et là bourgeoine, aspire  
De toutes parts à vivre et à grandir.  
Dans ce chaos, ce tumulte sauvage,  
Qu'advient-il de ce Moi que je porte ?  
Et toi, mon corps, que vas-tu devenir,  
Où je voyais, fou que j'étais, l'outil  
Solide et sûr de mes vastes desseins ?  
Ah, pauvre enfant gâté, qui me procures  
Et la joie et la peine, faudra-t-il  
Que tu ne soies plus qu'un peu de poussière ?  
Ne seras-tu dans la nue, ô ma vie,  
Qu'un peu d'air, un peu d'eau qui s'évapore ?  
Ah, chaque mot que je dis me dévore !  
Chaque pensée qui me vient me consume !  
Je brûle ! Et, ce néfaste feu, qui donc  
L'attise ? Est-ce un esprit impatient  
De se réchauffer à ma cendre ? Écarte  
Ces visions de moi ! J'en deviens fou !  
Je n'en peux plus de lutter, solitaire,  
Contre cent éléments. Abandonné,

Supplicié, désespéré ! Ah qu'ai-je  
Repoussé sottement la Providence...  
Mon instinct me la désignait ; hélas,  
Il n'a su la comprendre, et sa puissance !  
Et maintenant, doué de conscience  
Et de savoir, je crie vers elle en vain !

EVE            Moi aussi, Adam, j'ai le cœur troublé.  
Lorsque tu iras combattre les fauves,  
Et que je veillerai sur notre bien,  
En vain je chercherai des yeux quelqu'un,  
Sur terre ou dans le ciel, qui nous protège,  
Nous encourage, nous assiste... Seuls,  
Nous sommes seuls dans cet immense monde !  
Aux jours heureux, ce n'était pas ainsi...

LUCIFER, *ironiquement.*  
Si vous avez peur au point d'avoir froid  
Quand on vous lâche la main, si vraiment  
Vous avez un tel besoin d'obéir,  
Je vais évoquer pour vous un Esprit  
Moins revêche que le Vieux. C'est l'Esprit  
De la Terre. Je le connais fort bien :  
C'est un charmant enfant du Chœur céleste...  
Viens, Esprit ! Viens sans tarder !  
Tu ne peux te dérober !  
Le Négateur t'a mandé :  
Qui d'autre pourrait l'oser ?

*Des flammes jaillissent du sol. Un nuage noir se forme  
au-dessus, couronné d'un arc-en-ciel, tandis que,  
violemment, le tonnerre roule et gronde. Adam et Eve  
sont effrayés. Lucifer lui-même recule.*

LUCIFER  
Ce n'est pas toi que j'appelle, affreux spectre !  
Le génie de la Terre est doux, modeste.

LA VOIX DE L'ESPRIT DE LA TERRE

Il t'a semblé tel au milieu des anges.

Dans sa propre sphère, il est fort et fier.

Si je suis venu, c'est que je ne peux

Me dissimuler quand l'esprit m'appelle,

Mais si une chose est de m'évoquer,

Une autre chose est de me gouverner.

Si je prenais ma forme véritable,

Tu tomberais la face contre terre

Et ces deux vers seraient anéantis !

LUCIFER

S'il doit te rendre hommage, comme à Dieu,

Comment l'homme pourra-t-il t'approcher ?

LA VOIX DE L'ESPRIT DE LA TERRE

Je suis présent dans les eaux, dans les nues,

Dans les forêts. Je suis en toutes choses.

Il me verra partout, si sa recherche

Part d'un cœur pur et d'un puissant désir.

*L'Esprit de la Terre disparaît. Apparaissent  
des nymphes délicieuses qui s'ébattent joyeusement.*

EVE

Ah les charmantes sœurs ! Quel beau visage,

Quel doux sourire elles tournent vers nous !

C'en est fini de notre exil sauvage ;

C'est le bonheur perdu qu'elles nous rendent ;

Elles sauront nous ôter de nos doutes,

Nous consoler si nous désespérons.

LUCIFER

Oui, pour vous qui demandez des conseils

Seulement après avoir décidé,

Il ne pourrait y avoir meilleur guide

Que ces flottantes beautés... Leurs réponses

Ne seront jamais que le simple écho

De vos questions. Votre cœur est-il

Sans inquiétude ? Elles lui sourient.

Désespéré ? Alors, elles l'accablent.

Elles seront avec vous jusqu'au bout,

Par cent chemins, sous cent formes diverses.

Refuge sûr pour le penseur austère,

Feu stimulant pour les cœurs toujours jeunes...

ADAM Ah, que ferai-je, moi, de ces mirages

Que je ne peux saisir, et pénétrer ?

Il n'y a là qu'un peu plus de mystère.

Ne trouble pas plus longtemps mon esprit,

Lucifer ! Comme tu me l'as promis,

Donne-moi la Connaissance infinie !

LUCIFER, *à part.*

Tu la trouveras si amère, un jour,

Que tu regretteras ton ignorance.

*Il poursuit, en s'adressant à Adam.*

Patience ! Tout se gagne en luttant,

Y compris la volupté ! Il te faut

Prendre encor bien des leçons, renoncer

A beaucoup d'illusions, pour Connaître !

ADAM

Tu en parles à ton aise, éternel

Comme tu l'es ! Moi, je n'ai pas goûté

A l'arbre de la Vie... Si je te presse,

C'est que mon existence est limitée.

LUCIFER Arbre centenaire, insecte éphémère,

Pour tout ce qui vit la part est la même :

Respirer, grandir, aimer et jouir

Et puis succomber, quand la tâche est faite.

C'est nous qui passons, ce n'est pas le temps !

Un siècle ou un jour ? C'est la même chose.

Atteindre le but, voilà ce qui compte !

Rassure-toi : tu l'atteindras aussi.

Mais ne crois pas que, ton humaine essence,

Ton corps de boue l'enferme tout entière.  
Regarde le rûcher, la fourmilière :  
Les travailleurs par milliers, pêle-mêle,  
Y font aveuglément leur tâche et meurent.  
Mais leur peuple est une pérennité,  
Une unité que meut un seul esprit,  
Dont le seul but est une œuvre commune,  
Un grand dessein depuis longtemps tracé.  
Il en sera ainsi jusqu'à la fin.  
Certes, ton corps se désagrégera  
Mais tu revivras sous cent autres formes  
Sans avoir besoin de naître à nouveau.  
Si tu as péché, tu seras puni  
Dans la chair de ton fils. Pour héritage,  
Il recevra ta propre infirmité.  
Mais ce que tu as pu sentir, apprendre  
Et découvrir toi-même sur la terre  
Restera tien pour des milliers de siècles.

ADAM           Un vieillard peut se plaire à ruminer.  
Moi, je suis jeune, ardent ! Foin du passé !  
Fais-moi voir l'avenir . . . Oui, montre-moi  
L'objet de ma souffrance et de ma lutte.

EVE            Et montre-moi que ces métamorphoses  
Ne viendront pas altérer ma beauté !

LUCIFER  
Eh bien soit : je vais vous jeter un charme  
Grâce auquel, dans les images d'un songe,  
Vous pourrez voir le Futur — jusqu'au bout.  
Mais afin que votre cœur ne défaille  
Et que vous n'abandonniez le combat  
Tant il vous semblera dur, et combien  
Est infime son enjeu, je vous donne  
Un petit rai de lumière.  
Il vous reconfortera  
Car, grâce à lui, toutes choses

Que vos yeux découvriront,  
Vous saurez qu'elles ne sont  
Que trompeuses apparences.  
Ce rayon, c'est l'Espérance.

*Lucifer conduit Adam et Eve vers leur butte.  
Ils s'y allongent et s'y endorment.*



*sort de la foule des ouvriers et, avec un cri de douleur, s'abat sur le corps du malheureux.*

EVE Ta prière est vaine.  
Celui qui n'a pas partagé nos peines  
Ne peut la comprendre. Il trône trop haut.  
Si haut qu'il n'entend même pas ta plainte.  
Que ne m'appelles-tu, pour que je couvre  
Ton corps du mien et reçoive à ta place  
Les coups ?

ADAM *s'adressant aux surveillants qui s'apprêtent à expulser l'esclave et sa femme.*

Laissez-les et allez-vous en !

*Les surveillants s'éloignent.*

D'où vient ce sentiment qui me pénètre  
Et d'un poids inconnu charge mon cœur ?  
Qui est donc cette femme, et par quel charme  
Aussi puissant qu'une chaîne, peut-elle  
Faire se courber le grand Pharaon  
Vers elle, qui se tord dans la poussière ?

*Il se lève.*

LUCIFER  
Ce charme est un de ces fils où ton maître  
T'entortille pour se moquer de toi  
Et te rappeler que tu es chenille,  
Toi qui, te prenant pour un papillon,  
T'en vas voletant avec suffisance.  
Ce fil ténu, sa force t'est connue.  
Il nous glisse si bien entre les doigts  
Que je ne puis le rompre.

ADAM *descendant les marches du trône.*

Ah ! Garde-t-en !  
Il m'est aussi doux qu'il m'est offensant.

LUCIFER  
Il n'est pas d'un sage, il n'est pas d'un roi  
De le supporter.

ADAM Que dois-je donc faire,  
Selon toi ?

LUCIFER *ironiquement.*  
Faire appel à la science  
Pour qui ce lien n'a pas d'existence  
Puisque s'en rient la force et la matière.

ADAM Je n'en puis rire et non plus le nier.

EVE, *à son époux.*  
Ah, mon aimé... Comme ton sang ruisselle !  
Laisse-moi l'étancher... Tu as très mal ?

L'ESCLAVE  
Si j'ai mal, c'est de vivre ! Et de ce mal  
Je n'ai plus longtemps à souffrir.

EVE Tais-toi !  
Il n'aurait servi à rien que tu vives  
Si, au moment même où ta vie, peut-être,  
Va trouver un sens, tu devais mourir !

L'ESCLAVE  
Quel est le sens de la vie, pour l'esclave ?  
Pourquoi vit-il ? Il apporte sa pierre  
A la puissante et vaine pyramide  
D'un souverain et meurt, non sans avoir  
Mis sous le joug un successeur. Voilà  
Tout son destin... Des millions pour un seul !

ADAM Ah, Lucifer, l'effroyable discours...

LUCIFER C'est l'agonie qui le fait délirer !

ADAM Mais qu'a-t-il dit, au juste ?

LUCIFER Que t'importe,  
Grand Pharaon ! Vraiment, la belle affaire  
Pour toi, qu'un esclave de moins sur terre !

EVE  
S'il n'est pour toi qu'un chiffre, il est un monde  
Pour moi ! Ah, maintenant, qui m'aimera ?

L'ESCLAVE  
Je meurs... O, femme, oublie-moi à jamais !

*Il expire.*

ADAM, à Eve.  
C'est moi qui t'aimerai ! Emportez-le...

*On relève le cadavre de l'esclave.*

Debout, amie ! Ta place est sur le trône.  
Tu règues par le charme, et moi je règne  
Par la puissance... Il était donc fatal  
Qu'ait lieu notre rencontre !

EVE O, Pharaon,  
Tes ordres font le destin de l'esclave.  
J'obéirai... Mais laisse-moi pleurer  
Cet époux que j'aimais. Et puis, ordonne...

ADAM  
Non, plus ce mot ! N'aurais-je d'autre empire  
Que le respect de mes commandements ?

EVE N'est-ce pas assez, déjà, que je puisse  
T'obéir sans douleur ? O, n'envie pas  
Les larmes que je verse sur ce mort !

*Elle se penche sur le cadavre que l'on va emporter.*

Comme il est beau... Comme il est beau...

ADAM Hélas,  
Beau et mort... Quelle contradiction !  
Son calme est fait d'ironie pour nos luttes  
Et de mépris pour notre vanité.

LUCIFER Cet esclave évadé te nargue ! Écoute-le :  
« J'ai brisé les fers dont tu m'as chargé ! »

ADAM La paix aux morts et la joie aux vivants !  
*S'adressant à Eve.*

Il n'a que faire à présent de tes pleurs  
Mais moi j'ai mal quand tu ne souris pas...

*On emporte le cadavre. Adam conduit Eve  
par la main jusqu'au trône.*

O, femme, viens t'asseoir à mes côtés.  
Comme il est doux le repos sur ton sein...

*On entend un murmure plaintif parmi les ouvriers.  
Eve tressaille.*

Mais qu'as-tu, mon aimée ?

EVE N'entends-tu pas  
Se lamenter le peuple ?

ADAM En vérité,  
C'est la première fois que je l'entends...  
Laide musique ! Il vaut mieux l'ignorer...  
Embrasse-moi et oublions le monde !

*S'adressant à Lucifer.*

Toi, fais en sorte que ces gens se taisent !

LUCIFER Impossible ! Ils ont le droit de crier !  
Avec le joug, c'est là leur apanage !

*Nouveaux murmures plaintifs. Eve pousse un cri.  
Adam se lève.*

ADAM Tu souffres, femme, et je ne sais comment  
Te secourir... Cette plainte, à travers  
Ton cœur, perce le mien comme un éclair.  
J'entends le monde appeler au secours...

EVE Tu peux m'écraser, ô grand Pharaon,  
Mais pardonne-moi : ce cri me tourmente...  
Vois-tu, je sais que je suis ta servante,  
Que ton plaisir doit être ma raison  
Et qu'il me faut oublier tout le reste :  
Douleur, grandeur, les rêves, la mort même,  
Que mon sourire doit être la source  
Et mes lèvres la coupe où tu boiras...  
Mais quand le peuple, être aux millions de bras,  
Crie et se tord sous le fouet féroce,  
Moi, fille de ce peuple qu'on déchire,  
J'ai mal avec lui, et de tout mon être !

ADAM  
Je souffre aussi... Que disait ce mourant ?  
Des millions pour un seul...

EVE O, Pharaon,  
Te voilà triste et j'en suis cause. Maître,  
Chasse-moi, chasse-moi ! Ou apprend-moi  
A devenir sourde aux plaintes du peuple...

ADAM  
C'est toi, le maître, et bien meilleur que moi,  
Toi qui m'appris à entendre ces plaintes !  
Qu'il y soit mis fin ! Que la Liberté

Soit donnée sur l'heure à ce peuple esclave !  
Qu'est-ce que le lustre et la renommée  
Si, pour qu'en jouisse un seul être humain,  
Il faut que des millions d'êtres gémissent  
Et meurent, qui sont hommes comme lui ?  
Je ressens des millions de fois la peine  
Et je n'ai qu'une joie...

LUCIFER Tu t'exaltes,  
O, Pharaon ! La foule, c'est la bête  
Que le sort condamne à faire tourner  
La roue du moulin sous tous les pouvoirs !  
Elle est faite pour cela... Donne-lui  
Sa liberté : ne l'ayant pas conquise,  
Elle ne saura quel usage en faire  
Et, dès demain, se voudra d'autres maîtres.  
Crois-tu que tu pourrais régner sur elle  
Si elle n'avait pas besoin d'un maître,  
Si elle était douée de conscience  
Et le savait ?

ADAM Alors, pourquoi crie-t-elle  
Comme si elle souffrait d'être esclave ?

LUCIFER  
Elle souffre, mais sans savoir de quoi...  
L'idée du pouvoir tourmente tout homme.  
C'est ce tourment, non la fraternité,  
Qui, sous le drapeau de la liberté,  
Draine la foule. O, c'est inconscient !  
Tout simplement l'âme un désir vague  
De changement, de nouveauté, de voir  
Ce qui est n'être plus. Et elle espère  
Que cela suffira pour que, sur terre,  
S'incarnent les bonheurs qu'elle a rêvés.  
Le peuple est une mer profonde et sombre  
Et que jamais le soleil ne pénètre.  
Un seul flot luit : celui de la surface ;  
Ce flot, c'est toi, peut-être...

ADAM

Pourquoi moi ?

LUCIFER Si ce n'était toi, ce serait quelqu'un  
De ta trempe, en qui l'instinct populaire  
Prendrait conscience, et qui oserait  
Occuper ta place, afin d'y trôner  
En champion béni de la Liberté.  
Le peuple, bien sûr, n'y gagnerait rien :  
Quel que soit son nom, le maître est un maître !

ADAM Cercle sans fin, que ton raisonnement.  
Il semble bien qu'on n'en puisse sortir...

LUCIFER  
Mais si, on le peut ! Donne à quelques-uns  
Des cordons, des plaques, n'importe quoi  
Qui brille et qui tinte, et dis-leur ceci :  
« Je vous ai choisis pour être au-dessus  
De la vile tourbe » — et tu les verras,  
Tout en acceptant que tu les méprises,  
Mépriser alors le peuple à leur tour.

ADAM Bien spécieux, tes arguments. Tu cherches  
En vain à m'abuser. Qu'on abolisse  
L'esclavage ! Que tous soient libres ! Toi,  
Va le leur dire ! Et fais très vite, afin  
Qu'il soit trop tard si je le regrettais...

LUCIFER, *à part.*  
Va donc ton chemin, pauvre outrecuidant !  
Imagine-toi que c'est toi qui marches,  
Quand tu es porté par les flots du sort...

*Lucifer sort.*

ADAM Que cet ouvrage reste inachevé.  
Que son image incite à la sagesse  
Celui qui veut la grandeur et la gloire.

Qu'il soit comme une question posée  
Par notre force et par notre faiblesse.

*On entend une clameur joyeuse. Les ouvriers  
quittent le travail. Lucifer revient.*

O, peuple esclave, enfin réjouis-toi  
Car la grandeur vers toi s'est abaissée.  
Mais, sache-le, sans y être forcée !

EVE Mon bien-aimé, console-toi... Qu'était  
La gloire ? Un froid serpent entre nous deux.

ADAM Mais elle avait de la grandeur !

EVE Qu'importe !  
Les plaintes se sont tues. Notre bonheur  
N'en sera plus troublé. Quand tu reposes  
Sur mon sein, peux-tu vouloir autre chose ?

ADAM Que ton horizon est étroit, ô femme !  
Mais c'est justement ce qui fait que l'homme  
Se penche vers toi. Lui, force et fierté,  
Ne peut aimer que la faiblesse. Ainsi  
La mère prend son enfant dans ses bras  
Pour protéger sa gaucherie débile.

EVE Pardon, ô Pharaon, d'être futile  
Et bavarde... Que ne suis-je plus sage !

ADAM Non, ne souhaite pas cette sagesse,  
Ma bien aimée. J'en ai moi-même assez.  
Ce n'est pas la raison, ni la puissance  
Que, sur ton sein charmant, je viens cueillir ;  
Ni la science ! Tout cela, mes livres  
En sont bourrés ! Parle, tout simplement,  
Et qu'en mon cœur s'épande la musique  
De ta voix douce... Et, même si tu dis  
N'importe quoi, je suis comblé. L'oiseau,



LUCIFER                      Pas tant de hâte ! Ton but,  
 Tu l'atteindras. Et plus vite  
 Que tu ne l'aurais voulu !  
 A le voir si vain, si vide,  
 Des pleurs mouilleront tes yeux  
 Et je rirai, moi ton guide. . .  
 Allons, puisque tu le veux !

## CINQUIEME TABLEAU

*Une place publique à Athènes. Au centre,  
 une tribune d'orateur. Sur le côté, le péristyle d'un temple,  
 des statues de dieux et déesses, un autel, des guirlandes.  
 Lucia (qui est encore une réincarnation d'Eve)  
 se dirige vers le temple. Accompagnée de son fils,  
 Cimon, et de plusieurs suivantes qui portent des offrandes,  
 elle vient prier pour son mari, le général Miltiade.  
 Sur la place, une foule désœuvrée, patibulaire,  
 va et vient en bavardant. Temps radieux.*

EVE                      Viens, mon fils chéri. Viens ici ; regarde :  
 C'est de ce côté, sur sa nef rapide,  
 Que partit ton père, afin de combattre  
 La race barbare qui nous menace  
 Et la liberté de notre patrie.  
 Prions les dieux, mon fils, pour le triomphe  
 De notre peuple et le proche retour  
 Auprès de nous de ton père héroïque.

CIMON                    Pourquoi, si loin, est-il allé se battre  
 En te laissant ici te consumer ?  
 Ces gueux, ces couards en valent-ils la peine ?

EVE                      Ne juge pas ton père, mon enfant.  
 Les dieux te maudiraient. La femme aimante  
 Seule a le droit de s'affliger ainsi  
 Des grands exploits qu'accomplit son époux.  
 Encor, vois-tu, que s'il y renonçait  
 Elle aurait honte. . . Il fait son devoir d'homme.

CIMON                    As-tu peur qu'il soit vaincu ?

EVE                      Non, mon fils.  
 Car ton père est un héros. Il vaincra !  
 La seule chose que je puisse craindre,  
 C'est que lui-même il ne sache se vaincre.

CIMON      Que veux-tu dire ?

EVE                                      Un mot puissant résonne  
Au cœur de l'homme, et c'est l'Ambition.  
L'ambition sommeille chez l'esclave  
Ou bien, bridée, elle enfante le crime.  
Mais quand la liberté vient la nourrir  
De son sang pur, elle croît noblement.  
Son apogée, c'est la vertu civique,  
Mère à son tour des grandes actions.  
Mais devient-elle trop puissante ? Alors  
Contre sa propre mère elle se tourne :  
L'une des deux devra saigner à mort !  
Si l'ambition devenait trop forte  
Au cœur de ton père et s'il attentait  
A notre patrie, à ses droits sacrés,  
Je le maudirais ! Mon fils, viens prier . . .

*Cimon la suit dans le temple. Une foule qui ne cesse  
de croître s'assemble sur la place pendant ce temps.*

PREMIER HOMME DU PEUPLE  
On ne sait plus ce que fait notre armée !  
A-t-elle, seulement, vu l'ennemi ?

DEUXIEME HOMME DU PEUPLE  
Et tout le monde, ici, est endormi !  
Personne ne fait plus, comme jadis,  
De ces projets hardis qui exigeaient  
Pour réussir la sanction du Peuple.  
J'attends depuis l'aube, sur cette place,  
Une offre quelconque pour mon suffrage.

PREMIER HOMME DU PEUPLE  
Oui, on s'ennuie . . . Que pourrait-on bien faire ?

TROISIEME HOMME DU PEUPLE  
Un peu de chambard ne serait pas mal . . .

*Eve a allumé le feu de l'autel, fait ses ablutions et  
s'est préparée à sacrifier aux dieux. Ses servantes  
chantent un hymne qui continuera, par moments,  
au cours de la scène suivante. La place est maintenant  
pleine. Deux démagogues se disputent la tribune.*

PREMIER DÉMAGOGUE  
Décampe ! Cette place m'appartient.  
Si je me tais, la patrie est perdue !

*La foule l'approuve bruyamment.*

DEUXIEME DÉMAGOGUE  
C'est si tu parles qu'elle est en péril !  
Allons, descends de là, vendu !

*Ricanements et applaudissements.*

PREMIER DÉMAGOGUE                      Vendu ?  
Si toi tu ne l'es pas, c'est que personne  
N'aura voulu t'acheter ! Citoyens,  
C'est avec peine que je parle. Car  
Pour un cœur noble il n'est pire douleur  
Que d'abaisser la gloire et la grandeur.  
Pourtant, je dois le faire, et arracher  
Un homme illustre à son char triomphal  
Pour le livrer à votre tribunal.

DEUXIEME DÉMAGOGUE  
Le beau début . . . Va, canaille ! Fleuris  
La victime promise au sacrifice !

PREMIER DÉMAGOGUE      Va-t-en !

UN HOMME DU PEUPLE      Pourquoi écouter ce railleur ?

*La foule bouscule le deuxième démagogue.*

PREMIER DÉMAGOGUE

Je dois parler, même si mon cœur saigne  
Car j'ai pour toi, ô peuple souverain,  
Plus de respect que pour ton général.

DEUXIEME DÉMAGOGUE

Ces chiens qui attendent servilement  
Ce qui tombe de la table du maître,  
Tu les respectes ? Je ne t'envie pas !

DES VOIX DANS LA FOULE

Il nous insulte ! A bas ! A bas le traître !

*La foule malmène le deuxième démagogue.  
Sur l'autel, Eve offre de l'encens aux dieux  
et sacrifie deux colombes.*

EVE

O, Aphrodite, écoute ma prière.  
Daigne accepter l'encens du sacrifice.  
Je ne viens pas te demander de ceindre  
De vert laurier le front de mon époux,  
Mais seulement d'accorder promptement  
A ce héros la paix de son foyer.

*Éros apparaît, souriant, dans la fumée de l'encens.  
Des Grâces l'entourent et lui jettent des fleurs.  
Les sacrificants se recueillent.*

LES SERVANTES

Exauce sa prière !

ÉROS

O, sois bénie,  
Femme, par le Cœur Pur !

LES NYMPHES

Que te protègent  
Les Grâces !

LES SERVANTES

Merci... Merci, Aphrodite.

PREMIER DÉMAGOGUE

O peuple, entends mon accusation :  
Le grand Miltiade a vendu la patrie !

DEUXIEME DÉMAGOGUE

Tu mens ! Écoutez-moi, ô citoyens !  
Épargnez-vous de honteux repentirs  
Avant qu'il soit trop tard !

PREMIER HOMME DU PEUPLE

Va-t-en, canaille !

*Le deuxième démagogue est emporté par un remous  
de la foule.*

PREMIER DÉMAGOGUE

La fleur de ta jeunesse est en ses mains,  
O peuple glorieux ! Alors qu'il put  
S'emparer de Lemnos sans coup férir,  
Devant Pharos, le voilà qui piétine !  
On l'a payé !

TROISIEME HOMME DU PEUPLE

A mort !

PREMIER BOURGEOIS

Criez plus fort  
Sinon vous serez chassés de mes terres !

*Éros et les Grâces ont disparu. Eve a terminé  
son sacrifice.*

EVE, se redressant.

Pourquoi ce tapage ? Allons voir, mon fils.

CIMON

C'est un traître que l'on condamne, mère.

EVE, montant les degrés du péristyle.

Lorsque le peuple affamé juge un grand,  
Mon cœur se serre à voir sa joie cruelle.

Que la grandeur s'écroule dans la boue,  
Et la plèbe l'insulte ; on dirait qu'elle  
Veut justifier sa propre vileté.

DEUXIEME HOMME DU PEUPLE  
Je crierais bien, mais je suis enroué...

DEUXIEME BOURGEOIS  
Tiens, voilà de quoi te graisser la gorge.

DEUXIEME HOMME DU PEUPLE  
Que faut-il que je crie ?

DEUXIEME BOURGEOIS A mort, le traître !

DEUXIEME HOMME DU PEUPLE  
A mort le traître ! A mort !

EVE Qui doit mourir ?

DEUXIEME DÉMAGOGUE  
Qui voudraient-ils tuer, sinon celui  
Que ses vertus mettent au-dessus d'eux ?  
Car c'est cela qu'ils ne peuvent souffrir.

EVE Miltiade ! C'est lui qu'ils veulent tuer !  
Grands dieux... Et toi aussi, ô vieux Crispos,  
Toi qu'il tira jadis de l'esclavage,  
Tu veux sa mort ?

CRISPOS Pardon, maîtresse :  
C'est sa vie ou la mienne... On m'a payé...  
J'ai trois enfants... Leur pain est à ce prix...

EVE Malheur à toi, que la misère abaisse  
Jusqu'à ce point ! Pourtant, je te pardonne  
Si tu as faim... Mais toi, Thersite, et vous,  
Vous tous dont le repos et le bien-être  
Sont assurés ici par mon époux

Qui chasse l'ennemi loin de vos portes,  
Ah, quelle ingratitude !

THERSITE Il nous en coûte,  
Maîtresse, crois-le bien... Hélas, que faire ?  
C'est le peuple qui veut cela ! Oserions-nous  
Braver ses flots pour y perdre nos biens ?

PREMIER DÉMAGOGUE  
Je vais prononcer le verdict du peuple.

*Lucifer — en guerrier — fait irruption,  
l'air affolé.*

LUCIFER Alerte ! L'ennemi est à nos portes !

PREMIER DÉMAGOGUE  
C'est impossible ! Notre général  
Tient le pays, toujours victorieux.

LUCIFER  
L'ennemi ? Sachez donc que c'est lui-même.  
Ce que vous tramez ici, contre lui,  
Il l'a su et dans son cœur a germé  
La plus juste des colères. Tremblez !  
Tandis que vous pérorez, il accourt !  
Et par le fer et le feu, promptement,  
Il détruira la cité.

DEUXIEME DÉMAGOGUE, *au premier et à ses partisans.*  
Ah, félons,  
C'est vous qui avez causé ce malheur !

LE PEUPLE  
Abattons-les ! Longue vie à Miltiade !  
Malheur à nous ! Fuyons ! Sauve qui peut !  
Tout est perdu !

PREMIER DÉMAGOGUE

Non, tout n'est pas perdu !  
Allons lui rendre hommage. Accueillons-le  
Aux portes de la ville . . .

EVE Dieux ! Grands Dieux !  
Ta condamnation me fut cruelle,  
Mais je souffre encor plus, ô mon époux,  
Maintenant qu'elle est juste ! Oui, alors même  
Que je te vois enfin me revenir . . .

PREMIER HOMME DU PEUPLE

Que l'on s'empare d'elle et de son fils  
Et qu'on les tue s'il touche à notre ville !

EVE J'accepterais volontiers de mourir  
Pour lui. Mais que la malédiction  
De la patrie épargne mon enfant !

CIMON Ici, ma mère, ne crains rien pour moi.  
Ce sanctuaire nous protège. Viens . . .

*Eve et son fils se réfugient dans le temple.  
Deux nymphes les protègent en étendant derrière eux  
des guirlandes de fleurs. La foule, à cette vue, recule.  
A ce moment, on entend retentir des trompettes.  
La foule se disperse avec effroi.  
Les nymphes disparaissent.*

LUCIFER, *il se frotte les mains en ricanant.*  
La farce est plaisante ! Il est excellent  
Pour l'esprit de rire quand les cœurs saignent.

*Il se tourne vers le temple.*

Si seulement le tableau, toujours neuf,  
De l'éternelle beauté m'amusait !  
Mais non, cela me dérange et m'ennuie.

Moi, je gèle en ce royaume étranger  
Où même la nudité est pudique  
Et qui ennoblit même le péché  
Et qui donne du sublime au destin  
Avec la prodigalité de ses roses  
Et de ses baisers naïfs. Ah pourquoi  
Mon règne à moi, monstrueux, tarde-t-il  
A venir, soufflant le doute et l'effroi,  
Dissiper ce charme qui, sans faiblir,  
Relève l'homme abattu dans la lutte  
Que vainement il soutient contre moi !  
Mais nous verrons si l'horreur de la mort  
Ne met pas fin à ces pauvres jeux d'ombres.

*Il se mêle au peuple. Miltiade, blessé  
(c'est Adam) fait son entrée à la tête de ses soldats.  
Le peuple et les démagogues s'avancent vers lui  
et le saluent servilement.*

LE PEUPLE

Longue vie au héros ! Pitié, grand homme !

ADAM

Quel crime avez-vous donc commis ? Pourquoi  
Me supplier ainsi ? Le fort au faible  
Que peut-il demander ? Où est ma femme ?  
Où est mon fils ? Ah, je crains un malheur :  
Que ne sont-ils venus à mon avance ?

EVE Que reviens-tu, Miltiade, en ta patrie  
Si ton retour ne peut me réjouir ?

*S'adressant à son fils.*

Ah, soutiens-moi, je me sens défaillir,  
Mon pauvre enfant qui n'auras de ton père  
Reçu pas même un nom digne d'honneur !

ADAM Hé, que veut dire tout cela ? Le peuple  
Implore mon pardon ; mon épouse, elle,  
M'accable et me maudit... Et ma poitrine  
Saigne du sang versé pour ma patrie.

EVE La patrie et mon cœur saignent bien plus !  
Que viens-tu faire en tête de l'armée ?

ADAM N'est-ce pas là ce qui sied à mon rang ?  
Je ne pouvais combattre plus longtemps :  
Vois ma blessure... Et c'est pourquoi je viens  
Me libérer de mon commandement  
Entre les mains du peuple souverain  
Et lui en rendre compte. Vous, soldats,  
Mes vaillants compagnons, je vous libère.  
Rentrez dans vos foyers. Reposez-vous.  
Vous l'avez mérité. Moi, je dépose  
Sur ton autel, ô Pallas Athénée,  
Ce glaive, et je te le dédie.

*Ses officiers l'aident à gravir les degrés du temple.*

EVE Miltiade !  
Ah, quelle femme serait plus heureuse  
Que je le suis ! Vois ton fils, cher époux :  
Qu'il a grandi ! Et comme il te ressemble...

ADAM Mes bien-aimés...

CIMON Je le savais : mon père  
Ne peut pas mal agir !

EVE Tais-toi : j'ai honte ;  
Aurais-je dû l'oublier, moi sa femme ?

ADAM Mon fils, c'est toi qui offriras mon glaive  
A la déesse.

CIMON *en suspendant le glaive au-dessus de l'autel.*

O déesse, prends soin  
De ce glaive. Un jour, il sera le mien  
Je viendrai alors te le demander.

EVE Moi, la mère et l'épouse, il me revient,  
Pour célébrer ce double sacrifice,  
D'allumer cet encens. Vers nous, Pallas,  
Abaisse tes regards !

*Eve fait brûler l'encens sur l'autel.  
Le premier démagogue remonte à la tribune.*

PREMIER DÉMAGOGUE  
Je disais vrai :  
C'est un traître ! Darius l'a acheté !  
Quant à sa blessure, c'est une feinte.  
Il ne veut pas combattre, voilà tout !

LE PEUPLE A mort ! A mort !

ADAM Que signifient ces cris ?

EVE Ah, c'est horrible, ils disent de nouveau  
Que tu es un traître, Miltiade !

ADAM Moi,  
Qui ai vaincu à Marathon ?

EVE Hélas,  
C'est un monde affreux que tu as rejoint !

*Le peuple — Lucifer dans ses rangs — se précipite  
vers le temple.*

PREMIER DÉMAGOGUE  
Que tardez-vous à vous saisir de lui ?

EVE Demeure ici. Nul dans ce sanctuaire





## SIXIEME TABLEAU

*A Rome. Une grande terrasse avec des statues de dieux,  
des vases où brûlent des parfums.*

*Entre les portiques, on voit les Apennins. Au centre,  
une table basse, richement servie, et des lits sur lesquels  
sont moelleusement étendus Sergiolus (Adam),*

*Milon (Lucifer), Catulle, Julia (Eve)  
et deux autres courtisanes, Hippiia et Cluvia,  
comme elle vêtues de façon impudique. Au fond,  
sur une estrade, deux gladiateurs se livrent combat.  
Des esclaves se tiennent prêts à exécuter les ordres  
de leurs maîtres. Des flûtistes jouent.  
C'est la tombée du jour, puis la nuit.*

CATULLE

Ah qu'il est souple et prompt, ce gladiateur  
Au ruban rouge. . . Vois, je te parie  
Qu'il vaincra, Sergiolus !

ADAM

Non, par Hercule !

CATULLE

Par Hercule ? Hé, qui donc, parmi nous  
Croit encore aux dieux ? Si tu veux jurer,  
A la rigueur, jure par ta Julia. . .

ADAM

Eh bien, soit !

LUCIFER

Le serment est sérieux !  
Tu renies un faux dieu et le remplaces  
Par un autre. . . Et sur quoi donc jures-tu ?  
Jures-tu sur la beauté de Julia  
Ou sur ton amour pour elle ? Ou encore  
Sur sa fidélité ?

CATULLE

Ah, bien fugace  
Est la beauté ! Et, de toutes façons,  
Ce qu'on aime aujourd'hui demain nous lasse,

Femme nouvelle eût-elle moins de grâce  
Que notre amante, elle peut l'emporter  
Sur celle-ci, car elle est Nouveauté. . .

ADAM

Je parierai sur sa fidélité.  
Est-il quelqu'un parmi vous qui gaspille  
Autant d'argent que moi pour sa maîtresse ?

HIPPAA

Pauvre innocent ! Te crois-tu donc capable  
De jouir d'elle inépuisablement ?  
En serait-il ainsi, toi qui recherches  
Sans fin d'autres plaisirs et te débauches  
Pour n'attraper qu'un fragment de l'ivresse  
Tandis que devant toi fuit le mirage  
De la parfaite volupté, sais-tu  
Si quelque jour elle n'irait céder  
A un caprice ou une illusion ?  
Au demeurant, la femme aussi se lasse !  
Le muscle rouillé d'un gladiateur. . .

ADAM

C'est vrai, Hippiia. . . Mais assez là-dessus !  
Comme un nouveau supplice de Tantale,  
Pourquoi la volupté, si nous n'avons  
Pour y briller la puissance d'Hercule  
Et ne pouvons, de mille feux tentés,  
Comme Protée, nous métamorphoser ?  
Le maître appelle en vain l'heure de joie  
Dont son esclave, au bout de sa semaine  
De dur labeur, jouit à volonté. . .  
Le plaisir n'est-il donc qu'un filet d'eau  
Pour l'homme mort de soif ? Ou bien la mort  
Pour l'imprudent qui dans ses flots s'abîme ?

LUCIFER

Compliments ! Ah, le beau cours de morale,  
Sergiolus, sur le sein de belles filles

Entre deux coupes fleuries ! Mais dis-moi  
Où en est votre pari ?

ADAM, à *Catulle*.

Si je perds,  
Julia est à toi.

CATULLE Soit ! Mais si tu gagnes ?

ADAM Tu me donnes ton cheval.

CATULLE Dans un mois,  
Tu pourras venir reprendre ta belle  
Sinon, mes murènes s'en nourriront.

LUCIFER

Vois, Julia, ce beau poisson ! Manges-en !  
Toi, bientôt, tu en engraisseras d'autres.

EVE Toi-même, va, les vers te mangeront !  
Soyons joyeux, tant que la vie nous porte . . .  
Rions, du moins, tant que nous le pouvons !

ADAM, à son gladiateur.  
Hé, toi, bats-toi mieux !

CATULLE, au sien. Vas-y ! Hardiment !

*Le gladiateur de Catulle tombe et lève la main  
pour demander grâce. Adam esquisse le signe  
de la clémence, mais Catulle l'en empêche et,  
du ponce, fait signe à l'autre gladiateur  
d'achever le vaincu.*

CATULLE

Recipe ferrum ! Chien couard ! Des esclaves,  
J'en ai assez pour n'en pas être avare.  
Et qui refuserait aux dames ce spectacle

Si excitant ? Est-ce que le plaisir  
N'est pas plus vif quand coule un peu de sang ?

*Le gladiateur vainqueur achève son adversaire.*

ADAM Embrasse-moi, ma Julia ! Ce cheval  
Est à moi ! Qu'on enlève ce cadavre . . .  
Danseuses, donnez-nous la comédie.  
C'est assez de combats pour aujourd'hui.

*On emporte le corps. Les danseuses apparaissent  
sur l'estrade.*

CATULLE

Viens, ma Cluvia, je ne peux sans envie  
Voir s'embrasser des amants près de moi.

LUCIFER

Et nous deux ? Ne ferons-nous pas de même,  
Chère Hippias ? Mais d'abord, suce tes lèvres  
Car je veux être certain, ma colombe,  
Que nul poison ne les souille . . . Allons, viens,  
Nous pouvons nous amuser, maintenant . . .

ADAM

Ton cœur bat bien fort, ma Julia . . . Pourquoi ?  
Je ne peux trouver sur lui le repos . . .

*Ils parlent à voix basse.*

LUCIFER

Ah le fou ! Nous parler de cœur ici !

CATULLE, à *Cluvia*.

Moi, je n'ai nul souci du tien, ma chère,  
Fais-en ce que tu veux. Mais toutefois  
Ne m'en laisse rien voir . . . Il me suffit  
Que ton beau corps me soit toujours offert . . .

CLUVIA Ah, tu es magnanime ! A ta santé !

*Ils boivent.*

CATULLE

Bois, ma chérie, mais ne m'enlève pas  
Tes beaux bras frais, ton tendre sein. Regarde :  
Ma guirlande est tombée...

*Il s'adresse à une danseuse.*

Quel feu lascif !

Quel art et quelle grâce dans ce pas !

CLUVIA

O, je vais te bander les yeux, si tu recherches  
Ailleurs qu'en moi ce que je te prodigue  
Sans t'arracher une bonne parole.

*Elle désigne Lucifer.*

Vois celui-là... En quoi l'intéresse  
Cette belle fille avec lui couchée ?  
Avec ses yeux froids, son méchant sourire,  
Il ne sait que la regarder dormir  
Tout en écoutant les tendres fadaïses  
Que nous échangeons par simple plaisir.

CATULLE

Un tel visage est comme un froid linceul  
Sur la douceur rêveuse de la vie !  
Celui qui peut rester ainsi de marbre  
Au sein des voluptés n'est pas un homme.  
Il ferait mieux de demeurer chez lui.

HIPPAA

Ah, j'ai peur que ce malheureux ne couve  
La peste... On dit qu'elle dévaste Rome.

ADAM Épargne-nous ces visions funèbres !  
Des chansons ! Des chansons ! Qui, parmi nous,  
En connaît de bien gaies ? Chantons, amis !

HIPPAA, *chante.*

L'amour et le vin sans mesure,  
Voilà qui comble nos désirs.  
Que chaque coupe nous assure  
La découverte d'un plaisir !  
Sachons aimer et sachons boire !  
Nos vies sont dorées par l'ivresse  
Comme les tombes qui s'affaissent  
Le sont par le soleil en gloire.

L'amour et le vin sans mesure,  
Voilà qui comble nos désirs.  
Chaque femme est une aventure  
Qu'on prend joie nouvelle à courir.  
Sachons aimer et sachons boire !  
Nos vies sont dorées par l'ivresse  
Comme les tombes qui s'affaissent  
Le sont par le soleil en gloire.

CATULLE

Bravo, Hippia ! A ton tour, Cluvia, chante !

CLUVIA, *chante.*

Le monde autrefois était fou.  
Regardez la pauvre Lucrece  
Pleurant la mort de son époux :  
Un amant lui parle d'ivresse ;  
Au lieu de courir au plaisir,  
Pour rester veuve elle s'empresse  
De se poignarder. La traîtresse,  
C'était sa façon de jouir.

TOUS, *chantent avec elle.*

Le monde est aujourd'hui plus sage en vérité.  
Soyons heureux de l'habiter.

CLUVIA                    Le monde autrefois était fou.  
Voyez Brutus qui va-t-en guerre  
Affronter la mort et les poux  
Pour défendre de pauvres hères.  
Lui, le plus noble des guerriers,  
Il lutte comme la piétaille  
Et meurt sur le champ de bataille.  
Que ne resta-t-il au foyer ?

TOUS  
Le monde est aujourd'hui plus sage en vérité.  
Soyons heureux de l'habiter.

CLUVIA                    Le monde autrefois était fou.  
Les fantômes qui nous font rire,  
Il les adorait à genoux  
Et ne voulait pas d'autre empire.  
Les héros braillards de ce temps,  
Aujourd'hui les ferions peut-être  
Au cirque manger par les bêtes  
Pour nous amuser un instant.

TOUS  
Le monde est aujourd'hui plus sage en vérité.  
Soyons heureux de l'habiter.

LUCIFER                Ah, Cluvia, je te décerne la palme !  
Ce chant-là, j'en voudrais être l'auteur.

ADAM                    Et toi, Julia, ne chanteras-tu pas ?  
Je te vois triste au milieu de la joie.  
N'es-tu pas bien, couchée sur ma poitrine ?

EVE                    Je suis très bien. Pardonne-moi. Vois-tu  
C'est le bonheur qui me rend grave ainsi,  
Je ne crois pas que le bonheur qui rit  
Soit véritable. A nos plus doux instants,  
Un peu de peine indicible est mêlé

Car nous savons ces instants passagers  
Comme les fleurs, si promptement fanées . . .

ADAM                    J'éprouve, moi aussi, ce sentiment.

EVE                    Je sens cela surtout lorsque j'entends  
De la musique, une chanson . . . Les mots  
Par trop vides souvent, je les oublie.  
C'est le courant de la voix qui m'emporte  
Comme un bateau docile . . . Alors, je rêve  
Et m'abandonne. Et me voilà descendre  
Vers un passé lointain où j'ai vécu  
Sous les palmiers ensoleillés, jadis,  
D'une vie innocente ; où, dans sa joie  
Et sa candeur, mon âme se sentait  
Promise à un destin sublime et noble.  
Ce ne sont là que rêves insensés . . .  
Pardonne-moi, laisse-moi t'embrasser,  
Sergiolus ! Tu vois, je me réveille.

ADAM                    Trêve de musique et de danse ! Assez !  
Ce sempiternel courant de douceurs,  
Ce plat trop sucré m'emplit de nausées.  
De l'amer, voilà ce que veut mon cœur !  
De l'absinthe dans mon vin ! Du poison  
Dans les baisers qu'on me donne ! Et enfin  
Du danger et du souci sur ma tête !

*Les danseuses se retirent. On entend, au loin,  
des cris de douleur.*

Quels sont ces cris qui me vrillent les os ?

LUCIFER  
Ce sont des fous que l'on cloue sur la croix.  
Ils prêchaient la fraternité, le droit . . .

CATULLE  
C'est bien ainsi ! Qu'avaient-ils donc besoin

De se mêler des affaires d'autrui  
Au lieu, chez eux, de rester bien tranquilles  
A jouir de la vie ?

LUCIFER                    Le mendiant  
Envie le riche et veut l'avoir pour frère.  
Devenu riche, il crucifiera l'autre  
Dont ce sera le tour d'être le pauvre...

CATULLE    Rions de tout cela : pouvoir, misère...  
Narguons aussi la peste qui ravage  
Cette cité. Et les décrets des dieux !

*On entend de nouveaux cris.*

ADAM, à part.  
« C'est le courant de la voix qui m'emporte  
Comme un bateau docile. Alors je rêve  
Et m'abandonne. Et me voilà descendre  
Vers un passé lointain où, dans sa joie,  
Et sa candeur, mon âme se sentait  
Promise à un destin sublime et noble... »

*A Eve.*

N'est-ce pas là ce que tu me disais ?

EVE    Oui, je parlais ainsi...

*La nuit est venue peu à peu. Devant la terrasse,  
passe un convoi funèbre: pleureuses, porteurs de torche,  
joueurs de flûte. Un silence de mort tombe sur  
les libertins et leurs compagnes.  
Au bout d'un moment, Lucifer ricane.*

LUCIFER                    Hé, il me semble  
Que notre gaieté s'en va ! Est-ce que  
Le vin vous ferait défaut ? Ou l'esprit ?  
Plus de joyeuses saillies ? C'est à croire

Que l'on se lasse de tout ! Oui, moi-même...  
Ou peut-être parmi nous y a-t-il  
Quelqu'un qui tremble ou veut se convertir ?

ADAM, *lui jetant sa coupe.*  
Sois damné si tu crois cela !

LUCIFER                    Attends,  
Je vais inviter à se joindre à nous  
Un nouveau convive. Il pourra peut-être  
Ramener un peu de joie dans nos cœurs.  
Esclaves ! Faites donc entrer ici  
Ce voyageur accompagné de torches  
Afin qu'il vide une coupe avec nous...

*Les porteurs déposent sur la table du festin  
le cercueil ouvert dans lequel on voit un corps.  
Lucifer tend sa coupe au cadavre.*

LUCIFER  
Bois, l'ami ! Aujourd'hui tu meurs ; peut-être  
Que mon tour viendra demain...

HIPPIA, *au mort.*                    Tu préfères  
Peut-être un baiser ?

LUCIFER                    Embrasse-le donc  
Et profite-en pour voler l'obole  
Qu'il a dans la bouche.

HIPPIA                    Ha ! Ha ! Pourquoi non ?  
Je t'embrasse bien, toi !

*Elle se penche vers le mort et lui baise les lèvres.  
L'apôtre Pierre, sortant du cortège funèbre,  
s'avance au premier plan.*

L'APOTRE PIERRE                    Ah, malheureuse,  
Arrête ! C'est la peste que tu bois !

*Tous reculent avec horreur.*

TOUS    La peste ! La peste ! Horreur ! Loin d'ici !

L'APOTRE PIERRE

Peuple de chiens ! Génération lâche !  
Quand la fortune à votre sort s'attache,  
Vous bourdonnez avec effronterie  
Comme la mouche enivrée de soleil.  
Vous vous moquez de Dieu et vos semelles  
Piétinent la vertu ! Mais qu'à vos portes  
Le danger frappe, et que le doigt de Dieu,  
Formidable, vous touche, alors, piteux,  
Capons, vous courbez bas l'échine,  
Le désespoir peint sur vos traits hideux...  
Le châtement céleste est sur vos fronts,  
Ne le sentez-vous pas ? La ville est vide  
Et saccagée. Et le Barbare pille  
Tout l'or de vos moissons. L'ordre est brisé.  
Nul n'obéit. Personne ne commande.  
De compagnie, le meurtre et la rapine  
Dans la cité marchent la tête haute  
Et derrière eux s'avancent côte à côte  
La terreur noire et le blême souci.  
Terre ni Ciel ne vous secoureront !  
L'ivresse en vain vous grise et vous corrompt,  
Elle ne peut plus longtemps étouffer  
La voix qui monte en vos cœurs desséchés  
Et vers un but meilleur vous veut conduire.  
Vous êtes las, à la fin, du plaisir.  
Rien ne vous satisfait. Votre âme est pleine  
D'angoisse et de dégoût. Vos lèvres tremblent.  
Vous regardez ailleurs ? C'est chose vaine :  
Vous ne croyez même plus en vos dieux !  
Ce ne sont plus pour vous que des idoles,  
De vieux cailloux figés et sans paroles !

*Les statues de dieux s'effondrent tout à coup.*

Ils s'effondrent ! Voyez : de la poussière !  
Et vous ne trouvez pas de dieu nouveau  
Qui puisse vous tirer de votre fange...  
La peste encor n'est rien. Ce qui décime  
Votre cité plus désespérément,  
C'est, par milliers, l'exode de ces gens  
Qui, s'arrachant à leurs lits de mollesse,  
S'en vont peupler les sauvages déserts  
De Thébaïde, avec l'espoir secret,  
S'ils vivent là tels des anachorètes,  
De ranimer, par un frisson nouveau,  
Leurs sens usés par les vices immondes.  
O, Nation dégénérée, tu vas  
Disparaître à jamais du vaste monde  
Et celui-ci sera purifié...

*Hippia s'effondre, le front sur la table.*

HIPPIA

O, malheur ! O, je me meurs ! O, le feu  
De l'enfer est dans mon corps ! O, je baigne  
Dans une sueur glacée... C'est la peste !  
La peste ! Je suis perdue ! Parmi vous  
Qui avez partagé tant de plaisirs  
Avec moi, est-il personne qui veuille  
Me porter secours ?

LUCIFER

Que veux-tu, ma belle ?  
Aujourd'hui c'est ton tour ! Le mien viendra  
Un autre jour... Demain, peut-être.

HIPPIA

Au moins,  
Épargnez-moi cette affreuse agonie !  
Ah, tuez-moi, ou bien je vous maudis !

L'APOTRE PIERRE

Ne maudis point, ma fille, mais pardonne !  
Oui, pardonne ! Et c'est moi qui t'aiderai,  
Moi et le Dieu éternel, le Dieu vrai,

Le Dieu vivant, père de tous les hommes,  
Lui qui est tout amour ! Lève les yeux,  
Hippia, vers ton seigneur ! Par cette eau pure,  
Ton âme est délivrée de sa souillure ;  
Elle s'envole et se hâte vers Dieu.

*Il la baptise avec de l'eau prise sur la table  
dans un vase.*

HIPPIA Père, je suis en paix. . .

*Elle expire.*

CATULLE, *se levant.* Dès aujourd'hui,  
Je prends le chemin de la Thébaïde,  
Car ce monde du péché me dégoûte.

CLUVIA Je vais avec toi, Catulle.

*Ils sortent. Adam, soucieux, fait quelques pas,  
suivi par Eve dont il ne devine pas tout de suite  
la présence.*

ADAM Ah, Julia,  
Tu es encore ici ? Que cherches-tu  
En ces lieux où la mort a étranglé  
La joie ?

EVE Sergiolus, là où tu es  
N'ai-je donc pas ma place ? Ah, tu aurais  
Pu découvrir tant de nobles vertus  
Dans ce sein-là si tu avais voulu  
Y prendre plus qu'un fugace plaisir !

ADAM  
Et dans mon propre cœur. . . Ah, quel malheur  
Que les choses aillent ainsi. . . Mourir  
Petitement, pour rien, n'ayant connu  
Que la douleur ! Si Dieu existe. . .

*Il tombe à genoux et tend ses mains vers le ciel.*

S'il nous gouverne et se penche sur nous,  
Que sa clémence envoie sur cette terre  
Un nouveau peuple, un nouvel idéal,  
L'un pour régénérer le sang pourri  
De l'homme, et l'autre afin de donner cours  
Aux aspirations des âmes nobles !  
Tout ce qui est à nous est corrompu,  
Usé jusqu'à la corde, je le sens !  
Et nous n'avons pas la force qu'il faut  
Pour engendrer un univers nouveau.  
Entends-nous, entends-nous, Dieu tout puissant !

*La croix apparaît en gloire dans le ciel. Au fond,  
monte la flamme des villes incendiées.  
Des bandes sauvages descendent des sommets.  
Dans le lointain, on entend un hymne sacré.*

LUCIFER, *à part.*  
Voilà qui fait frissonner ! O, à peine. . .  
Et puis, moi, c'est seulement contre l'homme  
Que je mène mon combat ! Il fera  
Ce que moi je ne puis faire ! Au surplus,  
Bien des fois j'ai déjà vu ce spectacle. . .  
L'auréole, peu à peu, disparaît  
Mais la croix est encor là, comme avant,  
Et toujours prête à baigner dans le sang. . .

L'APOTRE PIERRE  
Le Seigneur, ô mon fils, t'a entendu.  
Ouvre les yeux. La terre corrompue  
Déjà renaît et, demain, les Barbares  
Vêtus de peaux de bêtes, qui détruisent  
Les cités par le feu et font broyer  
Par leurs chevaux les moissons séculaires,  
Et dans les murs des temples désertés  
Installent en riant leurs écuries,  
Feront couler dans les veines flétries



*Les bourgeois se dispersent.*

ADAM           Voilà le fruit semé par les brigands  
Qui, s'avançant sous la sainte bannière,  
Trompent le peuple et flattent lâchement  
Ses passions pour devenir ses maîtres !  
Chevaliers, mes amis, nous devons être,  
Tant que l'honneur et la gloire de Dieu,  
Le respect de la femme et l'héroïsme  
Seront notre devise et notre foi,  
Les guides du démon appelé Peuple,  
Et ce démon, nous devons, sans faillir,  
Le mettre en laisse et lui faire accomplir  
De nobles choses, fût-ce contre lui.

LUCIFER  
Bien parlé ! Mais que feras-tu, Tancrède,  
S'il refuse plus longtemps de te suivre ?

ADAM           Où est l'Esprit, se trouve la victoire :  
Je contraindrai le démon s'il rechigne !

LUCIFER           Et si l'Esprit était de son côté ?  
Pour le rejoindre, irais-tu t'abaisser ?

ADAM           Pourquoi m'abaisserais-je ? La noblesse  
Serait plutôt de l'élever vers moi.  
Fuir le péril faute de compagnon,  
C'est une lâcheté. . . Mais l'égoïsme  
N'est pas meilleur, je crois, quand il consiste  
A fuir un compagnon pour n'avoir pas  
A partager avec lui le salaire.

LUCIFER  
Vois comme elle est déchue, la grande foi  
Pour laquelle les martyrs, autrefois,  
Mouraient dans le cirque. . . C'est donc cela,  
L'émancipation de tous les hommes ?  
Belle chose que la Fraternité. . .

ADAM           Ne raille pas. Ne crois pas que je n'aie  
L'entendement de la sainte doctrine  
Car cette cause est celle de ma vie.  
Qui sent en soi l'étincelle sacrée,  
Qu'il vienne à nous, il est le bienvenu ;  
Nous lui donnons de grand cœur l'accolade  
Et le faisons chevalier de notre ordre.  
Mais, de cet ordre, il faut que les trésors  
Soient protégés contre l'avidité  
Du chaos mauvais qui bouillonne encor.  
Ah, vienne le temps de la pureté !  
Alors les remparts seront inutiles,  
La Rédemption sera accomplie.  
Mais je douterais qu'un tel jour arrive  
Si celui qui a voulu nous sauver  
N'était Dieu lui-même ! Amis chevaliers,  
Vous avez pu voir quelle bienvenue  
On nous réservait dans cette cité.  
Nous voilà, en fait, comme abandonnés. . .  
Eh bien soit ! Nous allons dresser nos tentes  
Dans ce bois-ci, comme nous le faisons  
Chez les païens. Les choses iront mieux  
Plus tard, peut-être. . . Allez. Je vous rejoins.  
Chacun de vous me répond de ses gens.

*Les Croisés dressent leurs tentes.*

LUCIFER  
C'est pitié, encore un coup, que de voir  
Tes belles idées donner de tels fruits :  
Excellents apparemment, mais pourris.

ADAM  
Tais-toi ! Ne crois-tu donc à rien de noble ?

LUCIFER  
Hé, qu'importe que j'y croie, si les tiens  
Eux n'y croient pas ? Cette Chevalerie,  
Tu l'as bâtie comme un phare : hors des flots ;



ADAM  
Tout cela me confond. . . Quel est ce Prince  
Qui s'avance vers nous, superbement,  
Dans un tel apparat ?

LUCIFER                    Le Grand Pontife.  
Oui, c'est l'actuel successeur des apôtres.

ADAM                    Et cette tourbe escortant des captifs,  
Ces va-nu-pieds masquant leur joie mauvaise  
Sous une fausse humilité ?

LUCIFER                    Des moines,  
Des chrétiens cyniques. . .

ADAM                    Dans les montagnes  
Où je suis né, je n'ai rien vu de tel.

LUCIFER                    Cela viendra, sois-en sûr. Tu sais bien  
Que la lèpre, lentement, va son train. . .  
Mais garde-toi d'offenser ces gens-là.  
Leur vertu est si parfaite, vois-tu,  
Qu'ils ne sont qu'intolérance. . .

ADAM                    Ah, vraiment  
Quelles vertus peut avoir cette engeance ?

LUCIFER                    La mortification, la souffrance  
Et l'oubli total de soi, dont l'exemple  
Leur fut donné sur la Croix par ton maître.

ADAM                    Mais par cela il rachetait le monde !  
Je ne vois là que des blasphémateurs  
Méprisant Dieu, ses célestes faveurs.  
Vouloir combattre un moucheron infime  
Avec l'épieu que le héros brandit  
Pour affronter un ours, c'est être fou !

LUCIFER  
Et s'ils voient le moucheron comme un ours ?  
Après tout c'est bien leur droit ! Et de même,  
Se prenant pour des héros, d'envoyer  
En enfer ceux qui jouissent de vivre.

ADAM  
Je vois, comme Thomas, et ne puis croire. . .  
Cet éblouissement à face d'homme,  
Je veux le regarder de près.

*Il va vers le patriarche.*

Nous sommes,  
Mon Père, des guerriers du Saint-Sépulcre.  
Brisés, rompus par notre long voyage,  
Nous voudrions nous reposer un peu  
Mais le peuple de cette grande ville  
Nous refuse un abri. Si tu le veux,  
Secours-nous, toi qui es si puissant.

LE PATRIARCHE  
Je n'ai pas de temps pour ces bagatelles  
La gloire de Dieu, le salut du peuple,  
Pour l'heure, mon fils, voilà mes soucis.  
Il me faut juger ces chiens hérétiques.  
C'est comme un poison, une herbe maudite,  
Le fer et le feu n'en triomphent point :  
L'enfer les remplace aussitôt détruits.  
Si vous êtes bien, comme tu le dis,  
D'ardents protecteurs de la Sainte Croix,  
Qu'allez-vous chercher l'Infidèle au loin ?  
Le pire ennemi, il est ici même !  
Marchez contre lui ! Saccagez ses biens !  
Brûlez sa maison ! Égorguez les siens !  
Vieillard, femme, enfant, n'épargnez personne !

ADAM  
Peux-tu vouloir la mort de l'innocent ?

LE PATRIARCHE

Innocent ? Le serpent qui vient de naître  
Et celui qui a perdu son venin  
Eux aussi sont innocents . . . Pour autant  
Les épargnes-tu, dis-moi ?

ADAM

Les péchés

Que ces gens-là ont commis doivent être  
Horribles, pour que l'Église d'Amour  
D'un tel courroux contre eux soit embrasée ?

LE PATRIARCHE

Écoute, mon fils : le but de l'amour  
N'est pas de flatter ici-bas le corps.  
Ce but, au besoin par le fer, la flamme  
C'est de ramener sans faiblesse l'âme  
A Celui qui a jadis déclaré :  
« J'apporte l'épée, non la paix sur terre ».  
Ces mauvais croyants, sur le saint mystère  
De la Trinité, ont pris pour doctrine  
L'Homoïousion, tandis que l'Église  
A l'Homoousion pour règle de foi !

LES MOINES    A mort ! Le bûcher flambe !

ADAM, *aux hérétiques.*

Mes amis,

Renoncez donc, de grâce à ce *iota* !  
Si vous voulez sacrifier votre vie,  
Il vous sera plus noble de le faire  
En combattant contre les Infidèles  
Pour délivrer le tombeau du Seigneur !

UN VIEIL HÉRÉTIQUE

C'est en vain que tu nous tentes, Satan !  
Arrière ! Nous verserons notre sang  
Pour la vraie foi qui est nôtre, où Dieu même  
A voulu qu'il soit versé !

UN MOINE

Insolent,

Qui oses prétendre avoir la vraie foi !

LE VIEIL HÉRÉTIQUE

Le Concile de Rimini et d'autres  
Nous ont donné raison.

LE MOINE

Ils avaient tort !

A Nicée, et dans maints autres synodes  
Où a soufflé la divine parole,  
C'est en notre faveur qu'on a tranché !

LE VIEIL HÉRÉTIQUE

Apostats, qui osez nous contredire !  
Avez-vous un seul Père de l'Église  
Égal aux deux Eusèbe, à Arius ?

LE MOINE

Et vous ? Avez-vous un seul Athanase ?

LE VIEIL HÉRÉTIQUE

Avez-vous des martyrs ?

LE MOINE

Oui, plus que vous !

LE VIEIL HÉRÉTIQUE

Les beaux martyrs que le Diable abusa  
De fausses visions, jusqu'à leur faire  
Choisir la mort et les feux de l'Enfer . . .  
En vérité je vous le dis : vous êtes  
La Grande Babylone ! Oui, cette infâme  
Prostituée dont saint Jean proclama  
Que de la terre elle doit disparaître !

LE MOINE

Et vous, qui êtes-vous ? L'hydre aux sept têtes !  
C'est vous, l'Antéchrist dont parle saint Jean !  
Infâmes ! menteurs ! Suppôts de Satan !



LUCIFER        Il n'y a qu'un criminel : le triomphe.  
Il désunit les vainqueurs, en créant  
Mille intérêts concurrents. La défaite  
Rassemble, elle, les martyrs. C'est en elle  
Qu'ici même l'hérésie prend sa force.

ADAM            Je jetterais mon épée sans regrets  
Pour retourner dans ma patrie nordique  
Où, dans le noir silence des forêts,  
L'honneur viril, la droiture du cœur  
Règnent encore et bravent le poison  
De cette époque plate et hypocrite,  
Si j'ignorais la voix intérieure  
Qui m'encourage à réformer le monde.

LUCIFER        A quoi bon ? Jamais tu ne pourras faire  
Prévaloir l'individu sur l'époque.  
Il n'est qu'un nageur perdu, dans ce flot  
Qui tout emporte ou submerge à son gré.  
L'homme peut suivre le cours de son temps,  
Il n'en peut être le guide. L'histoire,  
A qui donne-t-elle le nom de grands ?  
A ceux qui ont su comprendre leur siècle  
Plutôt que créer des idées nouvelles.  
Le coq ne fait pas se lever le jour :  
C'est lui qui chante quand le jour se lève !  
Ces martyrs, que tu viens de voir passer,  
Enchaînés, accablés de moqueries,  
Mais heureux de s'en aller au bûcher,  
Sont seulement en avance d'un pas  
Sur leur génération. C'est en eux  
Que l'avenir a germé. Mais l'idée  
Pour laquelle ils vont mourir, sache-le,  
Ceux qui viendront après eux l'emploieront  
Sans y penser, comme ils respireront...  
Mais assez parlé de cela. Regarde  
Plutôt ce qui se passe dans ton camp...  
Que font ces moines crasseux ? Quel trafic  
Proposent-ils à tes hommes ? Qu'ont-ils

A crier et s'agiter de la sorte ?  
Viens, écoutons-les.

UN MOINE, *au milieu des croisés qui se pressent  
autour de lui.*

Guerriers héroïques,  
Achetez, achetez notre doctrine  
De la Pénitence. Elle éclairera  
Tous les doutes que vous pouvez avoir ;  
Elle vous apprendra combien d'années  
Passeront en enfer le meurtrier,  
Celui qui a parjuré, blasphémé,  
Le fornicateur et le sacrilège.  
Elle vous apprendra également  
Que, pour cent sous, l'on peut, si l'on est riche,  
Racheter une année d'expiation ;  
Pour trois sous seulement, si l'on est pauvre,  
Et pour quelques milliers de coups de fouet  
Si l'on n'a vraiment pas de quoi payer.  
Achetez-nous ce livre précieux !

LES CROISÉS  
Donnez-m'en un, mon Père... A nous aussi !

ADAM  
Ah, vils marchands ! Et clients encor pires !  
Prends ton épée ! Disperse cette foire !

LUCIFER        Pardonne-moi mais, ce vieux moine-là,  
Fut mon compère, jadis... Et puis, moi,  
Ce monde, après tout, ne me déplaît pas...  
S'il tient Dieu en grand honneur, il me sert  
Par la même occasion ! Dans l'affaire,  
C'est toi qui a quelque peu le dessous...

*Isaure (c'est Eve) et sa suivante, Hélène, font irruption  
sur la place en criant. Elles sont poursuivies  
par plusieurs croisés qui s'arrêtent de les pourchasser*

*et disparaissent en les voyant chercher  
protection auprès d'Adam.*

EVE, *s'évanouissant de frayeur.*  
Sauve-moi, chevalier !

ADAM, *la soutenant.* Rassure-toi,  
Noble dame... Ici, tu n'as rien à craindre.  
Ah, laisse-moi regarder tes beaux yeux :  
Quel feu troublant : Que t'est-il arrivé ?

*Hélène répond pour Eve, toujours évanouie.*

HÉLENE  
Nous prenions le frais sous les verts ombrages  
Et nous admirions en paix la nature...  
Le rossignol chantait dans le feuillage  
Et nous mêlions notre voix à la sienne.  
Soudain nous avons vu, dans un buisson,  
Luire deux yeux pleins d'un désir sauvage.  
Alors nous avons fui, terrorisées,  
Quatre de tes guerriers sur nos talons...  
C'était terrible ! Ils allaient nous atteindre...  
Mais nous avons pu courir jusqu'à toi.

ADAM Ah, je ne sais si je dois désirer  
Qu'elle s'éveille... Alors, j'en ai grand peur,  
Tout comme un rêve elle va m'échapper...  
Un corps mortel peut-il, en vérité,  
Être à ce point spiritualisé ?

LUCIFER Corps spiritualisé ? Ah, vraiment  
La destinée ne pourrait mieux punir  
Les amants de leur folie, qu'en versant  
A l'objet de leur amour tous les dons  
Merveilleux dont les pare leur désir !

ADAM, *à Eve.*  
Il me semble t'avoir déjà connue

En d'autres temps... Oui, il me semble  
Que toi et moi nous nous sommes tenus  
Ensemble devant le trône de Dieu.

LUCIFER  
Je t'en prie... N'oublie pas que si l'amour,  
Quand on est deux, a du charme, il n'a guère  
De saveur, en vérité, pour un tiers...

ADAM Elle revient à elle... Elle sourit...  
O, Ciel, soyez béni !

EVE Tu m'a sauvée !  
Mon chevalier, comment te remercier ?

ADAM Ces mots de toi seront ma récompense.  
Je ne saurais en avoir de plus grande.

LUCIFER, *à Hélène.*  
C'est maigre ! Mais puis-je en avoir autant ?

HÉLENE De quoi ai-je donc à te remercier ?

LUCIFER Prétends-tu que ce noble chevalier  
Te fut de quelque secours ? Vaniteuse !  
S'il a sauvé la maîtresse, à coup sûr  
C'est l'écuyer qui sauva la suivante !

HÉLENE Qu'y ai-je gagné ? Je suis en péril  
Tout comme avant si je te donne un gage  
De ma reconnaissance... Et, si je suis  
Ingrate envers toi, tu vas me maudire !  
Et puis, ces paillards n'étaient pas si mal...

ADAM Ma gente dame, où dois-je te conduire ?

EVE Voici, devant nous, l'entrée du couvent.

ADAM

Quoi ? Le couvent ? Ces portes là vont-elles  
Sur mon espoir se fermer à jamais ?  
O, donne-moi quelque chose de toi,  
Un gage, un signe, un fragment de dentelle,  
Que je l'attache à la croix que tu vois,  
Qu'en tous combats où celle-ci m'appelle  
J'aie sous les yeux l'image de mon rêve  
Et que je puisse, à travers les années,  
Que loin de toi il me faudra passer,  
Sans lassitude attendre le haut prix  
Qui me viendra enfin récompenser.

EVE Prends ce ruban.

ADAM Quoi, ce ruban plus sombre  
Que la nuit la plus sombre ? O, donne-moi  
L'espérance, et non pas l'affliction !

EVE Prends-le. C'est là mon gage. Et je ne puis  
T'en donner d'autre... Hélas, l'espoir  
Ne fleurit point dans l'ombre du couvent.

ADAM  
L'amour non plus... Mais où tu es, ma Dame,  
Comment l'amour pourrait-il être absent ?  
Ta robe, au demeurant, me laisse croire  
Que tu n'es pas encor religieuse ?

EVE O, Chevalier, n'aggrave pas ma peine.  
Je souffre assez de voir grandir la tienne.

LUCIFER, à *Hélène*.  
Ces murs vont-ils t'enfermer, toi aussi ?

HÉLENE Oui... mais la clef n'a pas été jetée  
Dans l'océan !

LUCIFER C'est dommage, en un sens :  
Beau sujet d'élégie !

HÉLENE Va-t-en, trompeur !

LUCIFER Pourquoi me dis-tu cela ? Ne serait-ce  
Pas un magnifique exploit que d'aller  
Chercher une clef perdue dans la mer ?

HÉLENE Je ne t'en demande pas tant !

LUCIFER J'y vais !  
Je cours ! Je plonge ! Les monstres, déjà,  
Aiguisent leurs dents pour me dévorer !

HÉLENE  
Reviens ! Je frémis de terreur ! C'est plus simple :  
Je laisserai la clef sur la fenêtre.

ADAM, à *Eve*.  
Si je ne puis partager ton destin  
Tragique, au moins dis-moi ton nom, afin  
Que, lorsque je prie le ciel, je puisse  
Demander au Seigneur qu'il te bénisse.

EVE Je me nomme Isaure. Et toi, chevalier ?  
A la recluse, il sied mieux de prier...

ADAM Tancrède.

EVE Dieu te protège, Tancrède !

ADAM Isaure ! Ne me quitte pas encore !  
Reste, Isaure, ou je maudirai ce nom  
Que tu m'auras dit seulement alors  
Que tu prenais congé de moi. Trop brefs  
Furent ces instants, même pour un rêve...  
Ce rêve, désormais, comment pourrai-je

Le prolonger en moi, si je ne puis  
Avec le fil précieux de ton sort  
En achever la douce broderie ?

EVE            Eh bien voici mon histoire : mon père  
Était, tout comme toi, un chevalier  
Du Saint-Sépulcre. Une nuit, les païens  
Assaillirent son camp, le saccagèrent  
Par le fer et le feu. Alors mon père  
Quand tout sembla perdu, fit le serment  
De me vouer, s'il avait la vie sauve,  
A la Vierge Marie... Il fut sauvé !  
J'étais enfant quand cela se passait  
Mais j'ai juré de tenir sa promesse.

ADAM            Sainte Mère de Dieu, toi qui incarnes  
Le pur amour, n'as-tu donc pas rougi  
En entendant ce serment sacrilège  
Qui souille tes vertus du sceau du crime  
Et qui transforme en malédiction  
Ce qui était une grâce céleste ?

HÉLENE, à *Lucifer*.  
Et mon histoire à moi, te la dirai-je ?

LUCIFER            Je la connais déjà... Tu as aimé,  
Tu t'es trompée. Tu as aimé encore  
Et, cette fois, c'est toi qui as trompé...  
Tu as aimé derechef mais alors  
Tu t'es lassée de ton nouveau héros.  
Aujourd'hui, ton cœur est vide ; il attend  
Un autre amour, un nouvel habitant...

HÉLENE            Tu dois avoir le Diable pour compère !  
Mais serais-tu modeste au point de croire  
Que mon cœur est vide, en ce moment même ?

LUCIFER, à *Adam*.  
Seigneur, hâte-toi... Tu n'en finis pas

De prendre congé quand moi je ne puis  
Freiner ma victoire...

ADAM            Isaure, aie pitié !  
Chacun de tes mots me perce le cœur...  
Tu peux, d'un baiser, calmer ma douleur.

EVE  
Tu sais quel vœu j'ai fait ! C'est impossible.

ADAM  
Mais moi je peux, j'ai le droit de t'aimer !

EVE  
Tu es heureux... Moi, comment t'oublierai-je ?  
Ah, je défaille ! Adieu, Tancrède ! Adieu !  
Nous nous retrouverons un jour aux cieux.

ADAM            Adieu ! Adieu ! Jamais le souvenir  
De ce jour ne me quittera.

*Elle entre dans le couvent.*

HÉLENE, à *Lucifer*            Poltron !  
Est-ce donc moi qui dois veiller à tout !  
La clef sera sur la fenêtre, t'ai-je dit,  
Pas dans la mer...

*Elle suit Eve dans le couvent.*

ADAM            Allons-nous en...

LUCIFER            Trop tard :  
Telle est la fin de l'histoire... Ah, Tancrède,  
Vois quelle race insensée est la tienne !  
Un jour la femme est pour vous seulement  
L'objet de vos bas désirs. Ce jour-là,  
Avec vos gros doigts brutaux, vous souillez  
Sa subtile poésie ; vous gâtez

La plus adorable fleur de l'amour !  
Puis, comme un dieu, voilà qu'un autre jour  
Vous la placez très haut sur vos autels  
Et que vous versez votre sang pour elle  
En de vains combats tandis que se fane  
Inutilement son baiser stérile...  
Que ne la traitez-vous comme une femme ?  
Que n'avez-vous la juste notion  
Et le respect de sa condition ?

*La nuit est venue. La lune paraît. Isaure et Hélène  
se montrent à une fenêtre du couvent.*

EVE                    Comme brillait le désir en ses yeux !  
Comme il tremblait devant moi, ce héros !  
Mais foi jurée et vertu me commandent  
Et, jusqu'au bout, je me sacrifierai.

HÉLENE                De quelle folie souffre notre sexe !  
Des préjugés veut-elle s'écarter,  
La femme, aussitôt, se rue au plaisir  
Plus violemment qu'une bête fauve,  
Arrache à son front toute dignité  
Et, méprisée, dans la fange se vautre.  
Inversement, si elle suit les règles,  
Elle s'effraie de son ombre, elle laisse  
Ses charmes se flétrir, elle se prive  
Des voluptés et en prive les autres.  
Que ne choisit-elle un juste milieu !  
Quel mal y-a-t-il si l'on prend un peu  
De bon temps, parfois ? Car enfin, la femme  
Est tout le contraire d'un pur esprit !

EVE                    Regarde, Hélène. Est-il encore ici ?  
Si aisément aurait-il pu partir ?  
Que je voudrais entendre encor sa voix !

ADAM, à *Lucifer*.  
Ne se penchera-t-elle à sa fenêtre

Pour me jeter l'aumône d'un regard ?  
Ah, puisse encore une fois m'apparaître  
Son admirable corps ! Pardonne-moi,  
Si je ne puis m'éloigner, chère Isaure !

EVE  
Pour toi et moi, il vaudrait mieux, Tancrede,  
Que tu fusses parti. Lorsque deux cœurs  
Violemment s'arrachent l'un à l'autre,  
Leur déchirure est tôt cicatrisée.  
Mais qu'unis de nouveau ils se séparent,  
Inguérissable est alors leur douleur.

ADAM                Quand à nous seuls l'amour est interdit,  
Ne crains-tu pas de sonder cette nuit  
Merveilleuse et paisible, et qui palpite  
Comme un immense cœur empli d'amour ?  
Ne crains-tu pas que son charme t'envoûte ?

EVE                    Ah, tout cela me fait l'effet d'un rêve  
Venu du ciel pour nous accompagner.  
Un chant très doux, sur les vagues de l'air  
Vogue et m'enchanté, et je vois, sous les branches,  
Mille génies sourire tendrement  
En échangeant des baisers fraternels.  
Hélas, Tancrede, ils ne sont plus pour nous,  
Ces ris divins et ces baisers charmants.

ADAM                Ah, pourquoi ce mur cruel ! Moi qui ai  
Pris d'assaut, chez les païens, tant de villes,  
Ne pourrais-je escalader ce rempart ?

LUCIFER              Non, tu ne le pourras pas. Car il est  
Gardé par l'esprit du temps ; un esprit  
Plus fort que toi.

ADAM                Ah, qui a dit cela ?

*Un bâcher flambe au loin et un chœur s'élève.*

CHŒUR DES HÉRÉTIQUES

De l'épée délivre mon âme  
Et ma vie de la dent des chiens !  
Sauve-moi des lions féroces  
Et des licornes sanguinaires !  
Je dirai ton nom à mes frères,  
Je te louerai parmi les miens.  
(Ps. XXII, v. 21-23)

EVE            Seigneur, pardonne aux âmes pécheresses !

ADAM        Quel chant lugubre !

LUCIFER            Hé ! Celui de vos noces...

ADAM        Il ne me fait pas peur... Mon cher amour,  
Je braverai tous les dangers pour toi.

LES MOINES, *en chœur.*

Honte ! Opprobre sur ceux qui osent  
Contre ma loi se rebeller !  
Félicité et Joie sur ceux  
Qui prennent plaisir à ma cause  
Et disent : loué le Seigneur  
Qui protège ses serviteurs !  
(Ps. XXXV, v. 26-27)

*Adam, qui marchait vers le couvent s'arrête.  
Une chouette s'abat en criant sur la fenêtre d'Isaure.  
Les airs s'emplissent de sorcières. Un squelette  
se dresse devant la porte du couvent et en interdit  
l'approche à Adam.*

EVE        Secourez-moi, Mon Dieu !

*Elle ferme la fenêtre brusquement.*

LE SQUELETTE, à Adam.  
Ce seuil est sacré !

Va-t-en d'ici !

ADAM                    Qui es-tu, fantôme ?

LE SQUELETTE

Celle que, toujours, tu retrouveras  
Dans chaque baiser que tu donneras...

LES SORCIÈRES            Semilles douces donnent  
Bien aigres fruits souvent !  
Et l'on voit la pigeonne  
Mettre au monde un serpent !  
Isaure, souviens-t-en...

ADAM                    Quelle abomination ! Est-ce vous  
Qui avez changé, ou bien est-ce moi ?  
Vous souriez quand je vous ai connues...  
Rêve ou réalité ? Je ne sais plus...  
Votre magie paralyse mon bras...

LUCIFER

Ah, je me trouve vraiment — par hasard —  
En aimable compagnie ! J'attendais  
Ce bonheur depuis longtemps. Regardez  
L'aimable chœur de sorcières ! Voyez  
A quel point leur appareil bienséant  
Surpasse l'impudeur des nymphes nues !  
Salut à vous ! A toi aussi, salut,  
O mort, ma vieille amie, qui défigures  
La vertu pour la faire prendre en haine  
Par le fils de la terre ! Ah, je regrette  
De ne pouvoir avec vous bavarder  
Toute la nuit, mais le temps m'est compté...

*Les visions disparaissent.*

En route, Tancrede ! Ta bien-aimée  
A fermé sa fenêtre. Allons-nous-en...  
Que faire ici dans le noir de la nuit ?



Non que l'homme ait décidé de l'éteindre  
Ou qu'une autre vérité le menace !  
Simplement, l'époque est indifférente  
Et personne ne prend soin du brasier.  
D'ici à ce que je gèle... Ah, vraiment,  
Toutes les grandes idées sont vouées  
A la même ruine...

*Il monte dans la tour. Rodolphe et Adam gagnent  
l'avant-scène.*

RODOLPHE                    Il faut, Kepler,  
Que tu établisses mon horoscope.  
Des cauchemars m'ont troublé cette nuit.  
Je veux savoir où en est mon étoile.  
Un mauvais signe a paru, récemment,  
Dans son orbite, à côté du Serpent,  
Ici, près de la tête...

ADAM                            Oui, Majesté.

RODOLPHE            Aussitôt que ces jours climatériques  
Seront passés, il nous faudra reprendre  
Notre grand-œuvre où nous l'avons laissé  
Et, cette fois, le mener à son but.  
J'ai consulté posément, à nouveau,  
Hermès Trismégiste, Synésius,  
Le Grand Albert, Paracelse, la Clé  
De Salomon et maints autres travaux,  
Et j'ai enfin pu découvrir la faute  
Que nous avons commise... La voici :  
Portant le Vieux Roi à l'incandescence,  
Nous vîmes surgir Lion et Corbeau ;  
Alors, sous l'action des deux planètes,  
Le double mercure s'est condensé  
Et, des métaux, le sel philosophique  
S'est déposé au fond de l'alambic.  
Mais par erreur nous manquâmes l'Eau Sèche  
Et puis le Feu Humide... Et c'est pourquoi

N'a pas eu lieu le mariage saint  
Dont le produit infuse la jeunesse  
Aux veines du vieillard et peut changer  
Le métal vil en métal précieux.

ADAM    Oui, Sire, je comprends...

RODOLPHE                    Encore un mot...  
Il circule, à la Cour, des bruits fâcheux  
Sur toi. On dit que tu t'es converti  
Aux nouvelles doctrines ? Il paraît  
Que tu remets en question les dogmes  
De notre Sainte-Église ? Encore pis :  
Tu intervies avec trop d'énergie  
En faveur de ta mère, alors qu'elle est  
Inculpée de sorcellerie... Cela te rend  
Suspect.

ADAM    Sire ! Ne suis-je pas son fils ?

RODOLPHE            Ta mère véritable, c'est l'Église !  
Laisse le monde : il est bien comme il est.  
N'essaie donc pas, d'une main maladroite,  
De l'amender. Ne t'ai-je pas comblé  
De mes faveurs ? Tu sais bien que ton père  
Tenait un cabaret... J'ai fait en sorte  
Que nul ne pût douter de ta noblesse  
— Ce ne fut pas une si mince affaire —  
Tu pus ainsi t'approcher de mon trône  
Et obtenir la main de Barbara.  
Suis mon conseil, mon fils : prends-garde à toi.

*L'Empereur quitte Adam et sort, le laissant plongé  
dans ses pensées. Deux courtisans s'approchent.*

TROISIEME COURTISAN  
Notre astrologue a l'air bien soucieux.



EVE, *lui répond, même jeu.*

A droite, sous la tonnelle...

*A voix haute.*

Bonne nuit, messeigneurs.

*A Adam.*

Viens, il est tard.

*Tous sortent. Adam et Eve montent sur la terrasse. Adam se laisse choir dans son fauteuil. Eve reste debout près de lui. La nuit devient plus sombre.*

EVE           Jean, s'il te plaît, j'aurais besoin d'argent.

ADAM        Mais je n'ai plus un sou ! Tu as tout pris.

EVE        Ah, suis-je donc condamnée, moi ta femme,  
A toujours être gênée ? A la Cour,  
Toutes les dames brillent et scintillent  
Comme des paons ! A leurs côtés, j'ai honte.  
Lorsqu'un galant, courbé vers moi, me conte  
Que de toutes je suis la reine, moi  
Je rougis pour toi, qui laisse la reine  
Se promener en guenilles !

ADAM                                Voyons,  
Ne m'épuisé-je pas, la nuit, le jour,  
Profanant ma science en horoscopes  
Et en prévisions futiles, pour  
Comblent tous tes désirs ? Ce que mon âme  
A pu saisir, je n'en dis mot. J'affirme  
Des choses que je sais fausses. J'ai honte  
D'être pire encore que la Sybille  
Qui, elle, croyait ce qu'elle annonçait !  
Voilà où j'en suis... Tout cela pour toi !  
Et quel est le prix de ma trahison ?

Pour moi, je n'ai besoin de rien au monde ;  
Il me suffit de contempler les cieux,  
La nuit étincelante, et d'écouter  
La secrète harmonie de l'univers.  
Tout le reste est pour toi. Hélas, le coffre  
De l'Empereur sonne souvent le creux,  
Encor faut-il insister pour qu'il s'ouvre.  
Demain, tu auras le peu que l'on m'offre.  
Ce qui me tue, c'est ton ingratitude...

EVE                                Vas-tu me reprocher mes sacrifices ?  
N'ai-je rien fait pour toi, moi fille noble,  
En t'épousant, malgré ton rang douteux ?  
Et ne me dois-tu pas, en vérité,  
D'avoir pu t'élever ? C'est toi, l'ingrat !

ADAM                                L'intelligence et le savoir, sont-ils  
D'un rang douteux ? Le rayon que le ciel  
A jeté sur mon front est-il obscur ?  
Est-il plus haut lignage que le sien ?  
Ce que vous appelez noblesse est un fantôme  
Sans vie, sans âme, une caricature !  
Mais ma noblesse à moi est éternelle,  
Forte et jeune à jamais ! Si tu pouvais,  
O femme, me comprendre ! Si ton âme  
Était parente de la mienne, comme  
Je l'ai pu croire à ton premier baiser,  
De moi tu serais fière et, ton bonheur,  
Tu n'irais pas loin de moi le chercher ;  
Tu n'irais pas dans le monde exhiber  
Tout ce qu'en toi il y a de douceur  
En réservant l'amertume au foyer.  
Je t'ai aimée, ô femme, d'un amour  
Infini ! Oui... Et je t'aime toujours.  
Mais cet amour a mis en moi le fiel  
Quand il eût pu m'être doux comme miel.  
Quelle noblesse aurait ton cœur, pourtant,  
Si tu pouvais être femme, vraiment...  
Mais le destin t'a rabaissée, qui fait



TROISIEME COURTISAN Bah ! le courroux  
Du Ciel ne peut t'atteindre là-dessous ;  
Pas plus que l'œil des gens . . .

ADAM, *perdu dans ses pensées.* J'ai souhaité  
Une époque paisible, où nul ne songe  
A déranger l'ordre établi. Enfin,  
J'allais pouvoir me reposer, tranquille,  
Et, souriant avec indifférence,  
Laisser mes plaies anciennes guérir.  
Eh bien j'y suis, dans cette époque-là !  
Mais qu'y ferais-je, avec cette âme en moi  
Que m'a donnée le Ciel, pour ma torture,  
Qui ne peut supporter la quiétude  
Et la paresse où nous nous complaisons ?  
Hé, famulus ! Apporte-moi du vin  
Car je frissonne. Il est glacé, ce monde !  
A moi de l'enflammer ! Voilà la tâche  
Qui seule peut, en cette époque lâche,  
M'arracher à la fange et m'éveiller !

*Lucifer apporte du vin. Adam commence à boire  
et continuera, excessivement, jusqu'à la fin du tableau.*

Ciel infini, ouvre-moi ton grand livre  
Mystérieux ! Que je puisse percer  
Quelqu'une de tes lois et j'oublierai  
Ce temps, et tout ce qui m'entoure ici.  
Toi seul es éternel ! Toi seul m'élèves,  
Le reste est périssable et me rabaisse.

TROISIEME COURTISAN

Si tu pouvais être à moi, Barbara !  
Si Dieu voulait rappeler ton mari  
Pour qu'il comprenne les secrets du ciel,  
Lui qui jamais n'eut d'yeux que pour les nues . . .

EVE Tais-toi, chevalier ! J'aurais trop de larmes  
Pour pouvoir encor jamais t'embrasser !

TROISIEME COURTISAN  
Tu plaisantes ?

EVE Non. C'est la vérité.

TROISIEME COURTISAN

Quel homme pourrait comprendre cela ?  
Tu ne m'aimes pas vraiment, Barbara !  
Que ferais-tu pour moi si j'étais pauvre  
Ou exilé ?

EVE Ma foi, je n'en sais rien.

ADAM Vienne le temps qui fasse fondre enfin  
L'indifférence, la mollesse et, plein  
D'une force nouvelle, ait le courage  
De rejeter au néant des voiries  
Velléités, fadaises, vieilleries !  
Un temps qui juge, exhorte ou récompense  
Et, s'il le faut, sévèrement châtie.

*Adam se lève et gagne en titubant le balcon  
de l'observatoire.*

Un temps qui n'ait pas peur des grands moyens  
Ni de clamer le souverain vocable  
Jusqu'à présent banni. Dût-il, demain,  
Ce mot irrésistible, formidable,  
En dévalant la route du Destin  
Comme une avalanche, tout écraser  
Y compris celui qui l'aura lancé !

*On entend l'air de la Marseillaise.*

Ah, je l'entends, le chant de l'avenir !  
Je l'ai trouvé, le mot prestigieux,  
Le talisman qui va te rajeunir,  
O, vieille terre engourdie sous les cieux !

## NEUVIEME TABLEAU

*Le décor se transforme subitement pour représenter la place de Grève, à Paris. La terrasse et le balcon sont devenus l'échafaud; la table est devenue la guillotine. Adam, qui de Kepler s'est changé en Danton, harangue une foule agitée du haut de l'échafaud. A côté de la guillotine, se tient Lucifer, sous les traits du bourreau. Une troupe de volontaires en guenilles, précédée d'un tambour, entre en scène et se range au pied de l'échafaud. Grand soleil.*

ADAM, *comme s'il continuait la tirade de Kepler.*  
Liberté ! Égalité !  
Fraternité !

LA FOULE Ou la mort  
Pour qui ose refuser  
Cette immortelle devise !  
Que les traîtres se le disent !

ADAM  
Oui, qu'ils meurent, ceux-là ! La grande idée  
De toutes parts est attaquée. Deux cris  
La sauveront. Je lance le premier  
Aux citoyens qui aiment leur patrie :  
« La Patrie est en danger ! » Le second  
Tient en un mot que nous irons gronder  
A la face des criminels : « Tremblez ! »  
Ils trembleront et périront. Les rois  
Ont marché contre nous ? Nous leur avons  
Jeté à la tête celle du nôtre !  
Les curés ont voulu, ces faux apôtres,  
Nous attaquer ? Nous avons arraché  
La foudre de leurs mains et, sur son trône,  
Rétabli la Raison, persécutée  
Depuis toujours. Mais notre appel  
Aux citoyens loyaux ne fut pas vain :

Onze de nos armées sont aux frontières ;  
Pour tout soldat tombé, cent volontaires  
Sont fournis par la jeunesse héroïque !  
Une folie sanguinaire, dit-on,  
Décimerait notre France sacrée ?  
Qui peut l'oser prétendre ? Du métal  
En fusion, les scories sont chassées  
Et ce qui reste est sans impureté.  
Au demeurant — puisque c'était fatal —  
Si nous avons dû répandre le sang,  
Nous voulons bien qu'on nous traite de monstres  
Pourvu que la Patrie soit grande et libre !

LES RECRUES  
Ah, qu'on nous donne seulement des armes !  
Des armes et un chef !

ADAM Braves garçons !  
Vous ne voulez que des armes... Pourtant,  
Vous subissez mille privations,  
Vos pieds sont nus, vous êtes en guenilles !  
Mais vous saurez prendre, à la baïonnette,  
Tout ce qui vous fait faute, ô nobles têtes,  
Car vous vaincrez ! Le peuple est invincible !  
Un général qui s'est laissé défaire  
Vient de payer ici-même son crime.  
Voyez son sang sur l'échafaud.

LA FOULE Le traître !

ADAM  
Oui, c'est le mot ! Amis, le sang du Peuple  
Est son seul bien. Pour sauver la Patrie,  
Il le prodigue. Et celui qui dispose  
D'un tel trésor de guerre n'est qu'un traître  
Si, grâce à lui, il s'avère incapable  
De conquérir le monde !

*Un officier sort des rangs des recrues.*

L'OFFICIER                    Citoyen,  
Donne-moi la place de ce coupable.  
Je me fais fort d'effacer cette honte !

ADAM                    Tu as confiance en toi. C'est très bien  
Mais, pour tenir ta parole, il faudrait  
Que tu aies l'expérience ! Va donc  
L'acquérir au combat.

L'OFFICIER                    La certitude  
De ma victoire est dans mon cœur ! Et puis  
Voici ma tête en gage. Elle vaut bien  
Celle qui vient de choir !

ADAM                    Si je l'exige,  
Qui peut prouver que tu l'apporteras ?

L'OFFICIER                    Moi-même, qui me moque de la vie !

ADAM                    La jeunesse n'a point de ces pensées.

L'OFFICIER                    Encore une fois, citoyen, j'insiste :  
Donne-moi ce commandement.

ADAM                    Allons,  
Patiente ! Et tu atteindras ton but !

L'OFFICIER                    Tu te méfies de moi ? Soit ! Apprends-donc  
A me placer plus haut dans ton estime.

*Il se fait sauter la cervelle.*

ADAM                    Ah, c'est dommage ! Il aurait mérité  
Une balle ennemie. . . Emportez-le.  
Au revoir, mes amis. Je vous attends  
Après notre victoire.

*Les recrues s'éloignent au pas cadencé.*

Ah, je voudrais  
Partager votre sort ! Hélas, mon lot  
N'est pas la gloire et la mort héroïque  
Sur un champ de bataille. C'est la lutte  
Obscure contre ceux dont les intrigues  
Mettent la France et moi-même en péril.

LA FOULE  
Montre-les nous, nous les tuons !

ADAM                    Tous ceux  
Que je vous ai montrés sont déjà morts. . .

LA FOULE                    Et les suspects ?  
D'ores et déjà, ce sont des coupables.  
Le peuple ne peut se tromper sur eux !  
Il est infailible ! Il faut les tuer  
Tous ! A mort, à mort, les aristocrates !  
Allons dans les prisons. Faisons passer  
La justice sacrée du Peuple !

*La foule se dirige vers les prisons.*

ADAM                    Non !  
Car le péril n'est pas dans les prisons.  
De celles-ci, les verrous sont solides  
Et l'air que l'on y respire est mortel :  
Laissez-le faire, il travaille pour vous.  
C'est sur les bancs de la Convention  
Que la trahison aiguise ses poignards  
En ricanant !

LA FOULE                    Les Conventionnels  
Nous les épurerons ! En attendant,  
Allons dans les prisons nous exercer !  
Fais donc dresser, Danton, pendant ce temps,  
Une liste des traîtres. . .

*La foule s'éloigne. Des sans-culottes traînent*

*vers l'échafaud un jeune marquis et sa sœur  
en qui l'on reconnaît Eve.*

UN SANS-CULOTTE            Citoyen,  
Nous t'aménonons ces deux aristocrates.  
Ce linge fin, ce visage orgueilleux  
Attestent leur crime.

ADAM                            Ah, le noble couple !  
Approchez, jeunes gens.

LE SANS-CULOTTE            Nos camarades  
Nous ont devancés. Courons les rejoindre !  
La besogne ne manque pas. Les traîtres  
Y passeront tous !

*Ils s'éloignent. Les jeunes gens montent sur l'échafaud  
autour duquel, seuls, restent quelques gardes.*

ADAM                            Je ne comprends pas  
Quelle sympathie m'attire vers vous...  
Je vous sauverai, dussé-je risquer  
Ma vie pour cela...

LE MARQUIS                    A quoi bon, Danton ?  
Si, comme on le dit, nous sommes coupables,  
Alors tu trahis la Patrie toi-même  
En nous épargnant. Si notre innocence  
Éclate à tes yeux, foin de ta clémence !  
Nous n'en voulons pas.

ADAM                            Hé, qui es-tu donc  
Pour oser ainsi parler à Danton ?

LE MARQUIS                    Je suis marquis.

ADAM                            Tais-toi. Ne sais-tu pas  
Qu'il n'y a plus qu'un seul titre ? Celui  
De citoyen ?

LE MARQUIS                    Que je sache, mon roi  
N'a pas aboli les titres !

ADAM                            Arrête,  
Malheureux ! On pourrait t'entendre... Vois :  
Cette machine même est aux aguets...  
Écoute-moi : entre dans nos armées,  
Tu y feras une belle carrière.

LE MARQUIS                    Non, car mon roi ne peut m'autoriser  
A servir dans une armée étrangère !

ADAM                            Alors, tu vas mourir.

LE MARQUIS                    Cela fera,  
Au service du Roi, un mort de plus  
Dans ma longue lignée.

ADAM                            Pourquoi cours-tu  
A la mort de la sorte ?

LE MARQUIS                    Hé quoi, ce droit  
Serait-il réservé à la canaille ?

ADAM                            Tu veux me braver ! Eh bien, malgré toi,  
Je te sauverai... Quand les passions  
Se seront calmées, on me rendra grâce  
D'avoir épargné l'homme que tu es.

*Il s'adresse aux gardes nationaux.*

Conduisez-le chez moi sous bonne escorte.  
Gardes, vous me répondez de sa vie.

*Des gardes emmènent le Marquis.*

EVE                              Sois fort, mon frère !

LE MARQUIS                    Que Dieu te protège,  
Petite sœur . . .

EVE                    Ma tête vaut bien celle  
De Madame Roland.

ADAM                    Quels mots amers  
Sur d'aussi tendres lèvres !

EVE                    L'échafaud  
En pourrait-il mériter de plus doux ?

ADAM                    Cette machine monstrueuse est tout  
Mon univers . . . Et voilà qu'un morceau  
Du Ciel, avec ton pas, s'y est posé  
Comme un saint temple où je suis enfermé.

EVE                    Les prêtres ne raillaient pas, autrefois,  
Les bêtes qu'ils menaient au sacrifice,  
Couvertes de guirlandes . . .

ADAM                    Ah, c'est moi  
Qui vais au sacrifice ! On est jaloux  
De ma puissance et moi je suis sans joie.  
La vie ? La mort ? L'une et l'autre m'inspirent  
Le même mépris, le même dégoût.  
Ce trône royal d'où je vois rouler  
Des têtes et des têtes, chaque jour,  
Je le regarde en attendant mon tour.  
Je suis seul, terriblement seul. Oui, seul  
Au milieu de tout ce sang. Et j'aspire  
De tout mon cœur à découvrir l'amour.  
O, Femme, si tu pouvais, rien qu'un jour,  
M'enseigner cette science céleste,  
C'est avec joie que, dès demain, j'irais  
Offrir mon cou, moi-même, au couperet !

EVE                    Peux-tu vraiment, dans cet horrible monde,  
Aspirer à l'amour ? Ta conscience

N'en frémit-elle pas ?

ADAM                    La conscience ?  
Cela tracasse le vulgaire . . . Mais  
L'homme qui mène le destin, peut-il  
Prendre le temps d'un coup d'œil en arrière ?  
La tempête s'arrête-t-elle pour  
Épargner une rose frêle ? Et qui  
Peut se permettre de juger celui  
Qui se consacre à la chose publique ?  
Peut-on donner un nom au fil secret  
Qui fit agir Brutus, Catilina ?  
L'homme sur qui sont braqués tous les yeux,  
On a grand tort de le voir comme un dieu :  
Il reste un homme, avec les cent tracas  
De sa condition . . . Oui, ceux qui règnent  
Ont, eux aussi, un cœur qui bat. César —  
S'il fut aimé — n'était pour sa maîtresse  
Qu'un bon garçon, et qu'elle aimait . . . Peut-être  
N'a-t-elle jamais su que l'univers  
Rien qu'au nom de César tremblait de peur !  
Si je dis vrai, pourquoi ne pourrais-tu  
M'aimer ? N'es-tu pas une simple femme  
Et moi un homme ? On prétend que le cœur  
Dès sa naissance est voué à la haine  
Ou à l'amour. Le mien t'est destiné  
Depuis toujours. Je le sens . . . Mais toi-même  
N'entends-tu pas le sens de mes paroles ?

EVE                    Si cela se pouvait, qu'en serait-il ?  
Ton dieu n'est pas le mien. Nous ne pourrions  
Jamais nous comprendre l'un l'autre.

ADAM                    Bah !  
Jette au passé cet idéal usé !  
A des dieux morts sacrifie-t-on encore ?  
Le seul culte éternel, pour une femme,  
C'est le cœur !

EVE Un autel abandonné  
Peut avoir ses martyrs. Avec amour,  
Pieusement, veiller sur des ruines  
Est plus noble, ô Danton, que de courber  
Le front devant le régime nouveau.  
N'est-ce pas là vocation de femme ?

ADAM Nul n'a jamais vu Danton s'attendrir.  
Quiconque aujourd'hui, qu'il soit son ami  
Ou son ennemi, le verrait ici  
Sur cet échafaud, les yeux pleins de larmes,  
Implorer l'amour d'une jeune fille,  
Prophétiserait la chute prochaine  
De cet homme que le destin lança  
Comme un ouragan pour laver le monde.  
On rirait de moi et je ne ferais  
Plus peur à personne. . . O, femme, pourtant,  
J'implore de toi un rayon d'espoir !

EVE Peut-être, un jour, dans la paix de la tombe,  
Lorsque ton âme aura pu se laver  
De cette boue sanglante. . .

ADAM Ah, jeune fille,  
Tais-toi ! Je ne crois pas à l'autre monde.  
Le sort, c'est sans espoir que je l'affronte.

*La foule revient, violente, bruyante,  
brandissant des armes ensanglantées et des têtes coupées.  
Quelques hommes montent sur l'échafaud.*

LA FOULE  
Nous avons fait justice ! Quelle engeance  
Insolente et vaniteuse, ces nobles !

UN SANS-CULOTTE, *tend une bague à Danton.*  
Prends cette bague et mets-la sur l'autel  
De la Patrie. C'est un de ces infâmes  
Qui me l'a mise dans la main, pensant

Que mon couteau ne l'égorgerait pas !  
Ils nous prennent pour des brigands !

*Il se tourne vers Eve.*

Et toi ?  
Tu vis encor ? Va rejoindre tes frères !

*Il la poignarde. Elle tombe morte derrière l'échafaud.  
Adam se couvre les yeux, horrifié.*

ADAM  
C'en est fait d'elle ! O, qui pourrait te vaincre,  
Fatalité ?

LA FOULE Et maintenant, allons  
A la Convention ! Conduis-nous, citoyen !  
As-tu préparé la liste des traîtres ?

*Ceux qui étaient montés sur l'échafaud en descendent.  
De la foule se détache une femme en guenilles, jeune,  
ardente, vulgaire, qui n'est autre qu'une nouvelle  
incarnation d'Eve. Un poignard dans une main,  
une tête coupée dans l'autre, elle se précipite vers Danton.*

EVE Celui-là conspirait contre toi ! Vois  
Sa tête, Danton ! Je l'ai occis moi-même !

ADAM  
S'il pouvait remplir mieux que moi ma place,  
Tu as eu tort. Sinon, tu as bien fait !

EVE J'ai eu raison ! Et je veux mon salaire :  
Danton, viens passer la nuit avec moi. . .

ADAM Quel amour peut donner une tigresse ?  
Quel sentiment peut habiter son sein ?

EVE Tu parles comme un aristo ! Ou bien  
C'est la fièvre qui te fait délirer !

Tu es un homme, et je suis femme, et jeune...  
Si je m'offre à toi, c'est que je t'admire !

ADAM Ah, cette ressemblance... Est-ce possible ?  
Je suis la proie d'un mirage terrible.  
Celui qui connut l'ange avant sa chute  
Et le revit sous sa forme infernale  
Peut, seul, imaginer ce que j'éprouve :  
Ce sont les mêmes traits, la même voix !  
La différence est cependant totale !  
Ah, je n'ai pu posséder la première :  
Une auréole sainte la gardait...  
Et celle-ci pue tellement l'enfer  
Que je ne puis l'approcher sans dégoût.

EVE Qu'est-ce que tu marmottes, citoyen ?

ADAM Je calcule, citoyenne, que j'ai  
Beaucoup moins de nuits à passer qu'il reste  
D'ennemis de la Liberté...

LA FOULE En route  
Pour la Convention ! Le nom des traîtres !

*Robespierre, Saint-Just et d'autres Conventionnels  
arrivent, escortés par un nouveau flot populaire,  
et montent sur une estrade improvisée.*

SAINT-JUST  
Comment vous les donnerait-il ? Leur chef,  
C'est lui !

*La foule gronde.*

ADAM Tu oses m'accuser, Saint-Just ?  
Oublies-tu ma puissance ?

SAINT-JUST Tu la dois  
Au peuple ! Mais le peuple est avisé ;

Il a su te percer à jour et fera sien  
Le Jugement de la Convention.

ADAM Je ne veux pas d'autre juge que lui  
Et, je le sais, il reste mon ami.

*Nouveaux grondements dans la foule.*

SAINT-JUST  
Tu ne peux avoir d'amis que les traîtres !  
Le peuple souverain va le prouver  
Et contre toi il rendra son verdict.  
Je t'accuse d'avoir trahi sa cause,  
D'avoir dilapidé les fonds publics,  
D'avoir lié partie avec les nobles  
Et de vouloir, enfin, nous imposer  
Ta tyrannie !

ADAM Prends garde à toi, Saint-Just !  
Ton accusation est un mensonge,  
En quelques mots, je peux te foudroyer !

ROBESPIERRE  
Ah ne l'écoutez pas ! Mieux : faites taire  
Sa langue lisse et fourchue de vipère !  
Qu'on l'arrête, au nom de la Liberté !

LA FOULE N'écoutez pas le tyran ! Qu'on le tue !

*On entoure Danton et l'on s'empare de lui.*

ADAM Soit ! Ne m'écoutez pas... Mais je refuse,  
Moi, d'écouter les calomnies insanes  
Dont on veut m'accabler ! A la tribune,  
Vous n'avez jamais pu me vaincre. Ici,  
En m'arrêtant, vous échouez de même !  
Robespierre, tu ne m'as pas vaincu :  
Tu m'as devancé seulement ! C'est moi  
Qui renonce au combat : je n'en veux plus.

Dès à présent, sache-le, je t'invite :  
Tu connaîtras le même sort que moi  
Avant trois mois !

*Au bourreau.*

Allons, bourreau, fais vite.  
Tu vas tuer un géant : sois adroit !

*Il pose sa tête sous le couperet.*

## DIXIEME TABLEAU

*Le décor, rapidement changé, redevient celui  
du tableau huitième. Adam est de nouveau Kepler.  
Nous le voyons, accoudé, la tête inclinée entre ses mains,  
assis à sa table et encore endormi. Son famulus,  
Lucifer, l'éveille en le touchant à l'épaule.  
Le jour commence à paraître.*

LUCIFER            Bon ! Cette fois, tu n'auras pas le col  
Tranché... Réveille-toi...

ADAM, *se redressant.*            Où suis-je donc ?  
Où sont mes songes ?

LUCIFER            Les songes s'en vont  
Avec l'ivresse...

ADAM                En cette époque veule,  
Est-il possible que l'ivresse, seule,  
Puisse donner l'idée de la grandeur  
Au cœur sénile, à l'âme fatiguée ?  
Ah, quel tableau sublime s'est offert  
A mon regard ! Celui qui ne voit pas  
L'éclair divin dans la boue et le sang  
Est un aveugle ! Également sublimes  
Étaient le crime et la vertu. Tous deux  
Étaient marqués du sceau de la puissance.  
Pourquoi me suis-je réveillé ? Peut-être  
Pour que pire encor me puisse apparaître  
La futilité du siècle présent  
Qui ne sourit que pour masquer ses vices  
Et fait de la routine une vertu...



Que des ruses grossières, grâce auxquelles  
Notre supercherie reste cachée. . .

*Un étudiant arrive et s'approche promptement.*

L'ÉTUDIANT Maître, tu as daigné, dans ta bonté,  
Accepter de combler mon appétit  
De Connaissance et, pour moi seul, d'aller  
Jusques au fond du mystère des choses. . .

ADAM En effet, car tu es plus appliqué  
Que les autres. Cette faveur t'est due.

L'ÉTUDIANT Me voici donc et mon âme tressaille  
Du désir de voir clair dans cette forge  
Qu'est la nature, et de pouvoir jouir  
D'en gouverner à ma guise les forces,  
Qu'elles soient Matière ou Esprit.

ADAM Savoir,  
Jouissance et Pouvoir ! Ah, tu demandes  
Vraiment beaucoup ! Toi, infime parcelle  
De l'univers, tu le voudrais mener ?  
Si tes désirs pouvaient être comblés  
Et si ton cœur n'en était pas broyé,  
Alors, tu serais Dieu ! Demande moins,  
Peut-être que tu l'obtiendras. . .

L'ÉTUDIANT O, Maître,  
Apprends-moi seulement ce que tu veux,  
Tes moindres mots me seront profitables  
Car, je le sens, je ne sais rien du tout.

ADAM Cet aveu me plaît. Il te fait honneur.  
Je te conduirai dans le sanctuaire  
Le mieux protégé et tu pourras voir  
Comme je la vois la vérité nue.  
Es-tu certain que nul ne nous épie ?  
La vérité, si quelqu'un la savait

Et la lançait aux hommes de la rue,  
Serait mortelle à l'époque où nous sommes.  
Le temps viendra — ah, qu'il vienne ! Qu'il vienne !  
Où l'on pourra la crier à l'envi.  
En ce temps-là, l'homme sera majeur !  
Fais-moi serment de ne jamais trahir  
Ce que je vais te révéler ! C'est bien.  
Écoute-moi.

L'ÉTUDIANT Ah, je frémis de crainte  
Et de désir !

ADAM Que me disais-tu donc ?

L'ÉTUDIANT Qu'en somme je ne sais rien.

ADAM, *avec précaution.* Moi non plus.  
Et, sache-le bien, c'est le sort de tous :  
Personne ici-bas, ne sait rien de rien.  
La Philosophie, c'est la poésie  
Dont nous affublons le secret des choses.  
C'est encore là, cependant, pour l'homme  
La moins mauvaise des doctrines, car  
Pour elle seule elle tisse, à l'écart,  
De chimériques broderies. . . Hélas,  
Elle a de nombreuses rivales, qui  
Très gravement, dessinent dans le sable  
Et veulent nous prouver que le trait droit  
Est un trait courbe, et nomment sanctuaire  
Un simple rond. . . Tu ne tarderas pas  
A t'esclaffer devant ces comédies  
Dont elles font des drames solennels !  
Le cœur battant, l'âme pleine d'angoisse,  
Chacun s'efforce de passer au large  
De ces dessins fragiles, car des pièges  
Sont cachés là-dessous, pour s'emparer  
Du téméraire. Et voilà quelle espèce  
De niaiseries respectées par la foule

Nous barrent le chemin et garantissent  
Le saint respect du pouvoir établi !

L'ÉTUDIANT

Je vois... En sera-t-il toujours ainsi ?

ADAM

Le jour viendra, je te l'ai déjà dit,  
Où l'on rira de tout cela ! L'homme d'État  
Qu'on disait grand, le penseur orthodoxe  
Dont on vantait l'infailibilité,  
Seront tenus par la postérité  
Pour des comédiens. La vraie grandeur  
Alors appartiendra au naturel,  
A la simplicité, qui vont tout droit,  
Ne font un saut que s'il leur faut franchir  
Un obstacle imprévu, et qui ne tracent  
Des chemins neufs que si les vieux s'effacent  
Ou s'il leur faut aller dans l'inconnu.  
Et, ce jour-là, la Science, touffue,  
Inextricable au point de rendre fou  
Celui qui veut la pénétrer, tout homme  
La comprendra sans avoir à l'apprendre.

L'ÉTUDIANT

Ce langage clair, n'est-ce pas celui  
Dont se sont servis les premiers apôtres ?  
Tout serait donc vain, qui n'est pas cela ?  
Mais l'art, cependant... Ah, ne me dis pas  
De ne plus y croire... ou qu'il est sans lois !

ADAM

L'art lui-même n'est parfait que s'il cache  
Les chemins qu'il a dû prendre.

L'ÉTUDIANT

Ainsi donc,  
Me voilà réduit au réel glacé ?  
Et l'idéal ? N'est-ce pas l'idéal  
Qui insuffle une âme à notre travail ?

ADAM

C'est vrai ! C'est l'idéal qui vient donner  
A cette froide et morte créature  
Qu'est l'œuvre de nos mains, la plénitude  
Vitale, et tous les droits de la nature.  
Celle-ci, ne crains pas de l'égaliser  
Si tu le peux ! Mais oublie donc la règle  
Et le modèle... Un homme, s'il est fort,  
Si Dieu est avec lui, sera sculpteur,  
Chanteur ou orateur. Il tirera  
De ses douleurs des sanglots déchirants,  
De ses plaisirs des sourires joyeux  
Et, devrait-il frayer sa propre route,  
Il touchera, sois-en sûr, à son but.  
On extraira de son œuvre, sans doute,  
Après sa mort, quelque règle nouvelle  
Mais celle-ci ne donnera point d'ailes  
Aux pygmées qui voudront s'en inspirer ;  
Elle viendra plutôt les entraver...

L'ÉTUDIANT

Dis-moi que faire, ô Maître ! J'ai passé  
Tant de nuits à l'étude... Ne serait-ce  
Que pour devenir sot parmi les sots ?  
Tout ce travail est donc perdu ?

ADAM

Non point !  
Car c'est à lui que tu dois de pouvoir  
Dorénavant dédaigner tous les pièges  
De la Science. Il est lâche, en effet,  
De reculer si l'on n'a pas encore  
Regardé le danger en face. Alors  
Que le héros dont les preuves sont faites  
Peut éviter celui qui le querelle  
Sans donner à douter de sa bravoure.  
Va mettre au feu ces parchemins jaunis,  
Ces in-folios couverts de moisissure  
Qui nous font oublier comment l'on marche,  
Voire comment l'on pense, et qui répandent  
Dans notre temps les erreurs et les vices

Des siècles révolus. Mets-les au feu  
Et puis va respirer l'air pur, au lieu  
De rechercher dans des écrits poudreux,  
Entre les murs maussades d'une chambre,  
Ce qu'est le chant, comment l'oiseau est fait,  
Ou bien en quoi consiste une forêt.  
La vie est-elle, à ton avis, si longue  
Qu'on puisse — et pourquoi pas jusqu'à la tombe ? —  
En étudier sans fin la théorie ?  
Disons adieu, tous les deux, à l'école.  
Que ta jeunesse en fleur, parmi les chants  
Et le soleil, te conduise à la joie !  
Et moi, viens me conduire, ô sombre esprit,  
Puisque tu es mon guide... Emmène-moi  
Vers l'heureux monde neuf, qui fleurira  
Si d'un grand homme il comprend l'idéal  
Et si, sur les maudits décombres du passé,  
Il laisse, librement, s'exprimer la pensée.

## ONZIEME TABLEAU

*Londres. Une foire entre la Tour et la Tamise.  
Une multitude bruyante et bigarrée. Adam, vieilli,  
se trouve avec Lucifer sur un des remparts de la Tour.  
Le soir tombe.*

LE CHŒUR, *mêlé à la rumeur de la foule et  
accompagné par une musique sourde.*

La vie est un flot en rumeur.

Chaque vague est un nouveau monde :

Pourquoi plaindre celle qui meurt

Et trembler pour celle qui monte ?

Tu es plein d'angoisse, aussi bien

Quand la foule engloutit un être

Que lorsque des millions d'humains

Sont anéantis par un maître.

Tu plains le poète aujourd'hui ;

Demain, le savant t'apitoie

Et, dans des systèmes réduits,

Toutes les vagues tu les ploies ;

Mais tu as beau t'exténuer,

C'est de l'eau, toujours, que tu puises

Et la mer, avec majesté,

Toujours gronde, rit et s'irise...

Laisse la faire et, crois-le bien,

La vie, de ses propres rivages,

Sera toujours maîtresse. Et rien,

Dans ce combat neuf et sans âge,

Toujours le même, ne se perd.

Entends cet envoûtant concert !

ADAM                    J'atteins l'objet de mes vœux éternels !

Je marchais dans un labyrinthe. Enfin,  
La vie s'offre tout entière à mes yeux.  
Que son chant est beau ! Qu'il est stimulant !

LUCIFER

Il est beau quand on l'entend d'en haut. Tel  
Un chant d'église qui monte. Accents rauques,  
Gémissements et soupirs, tout cela  
Se confond en harmonie. C'est ainsi  
Que Dieu lui-même l'entend. C'est pourquoi  
Il croit que son œuvre est bonne. Ici-bas,  
La musique en est tout autre. . . C'est que  
L'on y perçoit le battement des cœurs.

ADAM Ah, sceptique éternel ! N'est-il pas vrai  
Que ce monde est plus beau que tous les mondes  
Où nous avons ensemble séjourné ?  
Les barrières pourries, les noirs fantômes  
Et les pièges maudits que le passé  
Tend au futur sous un masque de gloire,  
De tout cela, il ne reste plus rien.  
Désormais, l'homme à son gré peut agir,  
Immense et libre est le champ devant lui.  
C'en est fini du temps des Pyramides  
Et des esclaves !

LUCIFER A telle hauteur,  
Nul n'eût perçu davantage, en Égypte,  
Les plaintes des esclaves, sans lesquelles  
Ces ouvrages te sembleraient divins !  
Convien's aussi que, vu d'en haut, le crime  
Des citoyens d'Athènes, sacrifiant  
Le plus noble d'entre eux, se justifie  
Puisqu'il sauva leur ville ! Oui, vues d'en haut,  
Les choses sont ainsi, quand on méprise  
Les pleurs de femme et les autres sottises.

ADAM Tais-toi, sophiste incorrigible !

LUCIFER

Au vrai,  
Ici, il y a moins de pleurs, de plaintes.  
Mais vois donc comme tout s'est aplati !  
Où sont les sommets ? Où sont les abîmes ?  
Où, le damier bigarré de la vie ?  
Le flux viril et lumineux des flots  
N'est plus qu'un marais grouillant de crapauds !

ADAM Le bien-être de tous vaut bien cela. . .

LUCIFER Toi aussi, tu vois du haut d'une tour  
Cette vie qui passe et bouge à tes pieds.  
Ainsi l'histoire juge le passé :  
Elle n'en retient que le chant magique,  
Elle n'entend pas les gémissements  
Ni les flots haineux de la rhétorique.

ADAM Voilà Satan qui devient romantique !  
A moins qu'il ne devienne doctrinaire ?  
Dans les deux cas, ce serait un progrès !

LUCIFER, *désignant la Tour.*

Quoi d'étonnant, perchés comme nous sommes  
Sur un témoin des siècles révolus,  
Avec, autour de nous, un nouveau monde ?

ADAM Je ne veux plus de cet observatoire.  
Je plongerai droit au sein de ce monde,  
Sans avoir peur de trouver ses flots vides  
De poésie et de nobles pensées.  
Que celles-ci n'ébranlent plus la terre  
Et le zénith en combats titanesques,  
Elles n'en font que mieux régner le Bien  
Et la lumière en un moindre domaine.

LUCIFER A ce sujet, Adam, ta crainte est vaine  
Car, tant que la matière existera,  
Subsistera ma puissance de même,  
Qui est Négation, et qui vaincra ;



De la perte de mon royaume. Car  
En tout cela, c'est moi qui ressuscite !

LE MONTREUR DE MARIONNETTES, *tapant sur  
l'épaule d'Adam.*

Hé, tu prends la place d'un spectateur !  
Apprends, mon bel oiseau, que seul celui  
Qui est las de la vie et va se pendre  
Peut amuser gratuitement autrui !

*Adam et Lucifer s'écartent. Arrive une petite fille  
qui vend des violettes.*

UNE PETITE FILLE Douces violettes ! Achetez-en !  
Ce sont les messagères du printemps.  
A l'orpheline elles donnent du pain  
Un pauvre même en peut faire l'emplette  
Et leur fraîche parure à tous convient.  
Violettes ! Violettes !

UNE MERE, *achetant des violettes.*  
Donne-m'en. Je les mettrai dans la main  
De mon enfant mort.

UNE JEUNE FILLE, *même jeu.*  
Vraiment, rien de mieux  
Pour mettre dans mes cheveux noirs !

LA PETITE FILLE Messieurs,  
Mesdames, achetez-m'en ! Violettes !

*Elle s'éloigne.*

UN BIJOUTIER  
Damnée concurrence ! Et l'on ne peut faire  
Que passe le goût de ces fleurs vulgaires...  
Le seul ornement qui soit assorti  
A un cou charmant, ce sont bien, pourtant

Les perles qu'il faut arracher aux monstres  
En bravant la mort au fond de la mer !

*Deux jeunes filles de la bourgeoisie s'approchent  
de sa boutique.*

PREMIERE JEUNE FILLE  
La belle soie ! Les merveilleux bijoux !

DEUXIEME JEUNE FILLE  
Si quelqu'un nous les offrait, quelle aubaine !

PREMIERE JEUNE FILLE  
Les hommes, tu sais, ne font aujourd'hui  
De tels cadeaux que pour avoir la fille !

DEUXIEME JEUNE FILLE  
Même pas ! Le caviar et les catins  
Leur ont gâté le goût...

PREMIERE JEUNE FILLE Et c'est pourquoi  
Aucun ne nous regarde. Ils sont trop fiers.

DEUXIEME JEUNE FILLE  
Je croirais, plutôt, qu'ils sont trop timides...

*Elles s'éloignent. Dans une guinguette ombragée,  
des ouvriers sont attablés; ils sont manifestement gris  
et discutent un peu pâtreusement. Autour d'eux, on boit,  
on flâne, on s'amuse et l'on danse.*

*Il y a là des soldats, des bourgeois, des filles, etc.  
Le cabaretier péroré au milieu de sa clientèle.*

LE CABARETIER  
De la bonne humeur, allons mes amis !  
Hier est parti et qui peut être sûr  
Que demain viendra ? Le Seigneur nourrit  
Les petits oiseaux. Tout le reste est vain.  
Voilà ce que dit la Sainte Écriture !

LUCIFER      Quel bon sens dans cette philosophie !  
Asseyons-nous sur ce banc, bien à l'ombre  
Pour voir ces gens se gaver à bas prix  
D'aigre piquette et d'imbécillités . . .

PREMIER OUVRIER, *devant la table.*  
C'est le diable qui a fait les machines !  
Elles nous ôtent le pain de la bouche !

DEUXIEME OUVRIER  
Pourvu qu'on boive, on se consolera . . .

PREMIER OUVRIER  
Et les richards ? Des sangsues, je te dis !  
Si j'en tenais un ! Il faut des exemples,  
Comme celui de l'autre jour !

TROISIEME OUVRIER      Tu crois ?  
Celui qui l'a fait, cet exemple-là,  
Va être pendu ! Et rien n'est changé  
A notre misère . . .

QUATRIEME OUVRIER  
Assez de bêtises !  
Qu'il en vienne un ici, un riche ! Moi,  
Je ne lui ferai pas de mal. Pourquoi ?  
Je lui dirai de s'asseoir avec moi  
Et l'on verra de nous deux qui sait boire  
Et s'amuser le mieux !

LE CABARETIER, *s'adressant à Adam.*  
Pour vous, Messieurs ?

ADAM      Rien.

LE CABARETIER  
Alors, décampez. Que croyez-vous ?  
Que je vole mon argent ? Que ma femme  
Et mes enfants doivent mendier leur pain ?

ADAM, *se levant.*  
Est-ce ainsi que l'on me parle ?

LUCIFER      Viens donc  
Et laisse ce butor.

ADAM      Tu as raison.  
Pourquoi perdre du temps à voir un homme  
S'avilir ? Allons-nous-en.

LUCIFER      Ah, regarde :  
Voici ce que je cherchais. Nous allons  
Pouvoir nous amuser tout à notre aise.  
Quel tintamarre et quels rires sauvages !  
Les feux du vin colorent les visages  
Comme le rêve imprime à la misère  
Un masque de bonheur. C'est merveilleux . . .

ADAM      Moi, cela me dégoûte.

*Ils s'approchent des danseurs.  
Deux mendiants se chamaillent.*

PREMIER MENDIANT      C'est ma place !  
Voici ma licence !

DEUXIEME MENDIANT      Je meurs de faim ;  
Je suis sans travail depuis deux semaines.

PREMIER MENDIANT  
Tu travailles ? Alors, la preuve est faite  
Que tu n'es pas un vrai mendiant. Va-t-en  
Ou j'appelle un agent !

*Il s'adresse à Adam et Lucifer, tandis que l'autre  
mendiant quitte la place.*

Mes bons messieurs,  
Par les plaies du Christ, faites-moi l'aumône . . .

*Un soldat arrache une danseuse à un artisan.*

LE SOLDAT

Ote-toi de là, lourdaud ! Te prends-tu  
Pour quelqu'un ?

PREMIER ARTISAN

Oui ! Et tu vas le sentir !

DEUXIÈME ARTISAN

Reste tranquille et cède-lui la place  
Il a pour lui la puissance et la gloire.

PREMIER ARTISAN

Il n'a pas besoin de nous mépriser !  
Nous sucer le sang, n'est-ce pas assez ?

UNE FILLE DE JOIE, *chantant.*

Pour s'emparer des pommes d'or,  
Il fallait autrefois que l'homme  
Des dragons affronte les crocs.  
Aujourd'hui, les dragons sont morts  
Et il y a toujours des pommes.  
Qui ne les cueille est un nigaud.

*Elle fait une caresse à un jeune homme qui passe.*

LUCIFER, *il regarde avec intérêt les gens s'amuser.*

Charmante coquetterie ! Il est bon  
Que le riche montre à tous ses trésors !  
Car le coffre sur lequel siège un ladre  
On ne sait s'il est plein de sable ou d'or.  
Vois donc comme ce rustaud fait des grâces  
Pour mériter un regard de la fille !  
Vraiment, n'est-il pas touchant ? Il se moque  
De savoir qu'un autre après lui l'aura,  
Mais il sait le prix de l'heure qui passe...

ADAM, *à un musicien.*

Pourquoi gâches-tu ton talent, l'ami ?  
Prends-tu du plaisir à ce que tu joues ?

LE MUSICIEN

Du plaisir ? Cela, plutôt, me torture !  
Ces horribles airs dont les gens raffolent,  
Je les entends encor dans mon sommeil...  
Mais, que veux-tu, il faut bien que je mange...

LUCIFER, *continuant de méditer.*

Quoi qu'on dise, la jeunesse est capable  
D'une sage prévoyance ! Il y a  
En elle toute une philosophie.  
Cette belle enfant sait bien qu'elle aura  
D'autres plaisirs à goûter dans la vie...  
C'est pourquoi, tandis qu'un garçon l'embrasse,  
Elle cherche du regard, dans son dos,  
Le nouvel amant qu'elle aura bientôt.  
Chers enfants, qui travaillez pour ma gloire,  
Que de joies vous me causez ! Je vous donne  
Ma bénédiction. Qu'elle vous vaille  
Misère et péché !

UN OUVRIER, *chante.*

La semaine est morte.  
Vive le bon vin,  
Les filles accortes !  
Le Diable m'emporte :  
Tout ça, c'est divin !

*On entend les derniers accords d'une musique religieuse.*

*Les fidèles sortent de l'église. Entre autres,  
une jeune fille de la bourgeoisie (c'est Eve),  
porteuse d'un missel et d'un bouquet. Sa mère l'accompagne.*

UN MARCHAND

Entrez chez moi, ma belle demoiselle.  
J'ai du meilleur. Et tout à meilleur prix.

DEUXIÈME MARCHAND

Peuh ! Il n'a que des vieilleries ! Et puis  
C'est un fraudeur ! Venez plutôt chez moi . . .

ADAM, *frappé par la beauté de la jeune fille.*

Ah, Lucifer, tu me fais musarder  
Dans des lieux repoussants, alors que passe  
La perfection faite femme . . . Et dire  
Que j'aurais pu ne pas la voir ! Regarde . . .

LUCIFER            Il n'y a là qu'une fille charmante . . .

ADAM                Quelle beauté ! Elle sort de l'église.

LUCIFER

Elle est allée s'y montrer. Ou, peut-être,  
Pour regarder . . .

ADAM                Ah, trêve d'ironie !  
N'est-elle pas le recueillement même ?

LUCIFER            Te serais-tu converti au piétisme ?

ADAM

Tais-toi. Mon cœur est si froid que j'ai mal.  
Mais cela me regarde et ne m'empêche  
De souhaiter qu'en cette jeune fille  
Il y ait place encor pour la musique,  
La sainte poésie, le doux émail  
Des innocentes fleurs du temps jadis,  
Cela dût-il s'appeler préjugés.

LUCIFER            Montre-moi plus clairement ce morceau  
De paradis ! N'attends pas toujours du Diable  
Qu'il devine l'objet de tes désirs.  
C'est bien assez qu'il te fasse en jouir . . .

ADAM                Ah, quelle femme autre que celle-ci  
Incarnerait le ciel ?

LUCIFER

Tu me fais rire :  
Tu es comme le pivert qui déguste  
Le ver qu'il vient d'attraper. Il regarde  
Jalousement alentour, assuré  
D'avoir trouvé la meilleure pitance  
Qui soit au monde, alors que le ramier  
N'a que dégoût pour les vers . . . Ainsi l'homme :  
Son paradis, c'est l'enfer pour un autre.

ADAM

Quelle noblesse et quelle majesté !  
Je n'oserai même pas l'approcher.

LUCIFER

Tu n'es pas un béjaune ! Allons, courage !  
Elle est peut-être à vendre . . . Observe-la.

ADAM

Tais-toi !

LUCIFER

Elle est comme les autres, va !  
Peut-être un peu plus chère . . .

*Un jeune homme aborde timidement Eve  
et lui offre un cœur en pain d'épice.*

LE JEUNE HOMME

Je vous prie  
D'accepter ce présent, Mademoiselle.

EVE

Un cœur . . . O, c'est charmant . . . Merci, Arthur !

LA MERE

Il y a longtemps qu'on ne vous a vu . . .  
Pourquoi ne nous rendez-vous plus visite ?

*Ils bavardent à voix basse, puis le jeune homme  
s'éloigne.*

ADAM, *le regardant s'éloigner, avec irritation.*

Ce godelureau, pourrait-il, si vite  
Et sans efforts, obtenir ce trésor

Que mon cœur d'homme en vain désire ? Comme  
Elle lui parle gentiment . . . Regarde :  
Elle lui fait un signe, maintenant . . .  
Je n'en puis plus ! Il faut que je lui parle !

*Il s'approche d'Eve.*

LA MÈRE            Ses parents ont de la fortune. Mais  
Je ne sais pas de quel œil ils le voient  
Te courtiser. Aussi serait-il sage  
De ne pas décourager tout à fait  
Celui qui t'a envoyé ce bouquet.

ADAM, *se décidant à aborder Eve et sa mère.*

Puis-je vous accompagner, belles dames ?  
Dans cette foule, on peut vous bousculer.

EVE    Insolent !

LA MÈRE            Effronté ! Prendriez-vous  
Ma fille pour une des ces coquettes  
Que le premier venu peut aborder ?

ADAM            Je ne veux que lui dire, avec respect,  
Mon admiration. Dans tous mes rêves,  
C'est sous ses traits que la femme idéale  
M'est apparue.

LA MÈRE            Rêvez tout à votre aise  
Mais sachez que la beauté de ma fille  
N'est pas pour un vaurien de votre espèce !

*Adam reste coi. Une Bohémienne s'approche d'Eve.*

LA BOHÉMIENNE  
Montrez-moi votre main, perle du monde !  
Je vous dirai comment votre existence  
Sera brodée par les grâces du ciel.

*Eve lui laisse prendre sa main.*

O, le beau fiancé ! Les épousailles  
Sont proches . . . Là, je vois de beaux enfants  
Et là de la fortune . . . Eh oui, c'est sûr :  
Vous serez riche ! Et là c'est la santé . . .

*Elle prend l'argent qu'Eve lui donne.*

LUCIFER, *à la Bohémienne.*  
Regarde donc la main de mon ami.  
Qu'y vois-tu ?

LA BOHÉMIENNE, *examinant rapidement la main d'Adam.*  
Ce n'est pas très clair : la faim  
Ou la corde !

ADAM, *à Eve.* Ne me repousse pas . . .  
Ton cœur, je le sens, est fait pour le mien.

EVE            Ma mère, empêche-le . . .

LA MÈRE            Allez-vous-en !  
Ou j'appelle la police !

EVE            Inutile.  
Il va me laisser tranquille . . . Après tout,  
Il n'a rien fait de grave . . .

*Elles s'éloignent.*

ADAM            O, Poésie,  
As-tu quitté ce monde prosaïque ?

LUCIFER          Mais non : ce pain d'épice, ce bouquet,  
Cette tonnelle et ces gens-là qui dansent,  
Ce sont encor choses de poésie !  
Ne fais pas la fine bouche. Il y a  
Partout prétexte à rêverie pour toi.

ADAM                   A quoi bon, si tout cela n'est utile  
Qu'à masquer l'avidité, l'égoïsme ?  
S'il n'y a plus rien de noble et de grand ?

LUCIFER  
Erreur ! Tout cela subsiste. On le trouve  
A l'école, où les règles de la vie  
N'ont pas encor sévi. Tiens, vois-donc  
Ces gais lurons...

*Il lui désigne un groupe d'étudiants.*

PREMIER ÉTUDIANT  
                          Amusons-nous ! Hardi,  
Les gars ! Comme c'est bon, la liberté !  
Fini la moisissure ! Hé, les amis,  
Que décidons-nous ? Qui a une idée ?

DEUXIEME ÉTUDIANT  
Allons à la campagne. Je suis las  
De la ville, de l'ordre, des marchands...

TROISIEME ÉTUDIANT  
On pourrait provoquer quelqu'un ? C'est drôle  
Et c'est viril !

PREMIER ÉTUDIANT  
                          Prenons leurs cavalières  
A ces mercenaires. Sans aucun doute,  
La bagarre suivra... Nous irons boire  
Ensuite de la bière, avec les filles,  
Chez les culs-terreux. Un peu de musique  
Et le souvenir de notre victoire,  
Voilà de quoi, parmi les trognes rouges,  
Nous sentir jusqu'au soir comme des princes !

QUATRIEME ÉTUDIANT  
Bravo ! Faisons la guerre aux Philistins !

PREMIER ÉTUDIANT  
Et que cela plus encor nous unisse !  
Amusons-nous tant que nous le pouvons  
Jusqu'à ce que, luttant pour la Patrie,  
Notre ardeur trouve un but plus digne d'elle.

*Ils s'éloignent.*

ADAM                   Ah, voilà qui me reconforte après  
Tant de platitude. On sent là le germe  
D'un avenir meilleur.

LUCIFER                Voyons un peu  
Ce que devient ce germe après l'école.

*Il désigne deux messieurs importants qui  
s'entretiennent en marchant.*

Ces chefs d'industrie ont été pareils  
A ces étudiants quand ils étaient jeunes.

PREMIER INDUSTRIEL  
Cette damnée concurrence me tue.  
C'est à celui qui vendra le moins cher.  
Il me faut réduire la qualité.

DEUXIEME INDUSTRIEL  
Ces sont les salaires qu'il faut réduire !

PREMIER INDUSTRIEL  
Impossible ! Ces chiens d'ouvriers grognent.  
Ils disent qu'ils n'ont pas de quoi manger.  
Peut-être y a-t-il du vrai dans leurs plaintes  
Mais qui donc leur dit de se marier ?  
Et qu'ont-ils besoin d'avoir tant d'enfants ?

DEUXIEME INDUSTRIEL  
Moi, je dis qu'il faut leur serrer la vis !  
Faisons-les travailler jusqu'à minuit ;

L'autre moitié de la nuit leur suffit.  
Moins ils rêveront, mieux cela vaudra !

*Ils s'éloignent.*

ADAM

Ah, qu'ils s'en aillent ! Pourquoi tenais-tu  
À me les montrer ! Et la jeune fille  
Où est-elle allée ? Lucifer, tu peux  
Prouver ton pouvoir : fais qu'elle m'écoute.

LUCIFER

Quoi ? Gaspiller mon pouvoir pour un rien ?

ADAM De ce rien-là dépend tout mon bonheur.

LUCIFER

Tu veux vraiment cette fille ? Prends-la !  
Mais apprends à modérer ton ardeur  
Et n'aie pas peur de mentir. Sur mes dires  
Règle bien ce que tu me répondras  
Et elle se jettera dans tes bras.

*Il poursuit en élevant la voix pour être entendu  
de la Bohémienne qui les épie.*

Ah, Mylord, n'avais-je pas raison ?  
Mauvaise idée que ce déguisement.  
Le peuple nous bouscule et nous insulte.  
Si ces gens pouvaient savoir, Mylord,  
Qu'aujourd'hui vont arriver dans le port  
Nos quatre vaisseaux qui viennent des Indes,  
Ils nous accueilleraient tout autrement !

ADAM C'est sûr !

LA BOHÉMIENNE, *à part.*  
Voilà qui vaut son pesant d'or...

*Elle s'adresse à Adam.*

Je vous ai prédit la corde ou la faim...  
C'était seulement, vous l'avez compris,  
Pour vous éprouver... Votre travesti  
Ne peut me tromper. Je sais qui vous êtes :  
Ce n'est pas pour rien que je suis l'amie  
Du Diable...

LUCIFER, *à part.* Toi ? A d'autres, vieux trumeau !

LA BOHÉMIENNE

Je devine tout. Tenez : vos navires  
Seront aujourd'hui même dans le port.  
Mais je peux encor vous dire autre chose :  
Une belle fille après vous soupire...

ADAM Comment toucher son cœur ?

LA BOHÉMIENNE Il est à vous.

ADAM Elle m'a fui !

LA BOHÉMIENNE Pour vous rendre jaloux !  
Elle va revenir dans un instant.  
Souvenez-vous que je vous l'ai prédit...

*Elle s'éloigne.*

ADAM Cette sorcière est plus forte que toi,  
Lucifer !

LUCIFER Je reconnais son mérite.  
En ce moment, c'est elle, l'acolyte  
Du Diable !

*Un charlatan arrive sur la place en charrette.  
Il sonne de la trompette pour attirer l'attention  
des badauds et ceux-ci l'entourent.*

Place ! Place ! Respectez  
Mes cheveux blanchis dans l'étude austère  
Des secrets de la Nature...

ADAM Hé, qui est-ce ?

LUCIFER Un charlatan... Il a besoin, pour vivre,  
De ce métier... que toi-même tu fis  
Quand tu étais savant ! Mais aujourd'hui  
Cela requiert un peu plus de tapage.

ADAM Jamais je ne suis allé jusque-là !  
Ah, quelle honte !

LUCIFER C'est que ce brave homme  
Ne veut pas que sur sa tombe on inscrive :  
« Ex gratia speciali  
Mortuus in hospitali ».  
Lui qui s'est tant dépensé, jour et nuit  
Pour les autres, veut qu'on le récompense...

LE CHARLATAN  
J'ai travaillé pour le bonheur humain  
Et le couronnement de mes efforts  
Je vous le livre. Il est dans ce flacon.  
C'est l'élixir de la vie ! Il rend fort  
Le malade et le vieillard. C'est celui  
Dont se servaient jadis les Pharaons ;  
C'est le philtre de Tancrède et l'onguent  
D'Hélène la Troyenne et c'est aussi  
L'astrologie fameuse de Kepler !

ADAM Et voilà ce qu'il vend ! Cet âge d'or  
Que nous cherchions dans les siècles futurs ;  
Il l'a cherché dans les siècles passés.

LUCIFER Le présent, nul ne lui trouve d'attraits !

C'est comme un grand homme en bonnet de nuit  
Ou une vieille épouse, dont on sait  
Combien elle a de taches de rousseurs...

LE CHARLATAN Achetez-moi cet élixir magique !  
Profitez-en ! Occasion unique !

LA FOULE A moi... Par ici... J'ai tout essayé...  
Maître, par faveur... Merci ! Quelle chance !

LUCIFER  
Les gens ne croient plus à rien... Ils se jettent  
Pourtant sur tout ce qu'ils croient merveilleux !

*Eve revient avec sa mère. La Bohémienne lui parle  
à l'oreille.*

EVE Va-t-en. Je ne crois pas à tes sornettes.

LA BOHÉMIENNE  
Que je sois damnée si je ne dis vrai :  
Ce monsieur, qui a de l'or à pleins coffres,  
Est épris de vous au point de vouloir  
Faire incontinent de vous sa maîtresse.  
Il vous logera comme une duchesse.  
Vous attellerez à quatre chevaux  
Pour aller au bal ou à l'opéra !

LA MERE A la réflexion, ce serait mieux  
Qu'une maussade vie de ménagère  
Dans l'échoppe moisie d'un savetier...

LA BOHÉMIENNE  
Voyez comme il vous cherche...

EVE Il n'est pas mal,  
Il a de la prestance et les mains fines...

LA MERE Moi, son compagnon ne me déplaît pas,

Bien qu'il ait la jambe un peu de travers  
Et le nez crochu... C'est un homme mûr,  
Digne et respectable. Allons, je m'en vais :  
Tu arrangeras bien mieux tes affaires...

LA BOHÉMIENNE, à Adam.  
La voici. Elle n'a que vous en tête.

ADAM           Que je suis heureux ! Je vole vers elle !

LA BOHÉMIENNE  
N'oubliez pas mes bons offices...

LUCIFER, lui donnant de l'argent.       Tiens !  
Cet argent, de la part de mon ami.  
Et cette poignée de main de la mienne.

LA BOHÉMIENNE  
Ah, quelle poigne !

*Elle s'éloigne.*

LUCIFER           Elle te serait douce  
Si tu étais vraiment l'amie du Diable...

EVE       à Adam. Je voudrais bien un petit souvenir  
De cette fête... O, ce flacon de fard  
Me plaît... Ne m'en ferez-vous pas présent ?

ADAM            Quel fard pourrait en éclat surpasser  
Les doux rayons de ta féminité ?

*Le charlatan s'éloigne.*

EVE    Vraiment ? Cela est bien doux à entendre...

ADAM            Ne me fais pas rougir. Ce qui convient  
A ton cou délicat, ce sont des perles,  
Des diamants... Non qu'ils puissent prétendre

Ajouter à ton charme encor, mais bien  
Parce que tu doubleras leur éclat.

EVE                            Il y a des joailleries par là...  
Hélas, je ne suis qu'une pauvre fille !

ADAM    Viens avec moi.

LUCIFER                            Inutile ! Attendez :  
J'ai sur moi quelques bijoux magnifiques.

*Il tire de sa poche une parure étincelante  
qu'Eve admire et essaie avec joie.*

EVE        Que c'est beau ! Comme on va me jalouser !

ADAM, montrant le cœur en pain d'épice.  
Mais ce cœur-là, je ne veux plus le voir !

EVE    S'il vous déplaît, je le jette.

*Elle le lance à terre.*

LUCIFER                            Très bien !  
Moi, je vais l'écraser...

*Il piétine le cœur en pain d'épice.*

EVE                            J'entends des cris...  
Ou seulement est-ce une illusion ?

*Un condamné à mort est conduit au supplice  
dans une charrette. La foule le suit en criant.*

LA FOULE  
Dépêchons-nous... Voyez comme il a peur...  
Il nous défie encor... Pressons le pas...

ADAM            Pourquoi ce bruit et cette bousculade ?



Un instant, mon ami. Je veux offrir  
Mes fleurs à ce bon saint.

LUCIFER, à voix basse. Malheur sur nous,  
Si elle fait cela ! Retiens-la donc !

ADAM Pourquoi l'en empêcher, cette innocente ?

EVE J'ai accoutumé, depuis mon enfance,  
D'honorer ce saint. Encore aujourd'hui  
Je m'en trouve bien. En courant un peu,  
Nous rattraperons cet instant perdu.

*Eve dépose son bouquet dans la niche. Aussitôt,  
les fleurs se fanent et les bijoux qu'elle porte  
se changent en lézards qui courent sur ses épaules  
et ses bras.*

O, mon Dieu !

LUCIFER Je vous avais prévenus !

EVE Quelle horreur ! Au secours !

ADAM Calme-toi,  
Ma chérie... On nous regarde... Suis-moi :  
Je t'offrirai des bijoux bien plus beaux !

EVE Va-t-en ! Va-t-en ! Ah, vous êtes d'infâmes  
Prestidigitateurs ! Et la sorcière  
Est de mèche avec vous... Ah, quelle honte  
Pour une honnête fille !

*Il y a des murmures dans la foule. Des policiers  
arrivent, en compagnie de la Bobémienne.*

LA BOHÉMIENNE Ils m'ont payée  
Avec de la fausse monnaie. Cela  
S'est changé en vif-argent dans ma main !

LUCIFER La fausseté, c'est celle de ta main !  
Viens vite, Adam... Ce lieu ne nous vaut rien !

*Lucifer et Adam pénètrent dans la Tour  
tandis que le tumulte et l'agitation grandissent  
dans la foule.  
Ils reparassent en haut, sur le rempart.*

ADAM Une fois de plus je me suis trompé.  
J'ai cru qu'il suffisait de dissiper  
Les spectres du passé et de permettre  
La libre concurrence aux forces vives.  
J'ai privé la roue de sa vis maîtresse :  
Celle qui l'assemble — et c'était la foi —  
Sans mettre à sa place un boulon plus fort.  
Quelle est cette lutte où l'un des lutteurs  
Est armé d'un glaive et l'autre poings nus ?  
Cette indépendance où meurent de faim  
Les gens par milliers s'ils bravent leurs maîtres ?  
C'est un combat de chiens autour d'un os !  
La société que je veux serait celle  
Qui protégerait, stimulerait l'homme  
Au lieu de l'opprimer ; qui, pour moteur,  
Aurait l'union de toutes les forces,  
Pour ordre, celui de l'intelligence,  
Et pour esprit celui de la science.  
Elle viendra ! Je le sens ! J'en suis sûr !  
Ah, Lucifer, conduis-moi vers ce monde...

LUCIFER Homme risible ! Parce que tu vois  
Un attroupement indistinct, tu crois  
Que l'atelier de la vie est sans lois,  
Sans système et sans volonté commune ?  
Avec les yeux de l'esprit, un instant,  
Regarde le travail qu'ils font — en somme  
Pour nous et non pour eux, pauvres bonshommes...

*L'obscurité est maintenant complète. La foire entière  
se transforme en un groupe qui bêche,*

*au milieu de la place, une vaste tombe. Les gens dansent  
autour de cette fosse et s'y jettent l'un après l'autre,  
les uns sans rien dire, les autres après avoir lancé  
les répliques qui vont suivre le chœur.*

LE CHŒUR                    La pioche tinte sur la terre.  
Sans muser au long du chemin,  
Faisons ce que nous devons faire  
Car il serait trop tard demain.  
Ce qui doit être fait, mille ans  
Passeront sans en voir la fin.  
Tous ont faim. Tous mangent pourtant.  
Cercueil et berceau, c'est tout un.  
Voilà qu'une journée s'achève.  
Le travail reprendra demain.  
Regardez : demain se relève  
Celui qui ce soir est défunt.

*On entend sonner le glas.*

C'est l'angélus qui sonne. Allons  
Nous reposer. Ceux qui verront  
Pointer l'aube d'une vie neuve  
Reprendront pour nous le grand-œuvre.

*Ils descendent dans la fosse les uns après les autres.*

LE SALTIMBANQUE        Finis guignol et pot-pourri !  
J'ai fait rire, mais n'ai pas ri.

LE CABARETIER  
Vous avez du vin plein la panse ?  
Allez dormir ! La nuit commence !

LA PETITE FILLE AUX VIOLETTES  
J'ai tout vendu, mais d'autres fleurs  
Pousseront sur moi si je meurs.

LA BOHÉMIENNE        Ils voulaient tous la bonne ferte.  
Maintenant, de peur ils désertent !

LOVEL                    L'argent ne m'avait pas permis  
Le repos. Je l'aurai gratis.

UN OUVRIER                Enfin le bout de la semaine.  
Finis le travail et la peine !

L'ÉTUDIANT                Je rêvais... On m'a réveillé.  
Rêve, reviens m'émerveiller !

UN SOLDAT                Moi qui étais un brave et tout,  
Faut-il que je roule en ce trou ?

LA PROSTITUÉE        Tombe le fard après la noce...  
J'ai froid... Chaude sera la fosse !

LE CONDAMNÉ            Chaînes, au-delà de ce seuil,  
Une autre loi me fait accueil.

LE CHARLATAN            On croit savoir et l'on s'égare.  
Vient le réel, et l'on s'effare...

EVE                    Tu peux bâiller tant que tu veux, abîme !  
Ne crois pas que ta nuit me fasse peur !  
Il n'y descend qu'une poussière infime,  
Née de la terre... En mon nimbe vainqueur,  
Je passe outre ! Amour, Poésie, Jeunesse,  
Me guident vers mon pays immortel.  
Sur tous posé comme un rayon du Ciel,  
Vois mon sourire : il verse la tendresse  
Au monde entier, et la joie, et le rêve...

*Elle jette son voile et son manteau dans la fosse  
et s'enlève du sol, auréolée de lumière.*

LUCIFER                La reconnais-tu, Adam ?

ADAM                    C'est Eve ! Eve !

## DOUZIEME TABLEAU

*La cour d'un phalanstère bâti en fer à cheval. Les ailes sont ouvertes et constituent des hangars, des ateliers dont le plafond repose sur des piliers. Dans l'aile de droite, des ouvriers travaillent à l'aide de machines diverses. Dans l'aile de gauche, un savant s'affaire parmi des instruments scientifiques et des collections d'histoire naturelle, d'appareils mécaniques, physiques, astronomiques, etc. Tous les phalanstériens portent un uniforme. Adam et Lucifer surgissent de la terre au milieu de la cour. Il fait grand jour.*

ADAM            Quel est ce pays ? Et quel est ce peuple ?

LUCIFER

Pays ? Peuple ? Ces mots sont surannés.  
La notion de patrie est mesquine ;  
Ce n'est là qu'un préjugé, enfanté  
Par l'égoïsme et les rivalités.  
La Patrie, c'est l'univers, maintenant.  
Où, pour tous, chaque individu travaille.  
Et, sur cet ordre nouveau, la Science  
Tient à honneur de veiller.

ADAM

Ah, serait-ce

Mon idéal enfin réalisé ?  
Oui, tout cela est bon ! Selon mon cœur !  
Je n'y regrette qu'une chose, et c'est  
La notion de la Patrie. Pourquoi  
Ne l'aurait-on pas conservée ? Car l'homme  
A besoin que ses désirs soient bornés.  
Devant l'infini, il est plein d'effroi ;  
Dans la mesure où il devient plus grand,  
L'intensité de sa force décroît.  
Il tient à l'avenir mais, tout autant,  
A ce qui fut. Ce monde sans frontières,  
Je crains qu'il ait pour lui moins de ferveur  
Qu'il n'en vouait au tombeau de ses pères.

Qui verserait son sang pour sa famille,  
Sur un ami ne verse que des pleurs.

LUCIFER

Tu renies ton idéal, sans attendre  
Qu'il soit vraiment accompli !

ADAM

N'en crois rien !

Mais je voudrais savoir quelle est l'idée  
Qui a permis l'union de ce monde  
Si vaste et si divers, et qui donna  
Un noble but à son enthousiasme,  
A ce feu éternel du cœur humain  
Jusqu'alors attisé par des fadaïses  
Et consumé dans des luttes mesquines.  
Dis-moi enfin en quel lieu sommes-nous  
Puis conduis-moi quelque part où mon âme  
Puisse jouir du repos qui est dû  
A l'homme qui, si longtemps, s'est battu.

LUCIFER

Ceci est un phalanstère. On désigne  
Sous ce nom l'endroit où vivent ensemble  
Les hommes du nouvel âge.

ADAM

J'ai hâte

D'y entrer.

LUCIFER

Un moment. Il faut d'abord  
Que nous changions d'apparence. Imagine  
Quel accueil les savants pourraient nous faire  
En tant qu'Adam et Lucifer ! Ou bien  
Ils nous détruiraient, ou bien nous mettraient  
Dans un bocal !

ADAM

Ne dis pas de sottises...

LUCIFER

Ils le feraient, je t'assure ! Oublies-tu  
Que ce monde est celui de l'Esprit pur ?

ADAM

Fais donc à ton idée... mais fais-le vite.

*Lucifer transforme Adam et lui-même en phalanstériens.*

LUCIFER

Mets cette blouse... Et cache bien tes boucles...

ADAM Parlons à ce savant.

LUCIFER

Docteur.

Je te salue,

LE SAVANT

Ne venez pas me déranger  
Dans mon Grand-Œuvre. Je n'ai pas le temps  
De bavarder.

LUCIFER Ah, c'est fâcheux... Nous sommes  
Deux agrégés du phalanstère Mille.  
Attirés par ta grande renommée,  
Nous avons fait tout ce voyage exprès  
Pour te voir.

LE SAVANT Ah, j'admire votre zèle.  
Je peux laisser mon travail un moment...  
Si le degré de chaleur se maintient  
Et si la matière reste docile.

LUCIFER, *à part.*

Je ne me suis pas trompé : toi qui passes  
La nature et l'homme au crible, il te reste  
Ta vanité pour sédiment final...

LE SAVANT

Voilà. Nous pouvons nous détendre un peu :  
Mais à quelle partie de la Science  
Vous intéressez-vous ?

ADAM

En vérité,  
A aucune en particulier... L'ensemble,  
Voilà sur quoi nous voudrions des vues.

LE SAVANT

C'est une erreur ! Le Grand est contenu  
Dans le Petit ! Il est tant de sujets  
A étudier... Et la vie est si courte !

ADAM

Il est vrai ! Et je sais parfaitement  
Que l'on ne pourrait faire un monument  
Sans le concours des gâcheurs de mortier  
Et des tailleurs de pierre. Mais ces gens  
Ne savent pas ce qu'ils aident à faire.  
Le créateur, c'est l'architecte qui  
Peut-être ne sait pas tailler la pierre  
Ou gâcher le mortier, mais qui conçoit,  
Qui embrasse et qui ordonne l'ensemble  
Tout comme un dieu. Je crois que l'architecte,  
Dans la science aussi, vient le premier.

LUCIFER

C'est pour cela que nous avons fait route,  
O, Maître, jusqu'à toi !

LE SAVANT

A juste titre !  
Et j'apprécie votre démarche. Au vrai,  
Tous les rayons de la Science sont  
Les multiples aspects d'un organisme  
Unique, dont la vue n'a d'intérêt  
Que si l'on peut, dans sa totalité,  
Le regarder...

LUCIFER

C'est comme pour les femmes...

LE SAVANT

Cependant, la chimie...

LUCIFER

... Voilà le centre !  
C'est là que gît le secret de la vie.

LE SAVANT

Tu as raison !

LUCIFER Un mathématicien  
Parlant un jour de la Mathématique,  
A dit la même chose devant moi...

LE SAVANT La vanité pousse chacun à croire  
Qu'il est le cœur de tout ce qu'il peut voir.

LUCIFER  
Tu as eu raison, de prendre, ô Grand Maître,  
La chimie pour objet de tes études !

LE SAVANT  
Sans aucun doute ! Je vais vous montrer  
Notre musée. Il est unique au monde.  
Nous avons là, empaillés avec soin,  
Des spécimens de tous les animaux  
Qui ont vécu, jadis, sur notre terre.  
Ils partageaient alors, avec nos pères,  
Lesquels n'étaient encor que des barbares,  
La domination de l'univers.  
On raconte sur eux mille légendes...  
Celui-ci, par exemple, on dit qu'il fut  
La locomotive de nos ancêtres.

ADAM C'est le cheval ! Mais bien dégénéré...  
Le pur arabe avait une autre allure !

LE SAVANT Et celui-là était, à ce qu'on dit,  
L'ami de l'homme. Il recevait de lui,  
Sans travailler, abri et nourriture.  
Il devinait les pensées de son maître  
Et accourait à son premier appel.  
Si l'on en croit des contes, il aurait  
Pris à l'homme, jusques à ses défauts  
Ainsi, du sens de la propriété...  
Au point d'aller risquer son existence  
Pour protéger les biens de son ami !  
Je vous dis tout cela, évidemment,  
Tel qu'il en fut écrit, en me gardant

D'y engager ma foi... Mais autrefois  
Il s'est passé tant de choses bizarres  
Dont il n'est rien resté, que des légendes...

ADAM C'est le chien ! Ce que tu dis est vrai.

LUCIFER, *bas, à Adam.*  
Méfie-toi... Ou bien tu vas te trahir...

LE SAVANT Cet autre que tu vois, était, dit-on,  
L'esclave du pauvre homme.

ADAM Exactement  
Comme le pauvre était le bœuf du riche !

LE SAVANT Celui-là était le Roi du désert...

ADAM Oui, le Lion... Je reconnais aussi  
Le tigre et le chevreuil. Mais dis-moi, maître,  
Quels animaux subsistent en ce monde ?

LE SAVANT En ce monde ? Question curieuse...  
Tu as sans doute voulu dire : ici...  
Eh bien, les mêmes que chez vous, je pense ?  
Ceux qui peuvent encor nous être utiles,  
Ceux que n'a pu remplacer la Science :  
Le porc et le mouton. Mais nous avons  
Amélioré la piètre qualité  
Que la nature avait pu leur donner :  
Nous avons fait du premier, tout entier,  
De la graisse vivante. Et, du second,  
Un bloc de viande et de laine. Tous deux  
Servent nos fins, comme nos alambics.  
Mais tout cela vous est connu. Passons  
A autre chose. Ici, les minéraux :  
Voyez ce bloc énorme de charbon.  
Dans le passé, il y en avait tant  
A l'état naturel — de vraies montagnes ! —  
Qu'il suffisait à l'homme d'allonger

La main pour en avoir, quand la Science  
Doit aujourd'hui péniblement l'extraire  
De l'atmosphère. Et ceci, c'est du fer.  
Tant qu'il en exista, nous avons pu  
Nous dispenser de chercher l'alumine.  
Ah, maintenant, voilà de l'or. Ça brille,  
Mais ça ne sert à rien. Pourtant, jadis,  
Quand l'homme aveugle, au-dessus de lui-même  
Imaginait on ne sait quels pouvoirs,  
Il rangeait l'or au faite de ceux-ci  
Et, le prenant pour maître de son sort,  
Il l'adorait, il lui sacrifiait...  
Oui, pour avoir un morceau de cet or,  
Il piétinait le bien-être et le droit,  
Les choses les plus saintes, même. Alors,  
Il pouvait acheter n'importe quoi,  
Voire du pain... N'est-ce pas incroyable ?

ADAM

Je sais cela... Fais-moi voir autre chose...

LE SAVANT

Tu es vraiment savant ! Eh bien, regarde  
La flore primitive. Ici, la rose.  
Et c'est la dernière qui soit éclos  
Sur notre terre. Une inutilité  
Entre mille autres qui couvraient le sol  
Où l'on eût pu faire pousser du blé.  
On appelait cela des fleurs, jadis.  
Les grands enfants en faisaient leur jouet.  
Sotte manie ! Ils aimaient tant les fleurs  
Que leur esprit en créait de nouvelles :  
La foi, la poésie... Quel gaspillage !  
N'eussent-ils pas mieux fait de défricher  
Le secret de la vie ? Non, ils rêvaient,  
Il leur fallait des songes, des images...  
Nous avons conservé deux spécimens  
De ces fleurs-là : l'un est un long poème ;  
Il date de l'âge où l'homme, orgueilleux,

Cherchait à se faire valoir. L'auteur  
Est un certain Homère. Il nous décrit,  
En l'appelant Hadès, un monde étrange  
Et fantastique. On a, depuis longtemps,  
Démenti chaque mot de cette histoire...  
Le second spécimen : *Agricola*,  
Est de Tacite. On y peut relever  
Tous les errements risibles qu'alors  
On prenait pour des vérités.

ADAM

Ces âges

Héroïques ont donc pu nous transmettre  
Leur testament ! Celui-ci ne peut-il  
Enflammer quelque cœur encor vaillant  
Et inciter votre race débile  
A jeter bas ce monde artificiel ?

LE SAVANT

Il y a du vrai dans ce que tu dis...

Nous avons compris quel poison se cache  
Dans ces écrits-là ! Aussi leur lecture  
Est-elle interdite, à moins que l'on ait  
Plus de soixante ans et qu'on soit, bien sûr,  
Un homme de Science.

ADAM

C'est parfait !

Mais les contes de fées ? Ne peuvent-ils  
Inoculer aux âmes enfantines  
Un peu de poison ?

LE SAVANT

Assurément !

Mais cela aussi nous l'avons prévu :  
Interdiction est faite aux nourrices  
De parler des fées aux petits enfants :  
Des équations et des théorèmes,  
Voilà seulement ce qu'elles leur content !

ADAM, *à part*.

Ah, criminels, que n'arrête pas même

Le scrupule d'ôter à cet âge innocent  
Le trésor de son cœur !

LE SAVANT                    Allons plus loin.  
Tu peux voir ici des outils, des armes  
Et des objets d'art. Le tout bien étrange...  
Ceci, par exemple. C'est un canon.  
Tu peux déchiffrer des mots sur son fût :  
« *Ultima ratio regum* ». Qu'est-ce-à dire ?  
Voilà qui n'a pas de sens ! On ne sait  
Pas non plus comment cela fonctionnait...  
Quant à cet objet, c'était une épée ;  
On l'utilisait pour tuer des hommes.  
Et c'était permis, à ce qu'il paraît...  
Et ce tableau, là, fut peint à la main !  
Un homme y passa de longues années  
Pour représenter une fable creuse...  
Aujourd'hui pour nous le soleil se charge  
De fixer l'image, et sans la fausser  
Par je ne sais quel souci d'idéal  
Qui, finalement, trahit le réel.

ADAM, *à part*.  
Mais que devient l'art ? Que devient l'esprit ?

LE SAVANT  
Tous ces objets sont couverts d'ornements,  
Puérilement, sans raison valable.  
Une fleur sur un verre, une arabesque  
Sur un fauteuil... Autant de temps perdu !  
L'eau dans ce verre était-elle plus fraîche ?  
Se reposait-on mieux dans ce fauteuil ?  
C'est la machine aujourd'hui qui fabrique  
Ces choses-là. Elles les fait pratiques,  
Simples, sans gaspillage... Et l'on est sûr  
De leur perfection car l'ouvrier qui pose  
Fût-ce une vis, est un spécialiste  
Qui ne fera, toute son existence,  
Que de poser des vis...

ADAM                            Voilà pourquoi  
En nul ouvrage de vos mains ne brûlent  
La vie, une individualité  
Qui tenterait de dépasser son maître.  
Sur quel terrain la force et la pensée  
Pourront-elles prouver que leur essence  
Leur vient du ciel ? Dans ce monde ordonné,  
Où tout est méthodique et sans chaleur,  
La volupté de combattre est absente.  
Quel danger peut rencontrer un lutteur ?  
Il n'est plus même ici de bêtes fauves !  
Me suis-je donc trompé sur la Science  
Également ? Elle devait, pensais-je,  
Réaliser le bonheur sur la terre  
Au lieu de quoi je n'ai trouvé ici  
Qu'une ennuyeuse école élémentaire.

LE SAVANT    La fraternité règne entre les hommes !  
Personne jamais ne manque de rien !  
Tes réflexions sont inadmissibles  
Et mériteraient une sanction.

ADAM            Dis-moi plutôt quelle ferveur commune  
Unit ce peuple, et pour quel idéal  
Il est capable, encor, de s'enflammer.

LE SAVANT            Donner à chacun de quoi subsister,  
Voilà l'idéal que nous poursuivons.  
Quand l'homme apparut sur cette planète,  
Elle fut pour lui un garde-manger.  
Il n'avait qu'à prendre... Et tous ses besoins  
Étaient satisfaits. Aussi vécut-il  
Sans plus de souci pour son avenir  
Qu'un ver dans un fromage, en s'amusant  
A des rêveries, à des hypothèses  
Qui l'émerveillaient et le stimulaient.  
Mais nous, qui voyons fondre le fromage,  
Comment pourrions-nous ne pas lésiner  
Si nous ne voulons pas mourir de faim ?

Dans quatre mille ans, le soleil sera  
Devenu de glace. Alors, nulle plante  
Ne pourra pousser. Il faut, d'ici là,  
Que nous inventions de nouveaux soleils.  
La Science peut, je crois, y prétendre.  
Nous pensons déjà que, par catalyse,  
L'eau peut devenir une productrice  
Considérable de chaleur. Nous sommes  
A deux doigts de découvrir les ultimes  
Secrets de la vie organique... Au fait,  
Et mes cornues ? Aussi bien, les recherches  
Que je poursuis n'ont-elles d'autre but.

LUCIFER

L'homme est devenu bien vieux, qu'il lui faille  
Recourir à des cornues pour créer  
Un organisme vivant ! Admettons  
Que tu puisses réussir : ton ouvrage  
Pourrait-il être autre chose qu'un monstre,  
Une pensée sans parole, un amour  
Sans objet, une contradiction  
Aux lois de la nature, un être qui  
N'étant ni semblable ni étranger  
A quoi que ce soit, ne peut vraiment vivre  
Et n'être que soi ? Qui lui donnera,  
Dans le bocal où tu l'enfermeras,  
Coupé de toute influence extérieure,  
Un caractère, une vie consciente ?

LE SAVANT    Vois comme cela bout et brille ! Vois  
Ces formes qui se font et se défont :  
Affinités, répulsions... Le feu  
Dessous, dedans le vide, et c'est assez :  
Ce chaos subira ma volonté.

LUCIFER

Ah, savant, tu m'éblouis ! Permits-moi  
Une question pourtant : A ton gré,

Peux-tu faire que les corps qui s'attirent  
Se repoussent désormais, et qu'ils cessent  
Un beau jour de repousser leurs contraires ?

LE SAVANT

      Sotte question... Il y a les lois  
Éternelles de la substance...

LUCIFER

      Soit !  
Mais ces lois, sur quoi donc reposent-elles ?

LE SAVANT

Hé ! C'est ainsi ! Et nous le voyons bien  
Par notre expérience !

LUCIFER

      Alors, savant,  
Tu n'es que le chauffeur de la nature  
Et, tout le reste, elle le fait sans toi !

LE SAVANT

Je la soumets à mon vouloir ! C'est moi  
Qui l'enferme et la délimite ! Moi  
Qui l'arrache à sa nuit mystérieuse !

LUCIFER, *scrutant la cornue.*

Je ne vois encor nul signe de vie...

LE SAVANT

      Cela ne peut tarder... Aie confiance :  
J'ai pénétré tous les secrets des choses,  
J'ai disséqué cent fois la vie.

ADAM

      La vie ?  
Tu n'as jamais disséqué que des morts !  
Car la Science n'est qu'une boiteuse  
Qui suit en clopinant l'expérience.  
Tel un poète à la solde d'un roi,  
Elle peut bien commenter les exploits :  
Elle ne peut pour autant les prédire !

LE SAVANT

Pourquoi railler ainsi ? Ne vois-tu pas  
Qu'il suffirait d'une étincelle infime  
Pour tirer la vie des choses inertes ?

ADAM Mais cette étincelle, où la prendras-tu ?

LE SAVANT Il n'y a plus qu'un pas à faire...

ADAM

Un pas !

Mais tant que ce pas ne sera pas fait,  
Rien ne sera accompli, ni compris !  
Nous avons pu pénétrer, tout au plus,  
Dans la cour du sanctuaire... Un seul pas  
Et nous allons entrer dans celui-ci...  
Mais qui fera ce pas ?

*Une épaisse fumée monte de la cornue et l'entoure,  
puis un grondement retentit.*

LA VOIX DE L'ESPRIT DE LA TERRE, *au milieu de  
la fumée.* Jamais personne !

Cette cornue est pour moi trop étroite  
Et trop grande à la fois. Salut, Adam !  
Toi, tu me reconnais ! Parmi ces hommes,  
Nul ne soupçonne plus mon existence.

ADAM, *au savant.*

N'entends-tu pas l'Esprit ? Regarde-le  
Qui flotte ici... Homme présomptueux,  
Peux-tu lutter contre ce maître-là ?

LE SAVANT

Tu es devenu fou ? Ah, tu m'inquiètes...

*La cornue vole en éclats. Le nuage se disperse.*

Ma cornue ! Il faut tout recommencer !  
Chaque fois que je vais toucher le but,

Un petit rien du tout vient me berner :  
Un hasard aveugle et bête...

LUCIFER

Un hasard ?

Autrefois on aurait dit : le Destin !  
Sous ses coups, il était moins infamant  
De tomber, qu'aujourd'hui d'être victime  
D'un méchant petit hasard...

*On entend une cloche.*

Qu'est ceci ?

LE SAVANT

Fin du travail ! Repos et promenade !  
Les ouvriers quittent les champs, l'usine.  
On va punir ceux qui l'ont mérité  
Et répartir les enfants et les femmes.  
Allons, c'est l'heure. On a besoin de moi.

*Les hommes arrivent en longue procession.  
Les femmes en forment une autre. Certaines  
sont accompagnées d'enfants. Eve est parmi celles-ci.  
Les phalanstériens se rassemblent en cercle. Un vieillard  
prend place au milieu. Adam, Lucifer et le savant  
restent sur le seuil du musée-laboratoire.*

LE VIEILLARD

Trente !

LUTHER, *sortant des rangs.* Me voici.

LE VIEILLARD

Une fois de plus,

Tu as encor trop poussé ta chaudière.  
Pour assouvir ta passion mauvaise,  
Tu ferais sauter tout le phalanstère !

LUTHER

Eh ! Lorsque le feu farouche mugit,  
Se dresse, étincelle, et cherche avec rage  
A nous entourer de ses mille langues,  
Qui n'aurait envie de lui tenir tête  
Et de l'attiser pour accroître encore

La joie qu'on éprouve à être son maître ?  
Que sais-tu du feu, de ses sortilèges,  
Toi qui ne le vois que sous des marmites ?

LE VIEILLARD

Discours oiseux ! Tu jeûneras ce soir.

LUTHER, *rentrant dans les rangs.*

Mais, dès demain, je recommencerai.

ADAM Je connais cet homme... Ce fut Luther !

LE VIEILLARD Deux-cent-neuf !

CASSIUS, *sortant des rangs.*

Présent.

LE VIEILLARD Tu t'es querellé  
Sans raison. Et c'est la troisième fois !

CASSIUS J'ai mes raisons, même si je les cache.  
Si l'on a des bras, il faut être un lâche  
Pour en appeler à l'aide d'autrui.  
Mon adversaire était-il donc infirme ?

LE VIEILLARD

Ne réplique pas ! Les formes parfaites  
Et nobles de ton crâne contredisent  
Pourtant tes penchants brutaux ! Mais ton cœur  
Est trop agité, et ton sang trop chaud.  
On te soignera, jusqu'à t'amollir...  
*Cassius rentre dans les rangs.*

ADAM Ah, Cassius ! Puisses-tu me reconnaître...  
A tes côtés je luttais à Philippes...  
L'ordre mauvais, la théorie absurde  
Peuvent-ils donc égarer l'homme au point  
Qu'il ne supporte un cœur comme le tien !

LE VIEILLARD Quatre cent !

PLATON, *sortant des rangs.*

Oui...

LE VIEILLARD

Toujours à rêvasser,  
Tu as laissé ton troupeau s'égailler !  
Pour t'apprendre à demeurer vigilant,  
Tu te mettras à genoux sur des pois !

PLATON, *rentrant dans les rangs.*

Même sur des pois, je saurai rêver...

ADAM

Ah, Platon, quel rôle elle t'a donné,  
La société que tu appelais tant !

LE VIEILLARD Soixante-douze !

MICHEL-ANGE, *sortant des rangs.*

C'est moi.

LE VIEILLARD

Sans motif,  
Tu as quitté la place, à l'atelier.

MICHEL-ANGE

Je n'en peux plus, de tous ces pieds de chaise  
Qu'on me fait faire, expressément grossiers.  
J'ai supplié qu'au moins on me permette  
De les orner. Mais on n'a pas voulu.  
Alors, j'ai demandé le droit de faire  
Des dossiers... Cela m'eût changé, un peu.  
Mais cette fois encore on m'a dit non.  
J'ai cru que j'allais en devenir fou...  
Voilà pourquoi j'ai quitté l'atelier.

LE VIEILLARD

Va dans ta chambre et médite la Règle  
Au lieu de goûter la tiédeur du soir !



ADAM Si vous respectez quelque chose encore,  
Ne séparez pas le fils et la mère !

EVE O, sois béni, généreux étranger !

LE VIEILLARD  
Tu joues un jeu dangereux, étranger !  
Si nous laissons vivre ce préjugé  
De la famille, on verrait la Science  
Faire faillite sans tarder.

EVE Qu'importe  
La froide science ! Qu'elle s'incline  
Quand parle la nature !

LE VIEILLARD Est-ce fini ?

ADAM Ne touchez pas à cet enfant ! Je vois  
Un sabre, là... Je m'en vais vous montrer  
Comment l'on s'en sert !

LUCIFER, *prenant Adam par l'épaule.*  
Calme-toi, phantasme,  
Sous le poids fatidique de ma poigne !

*Adam semble paralysé.*

EVE Mon fils !

*Elle s'affaisse. On lui enlève son enfant.*

LE VIEILLARD Ces femmes sont sans compagnon.  
Ceux qui voudraient en faire leur compagne,  
Qu'ils se présentent !

ADAM, *montrant Eve.*

Moi, pour celle-ci.

LE VIEILLARD Savant, qu'en dis-tu ?

LE SAVANT Un homme exalté  
Et une névrosée... Leur descendance  
Sera chétive. Union non conforme !

ADAM Je n'y renonce pas, si elle accepte...

EVE Je veux être à toi, homme généreux !

ADAM  
Je t'aime, ô femme, et mon cœur t'appartient.

EVE Moi aussi, je t'aime, et c'est pour toujours.

LE SAVANT  
Quelle folie ! Et comme il est étrange  
Qu'en ce siècle lumineux le passé  
Nous apparaisse ainsi ! D'où vient ce spectre ?

ADAM Du vieux jardin d'Éden, c'est un rayon  
Tardif...

LE VIEILLARD  
Et déplorable, en vérité !

ADAM Nous ne voulons nullement être plaints.  
Cette folie est nôtre, et nous l'aimons.  
Votre bon sens ne nous fait pas envie.  
Il n'y a jamais rien eu sur la terre  
De noble et de grand, que cette folie.  
Nulle raison ne saurait l'endiguer.  
C'est le balbutiement d'un doux esprit  
Venu d'en haut témoigner que notre âme  
Est sœur de la sienne et cherche avec lui  
Loin de ce sol vil sa sublime voie.

*Il tient Eve enlacée.*

LE VIEILLARD

Il suffit ! Qu'on les mène au cabanon !

LUCIFER

Un prompt recours s'impose... Adam, fuyons !

*Ils disparaissent sous terre.*

## TREIZIEME TABLEAU

*Dans l'espace. Au loin, on voit le globe terrestre s'éloigner, décroître et, finalement, se confondre parmi les autres étoiles. Le tableau commence dans une demi-obscurité qui se changera progressivement en ténèbres. Adam, qui est maintenant un vieil homme, suit Lucifer dans son vol à travers l'espace.*

ADAM

Où va nous mener ce vol effréné ?

LUCIFER

Hé ! N'as-tu pas désiré, cher Adam,  
A la fange t'arracher, pour atteindre  
Les sphères supérieures ? Là-haut,  
T'appelait un doux esprit, disais-tu...

ADAM

C'est vrai, mais j'ignorais que le chemin  
En fût si âpre et désolé. Partout,  
Quel froid, quel vide et quelle étrangeté !  
Il me semble commettre un sacrilège  
En pénétrant ici... Et puis, je sens  
Mon cœur partagé, curieusement...  
Je suis heureux d'avoir quitté la terre  
Qui opprimait et qui souillait mon âme  
Toute tendue vers la sublimité,  
Et j'ai douleur, pourtant, de la quitter !  
Ah, Lucifer, retourne-toi vers elle :  
Ce sont les fleurs, d'abord, que nous cessâmes  
De pouvoir distinguer. Puis le feuillage  
De la forêt. Enfin le paysage,  
Multiple et nuancé, est devenu  
Une plaine infinie, sans caractère.  
Tout ce qui charmait l'œil a disparu :  
Le roc n'est plus qu'une motte de terre ;  
Le nuage énorme et lourd de tonnerres



Notre lumière une sonorité,  
Nos végétaux des cristaux ? Oui, peut-être...  
Mais toi, tu es d'ici, de cette terre...

ADAM            En vain tes discours ! Mon âme saura  
S'ouvrir un passage !

LA VOIX DE L'ESPRIT DE LA TERRE

Adam ! O, Adam !  
Tu es tout près de ton dernier instant...  
Reviens sur terre où tu peux être grand !  
Si de ton univers tu franchis l'orbe,  
Nul dieu n'acceptera que tu l'approches  
Et, sur le champ, il te mettra en poudre.

ADAM            La mort, ne doit-elle pas s'en charger ?

LA VOIX DE L'ESPRIT DE LA TERRE

Ces mots dictés par l'antique mensonge,  
Ne les dis pas ici, dans le royaume  
Spirituel ! Ou la Création  
En frémerait tout entière d'horreur.  
Arrête-toi devant le sceau sacré  
Ici posé par Dieu. Aucun mortel,  
Eût-il touché l'arbre de la Science,  
N'a le droit de le rompre.

ADAM            Eh bien, ce sceau,  
Je le romprai !

*Ils poursuivent leur vol. Mais Adam pousse un cri  
de douleur et semble frappé de paralysie.*

Je suis perdu ! Je meurs !

*Il s'arrête, vacille. Lucifer ricane et le pousse du pied.*

LUCIFER        L'antique mensonge a donc triomphé !  
Ce pantin, qui se prenait pour un dieu,

Maintenant va tournoyer dans le vide,  
Nouvelle planète infime où, peut-être,  
A mon service une autre vie va naître.

LA VOIX DE L'ESPRIT DE LA TERRE

Tu te réjouis trop tôt, Lucifer !  
Il n'a que frôlé le monde étranger.  
Se soustraire à moi n'est pas si facile !

*Il poursuit à l'intention d'Adam.*

Revis, ô mon fils, au nom de la Terre,  
Ta seule patrie...

ADAM            Je reviens à moi...  
Oui, je vis de nouveau, puisque je souffre !  
Mais souffrir m'est doux, tant il est atroce  
De n'être rien, plus rien... O, Lucifer,  
Ramène-moi sur cette mienne Terre  
Où j'ai lutté ! Je veux lutter encore,  
C'est là ma joie !

LUCIFER        Après tant de défaites,  
Ne crains-tu pas que de nouveaux combats  
Soient également vains ? Espères-tu  
Que, cette fois, tu atteindras ton but ?  
Ah, l'homme, seul, peut être aussi naïf !

ADAM            Aucun rêve ne m'aveugle. Le but,  
Je sais que je le manquerai cent fois...  
Mais ce n'est pas lui qui importe. Qu'est-ce,  
En vérité, le but, sinon la fin  
D'un glorieux combat ? Quand on l'atteint,  
C'est pour mourir, au terme d'une lutte  
Qui est la vie. Lutter, voilà en soi  
Le but de l'homme et sa raison de vivre.

LUCIFER        Ah, vraiment, belle consolation !  
Si, du moins, l'idée pour laquelle on lutte

Possédait quelque grandeur ! Mais l'enjeu  
De ton combat d'aujourd'hui, dès demain,  
Ne sera qu'une fadaise à tes yeux !  
N'as-tu pas à Chéronée, autrefois,  
Versé ton sang, sans compter, pour défendre  
La Liberté menacée ? Et plus tard  
N'as-tu pas recommencé, cette fois,  
Pour que sur la terre entière, s'étende  
L'empire de Constantin ? Pour la foi,  
N'es-tu pas mort en martyr ? Par la suite,  
N'as-tu pas brandi contre elle les armes  
De la Science ?

ADAM                    Il est vrai ! Mais si vaine  
Que fût l'intention qui me guidait,  
Elle allumait en moi l'enthousiasme  
Et m'élevait au-dessus de moi-même.  
Rien que cela la rendait grande et sainte.  
Que cette cause ait, tour à tour, été  
Celle du Christ ou de la Liberté,  
De la Science ou de l'Ambition,  
Qu'importe, si elle a fait progresser  
Le genre humain et sa condition !  
Ah, retournons, je t'en prie, sur la terre  
Que je m'engage en de nouveaux combats !

LUCIFER                As-tu déjà oublié, cher Adam,  
Ce que t'a dit le savant ? Cette terre,  
D'après ses calculs, sera, tout entière,  
Glacée dans quatre mille ans ! Quels combats  
Mènerait-on désormais ?

ADAM                    La Science  
Saura vaincre cette menace...

LUCIFER                Alors,  
Dis-moi, que pourras-tu faire ? La lutte  
Et la grandeur, et la force, où sont-elles  
Dans le monde artificiel, instauré

Par la Raison souveraine, à partir  
De savantes théories ? A loisir  
Tu l'as contemplé ce monde ! Et jugé !

ADAM                    Que la Science assure seulement  
Le salut de la Terre ! Et qu'elle meure  
Comme toutes les choses meurent quand  
Leur mission est accomplie. Alors  
Une autre idée créatrice naîtra,  
Qui gonflera le poumon de la Terre  
D'une nouvelle vie... Ramène-moi !  
J'ai hâte de savoir pour quelle foi  
Mon cœur, sur la planète délivrée,  
Va s'enflammer encore !

LUCIFER                Eh bien, suis-moi.

## QUATORZIEME TABLEAU

*Des montagnes couvertes de neige et de glace.  
Le soleil est réduit à une boule rougeâtre qui ne répand  
qu'une clarté douteuse. Au premier plan, une butte  
grossière, parmi une végétation maigre, dégénérée  
(pins, bouleaux, genévriers). Adam, très vieux,  
courbé, descend des glaciers en s'aidant d'un bâton.  
Lucifer est à ses côtés.*

ADAM                    Pourquoi parcourir ces lieux désolés  
Jusqu'à l'infini recouverts de neige  
Où la mort nous guette avec ses yeux vides ?  
Le seul bruit qui vient briser le silence  
Est celui d'un phoque effrayé qui plonge.  
A lutter, ici, les plantes renoncent,  
Hormi le lichen et de maigres ronces.  
La lune, voilée de brume, rougeoit  
Comme un lumignon dans un mausolée.  
Conduis-moi plus loin, au pays des palmes,  
Des parfums ardents et du chaud soleil,  
Où l'âme de l'homme atteint pleinement  
La conscience de sa force.

LUCIFER                    Adam,  
Ce pays-là, nous y sommes ! Ce globe  
Rougeoyant n'est autre que ton soleil !  
L'équateur est sous nos pieds. La Science,  
Tu le vois, n'a pas vaincu !

ADAM                    Monde horrible !  
Monde où la mort doit être le seul bien !  
C'est sans regret que je te quitterai.  
Ah, Lucifer, moi qui me suis tenu  
Près du berceau de la race des hommes,  
Moi qui ai vu quel glorieux espoir

Oscillait en son cœur, moi qui me suis  
Pour elle tant battu, et que voilà  
Sur son géant sépulcre, où la nature  
A jeté son linceul, puis-je savoir,  
Moi le premier et le dernier humain,  
Comment a pris fin cette race... Fut-ce  
Dans un noble combat ? Ou bien, sans gloire,  
Dans une chute indigne de mes pleurs ?

LUCIFER                    Si tu tires vanité, ô Adam,  
De l'esprit qui est en toi — puisque c'est  
Ainsi que tu veux nommer cette force  
Qui meut le sang et enflamme le cœur  
De la jeunesse pour un idéal —  
Ne souhaite pas de voir ce que fut  
Ton agonie... Non, ne souhaite pas  
D'être à ce rendez-vous fatal, où l'on  
Révise les comptes qui furent faits  
Sans le maître ! La fièvre du mourant  
Chasse de lui les images brillantes  
Que lui donnait la fièvre de la vie.  
Et qui saura jamais, de ces deux fièvres,  
Laquelle était la vraie ? Le dernier rôle,  
Le pitoyable hoquet de la fin  
Tournent en dérision les combats  
De l'existence...

ADAM                    Ah, que n'ai-je péri  
Dans les hauteurs ! En pleine conscience  
De ma force et de mon intelligence,  
Au lieu d'entendre ici mon épitaphe  
Lue avec une froide indifférence  
Par un esprit qui n'aura partagé  
Ni mes combats ni ma mort !

LUCIFER                    Ah, les hommes  
Se reconnaîtront toujours à ces larmes  
Dont ils marquent leur retour au réel  
Quand ils sortent d'un beau songe... Hé, regarde :

Elle n'a pas disparu, ton engeance !  
Vois donc cette hutte, là... Justement,  
C'est le maître de céans qui en sort...

*Un Esquimau, armé pour la chasse au phoque,  
sort de la hutte.*

ADAM Quoi ? Ce nabot, cette caricature  
Pourrait vraiment être mon héritier ?  
Celui de ma grandeur ? Ah, Lucifer,  
Le réconfort est pire que le mal...  
Que m'as-tu montré cet usurpateur !

L'ESQUIMAU  
Plus haut que nous, y aurait-il des dieux ?  
Je dois le croire : en voici deux... Savoir  
S'ils sont bons ou mauvais ! Le mieux  
Que j'aie à faire est de m'enfuir...

LUCIFER Arrête !  
Rien qu'un mot...

L'ESQUIMAU O, Seigneur, épargne-moi !  
Je te sacrifierai mon premier phoque.

LUCIFER  
De quel droit peux-tu sacrifier un phoque  
Et offrir sa vie pour sauver la tienne ?

L'ESQUIMAU  
Du droit du plus fort ! Je vois bien comment  
Le poisson mange le ver, et le phoque  
Le poisson... Moi, je mange donc le phoque.

LUCIFER Et toi, le Grand Esprit te mangera !

L'ESQUIMAU  
Je sais... Mais le peu de temps qu'il m'accorde,  
Je le lui paie en sanglants sacrifices.

ADAM Lâcheté !

LUCIFER Agissais-tu autrement ?  
Ce sont des phoques qu'il tue... Quant à toi,  
Tu as immolé des hommes, Adam,  
A une divinité que tu fis  
A ton image, comme celui-ci  
Créa son dieu à sa propre image...

L'ESQUIMAU, à Adam. Ah,  
Tu es fâché... J'en devine la cause :  
C'est moi... J'ai soupiré dans ma misère  
Après le dieu bienveillant du soleil  
Qui donne tout et ne demande rien  
Et qui régnait ici comme partout,  
Si l'on croit la légende. O, je t'en prie,  
Pardonne-moi et je le maudirai !

ADAM Dieu tout puissant, abaisse tes regards !  
Rougis de voir combien s'est avili  
L'être humain, ton chef-d'œuvre !

L'ESQUIMAU, à Lucifer. Ton ami  
A l'air vraiment fâché... Aurait-il faim ?

LUCIFER  
C'est parce qu'il n'a pas faim qu'il se fâche...

ADAM Ah, l'heure est-elle à la plaisanterie ?

LUCIFER C'est pourtant la vérité ! Tu raisonnes  
Comme un homme bien nourri. Celui-là  
Philosophe comme un homme affamé.  
Vous ne sauriez l'un sur l'autre espérer  
L'emporter en discutant. Il faudrait,  
Pour que vous tombiez d'accord, que tu aies  
Le ventre vide à ton tour, ou que lui  
Soit repu. Car les choses sont ainsi  
Et tant pis pour tes idées chimériques :





## QUINZIEME TABLEAU

*Le décor planté de palmiers est celui du troisième tableau. Nous retrouvons Adam et Eve jeunes comme ils l'étaient alors quand ils s'étaient couchés sous la tonnelle. Adam sort de celle-ci et regarde autour de lui, songeur, le paysage agreste et riant. Eve continue de sommeiller. Lucifer est debout au milieu de la scène. Il fait un soleil splendide.*

ADAM                    Où s'est enfui ce cauchemar terrible ?  
Rien n'a changé : tel que je l'ai laissé,  
Autour de moi tout respire et sourit.  
Moi j'ai le cœur brisé . . .

LUCIFER                    Homme orgueilleux,  
Voudrais-tu que l'ordre de la nature  
Soit soudain bouleversé ? Que surgisse  
Dans la nuit une nouvelle comète ?  
Ou que la terre se mette à trembler  
Parce qu'un ver est mort à sa surface ?

ADAM                    Ai-je rêvé ? Ou rêvé-je à présent ?  
Mais est-ce plus qu'un rêve, l'existence  
Qui s'introduit dans la matière inerte  
Juste le temps de mourir avec elle ?  
A quoi nous sert cet éclair conscient  
Si c'est l'horreur du néant qu'il révèle ?

LUCIFER                    Tu gémis ? C'est le lâche seulement  
Qui accepte, sans combattre, les coups  
Qu'il pourrait encor parer ! L'homme fort  
Considère calmement, sans se plaindre,  
Les mots gravés sous ses yeux par le sort  
Et n'a qu'une ambition : malgré eux,  
Tenir sa place ici-bas ! Car ce sort

Domine de haut l'histoire. Et tu n'es  
Qu'un humble outil dans sa main.

ADAM                    Non, c'est faux !  
La volonté est libre ! Je le sais,  
Car j'ai payé très cher ma Liberté !  
J'ai renoncé pour elle au Paradis . . .  
Mes visions m'ont appris bien des choses  
Et beaucoup m'ont déçu . . . Mais je puis prendre  
Une autre voie. Cela dépend de moi !

LUCIFER                    Il pourrait en être ainsi, en effet ;  
Si la destinée n'avait pour complices  
L'éternel espoir et l'oubli fatal.  
Pensées par l'oubli, les plaies cicatrisent ;  
L'espoir étend sur l'abîme un tapis  
Et te dis : « Va ! Mille présomptueux  
Y sont tombés mais toi, si tu le veux,  
Tu peux le franchir ! » Pourtant, réfléchis :  
En tant que savant, tu as observé  
Entre tant et tant de bizarreries,  
Ce ver qui ne peut se développer  
S'il n'est dans le corps d'un faucon, ou bien  
Dans celui d'un chat, mais qui ne peut naître  
Que dans les tissus d'une humble souris.  
Aucune souris n'est prédestinée  
Aux griffes du chat, aux serres aiguës  
De l'oiseau de proie. La souris prudente  
Les évitera et mourra tranquille . . .  
Une loi, pourtant, veille, inéluctable,  
A ce que le chat et le faucon puissent  
Trouver à manger assez de souris  
Pour qu'en eux le ver continue de vivre  
Comme il vit depuis tant de millénaires.  
Ainsi de tout être et de toute chose :  
Un ordre en assure à jamais sur terre  
La condition, sans y rien changer :  
L'homme, en tant que tel, n'est pas enchaîné :  
C'est le genre humain qui porte des chaînes !

Aujourd'hui tu vas, plein d'enthousiasme,  
Vers un but précis. Demain vers un autre.  
Le bûcher, toujours, aura des victimes  
Et, de celles-ci, toujours se riront  
Des gens amusés par leur sacrifice.  
Quiconque ferait une statistique  
S'émerveillerait de voir la constance  
Dont le sort fait preuve en répartissant  
Le crime, le vice et le mariage,  
La vertu, la foi, la mort, le suicide.

ADAM Arrête... Une pensée, soudain, flamboie  
En mon cerveau. Oui, je te brave encore,  
Dieu tout puissant ! Le sort peut bien, cent fois  
Me répéter : « vis jusqu'à tel jour ! » Moi,  
Qui ai pouvoir de me donner la mort,  
Je me rirai de lui ! Ne suis-je pas  
Maintenant seul au monde ? Un rocher... la...  
Et puis l'abîme... Il suffira d'un pas...  
Dernier tableau ! J'en aurai fixé l'heure  
Et je dirai : Fin de la Comédie !

LUCIFER Quelle fin ? Ce que tu dis est stupide !  
Chaque moment n'est-il pas, à la fois,  
Commencement et Fin ? Si tu l'ignores,  
Tu as traversé tous ces millénaires  
Bien inutilement...

*Adam se dirige vers le rocher. Eve, à ce moment,  
sort de la tonnelle.*

EVE Adam, pourquoi  
M'as-tu quittée ainsi ? Qu'il était froid,  
Ton ultime baiser ! Et maintenant  
Je te vois plein d'angoisse ou de colère...  
Tu me fais peur !

ADAM, *poursuivant sa route.*  
Pourquoi m'as-tu suivi ?

Pourquoi m'espionnes-tu à chaque pas ?  
L'homme, qui est le maître de la terre,  
N'a pas de temps à perdre en badinages.  
Cela, la femme ne le comprend pas  
Et elle n'est pour l'homme qu'une entrave.

*Il se radoucit.*

Tu t'es levée trop tôt... Le sacrifice  
Que je me dois de faire aux temps futurs  
Va m'être plus pénible...

EVE Écoute-moi,  
Peut-être alors te sera-t-il moins dur...  
Car l'avenir humain, dont tu doutais,  
Sache qu'il est assuré désormais.

ADAM Comment cela ?

EVE Quand je te l'aurai dit,  
Tu riras de bonheur ! Viens près de moi :  
Je vais avoir un enfant... Notre enfant !

ADAM, *tombant à genoux.*  
Seigneur, tu m'as vaincu ! Je me prosterne  
A tes genoux dans la poussière ! En vain  
Lutterais-je sans toi — et contre toi !  
Élève-moi, ou bien abaisse-moi...  
Fais à ton gré... Moi, je t'ouvre mon cœur !

LUCIFER Ver de terre ! Oublierais-tu la grandeur  
Que de moi tu as reçue ?

ADAM J'y renonce !  
Ce n'était qu'illusion ! Je préfère  
Cette paix que j'ai trouvée...

LUCIFER, *à Eve.* Femme folle,  
De quoi t'enorgueillis-tu ? Ton enfant



Des fugitives voluptés ? Que ferais-tu  
De grand pendant ta vie ? Que l'avenir  
Te demeure caché par une brume,  
Alors ta foi dans une infinitude  
T'aidera puissamment à supporter  
La pesanteur de ta vie éphémère !  
Mais cependant t'enorgueillirais-tu ?  
Le sentiment de ta fragilité  
Viendra couvrir le feu de ton orgueil !  
Et c'est ainsi que grandeur et vertu  
Également te seront assurées.

LUCIFER, *ricanant*.

Ah, vraiment, la glorieuse carrière !  
Où pour guides tu auras, seulement,  
Deux grands mots : Grandeur, Vertu — qui ne  
peuvent

Devenir un peu concrets, sans leur suite,  
Soit : la superstition, l'ignorance,  
Les stupides préjugés ! Que me suis-je  
Avisé d'associer l'homme à mon œuvre,  
Comme s'il pouvait sortir quelque chose  
De ce ragoût de soleil et de fange,  
De ce nabot, quant à la vraie science,  
De ce géant, quant à la cécité !

ADAM                    Ne raille pas, Lucifer. Je l'ai vue,  
Ta vraie science et ses créations !  
Elle n'a pu que me glacer le cœur !  
Mais toi, Seigneur, depuis que j'ai osé  
Goûter le fruit de l'arbre défendu,  
Tu m'as privé de la main tutélaire  
Qui me guidait... Qui la remplacera ?

LE SEIGNEUR

Ton bras est fort. Ton âme est élevée.  
Devant toi s'ouvre un champ illimité.  
Sois attentif, car sans cesse une voix  
Te parlera de moi, t'exhortera,

Te freinera... Prête-lui bien l'oreille.  
Mais si parfois, dans le fracas terrestre,  
Tu n'en percevais pas l'écho céleste,  
Le cœur plus pur de cette faible femme,  
Indifférente aux appétits mesquins,  
Saura l'entendre et te le transmettra,  
Soit par le chant, soit par la poésie.  
Tels sont ses dons, ses armes, et toujours  
Tu les auras, comme elle, à tes côtés,  
Dans le bonheur ou dans l'adversité.  
Elle sera ton souriant génie,  
Ta consolation...

Toi, Lucifer,

Tu es aussi, dans mon vaste univers,  
Un maillon nécessaire. Agis ! Agis !  
Ton froid savoir, ta négation folle  
Sont les ferments qui stimuleront l'homme.  
De son chemin, si parfois tu l'écartes,  
Qu'importe ! Il reviendra toujours à moi !  
Ton châtement sera de constater  
Que tes efforts pour corrompre son âme  
N'ont pour effet que Noblesse et Beauté.

LE CHŒUR DES ANGES

Pouvoir librement faire choix  
Du Mal ou du Bien, mais connaître  
Que nous protège un divin maître  
Dont on a le regard sur soi !  
Sans peur et sans inquiétude,  
Agis ! Combats ! En dédaignant  
Le dédain de la multitude,  
Et ne fais jamais rien de grand  
Que pour l'estime de toi-même.  
Tout autre but serait honteux :  
Tu serais cloué à la terre  
Quand les nobles cœurs vont aux cieux.  
Mais pour autant ne va pas croire  
Que tes actes et tes travaux  
Sont sortis de l'humain cerveau

Et que de toi Dieu ait besoin  
Pour mener à bien ses desseins :  
Tu n'as reçu que de sa grâce  
Le pouvoir d'agir à sa place.

EVE

Mon cœur comprend ce chant... O, mon Dieu, sois  
loué !

ADAM

J'en devine le sens et veux m'y conformer.  
Mais comment oublier la terrible échéance ?

LE SEIGNEUR

Homme, je te l'ai dit : lutte et aie confiance !

## TABLE DES MATIERES

PRÉFACE DE L'ADAPTATEUR	5
PREMIER TABLEAU. Au ciel	31
DEUXIEME TABLEAU. L'Éden	38
TROISIEME TABLEAU. Quelque part sur la terre	47
QUATRIEME TABLEAU. En Égypte	56
CINQUIEME TABLEAU. A Athènes	69
SIXIEME TABLEAU. A Rome	84
SEPTIEME TABLEAU. A Byzance	99
HUITIEME TABLEAU. A Prague	123
NEUVIEME TABLEAU. La place de Grève, à Paris	134
DIXIEME TABLEAU. A Prague	147
ONZIEME TABLEAU. A Londres	155
DOUZIEME TABLEAU. La cour d'un phalanstère	184
TREIZIEME TABLEAU. Dans l'espace	205
QUATORZIEME TABLEAU. Le monde de neige	212
QUINZIEME TABLEAU. Quelque part sur la terre	220

Printed in Hungary, 1966  
Imprimerie Kossuth, Budapest  
CO143-h-6668